
U d'/of OTTAWA
39003002246949

27-5-69

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme. COTTIN.

Mathilde 1.

DE L'IMPRIMERIE DE DOUBLET,
Rue Gît-le-Cœur, n°. 7.





A la voix du pieux Archevêque parcourant l'Europe à pied, la croix à la main; les esprits s'échauffent; l'enthousiasme de la gloire et de la religion gagne toutes les âmes.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme. COTTIN,

Avec une Notice sur la vie et les écrits de l'Auteur, un Tableau historique des Croisades, une Analyse des ouvrages de JOINVILLE, de VILLEHARDOIN, et des Notes sur le roman d'Élisabeth;

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN ET ORNÉE DE DOUZE GRAVURES.

TOME HUITIÈME.

A PARIS,

Chez CORBET, Libraire, quai des Augustins, n°. 63.
DABO, Libraire, quai des Augustins, n° 49.

1818.

PQ
2211
.C412
1818
v. 8

TABLEAU HISTORIQUE
DES CROISADES.

Il n'est point, dans tout le cours du moyen âge, de période plus féconde en grands événemens et en grands caractères, plus attachante par la singularité des institutions et des mœurs, plus remarquable par la disproportion des causes et des résultats, que celle des deux siècles mémorables dont la durée presque entière fut remplie par les Croisades : mais aussi n'en est-il point dont l'histoire, plus épineuse par l'abondance même des documens contemporains, ait été rendue plus obscure par la contrariété des opinions modernes. Et pourtant qui n'aime à suivre, d'un esprit plus libre et d'un coup d'œil plus rapide, la marche de ces expéditions lointaines, qui, pour le prix de tant de flots du sang le plus pur de l'Occident versé dans les plaines de la Syrie, rapportèrent de l'Orient les germes abondans d'une culture nouvelle, et quelques

débris non moins précieux de la civilisation antique; qui, par l'agitation extraordinaire qu'elles produisirent en Europe, firent cesser enfin le sommeil léthargique dans lequel elle était plongée; et qui, par les suites mêmes de ce mouvement général imprimé aux esprits comme aux corps, étendant leur influence par-delà leur siècle, et bien plus loin que leur théâtre, préparèrent l'heureuse et dernière renaissance de la raison et de la liberté des peuples.

Cependant, ce n'est qu'assez tard que cette influence des Croisades a été reconnue; ce n'est même que de nos jours, qu'éclairés par une critique plus saine et par des réflexions plus profondes, des écrivains ont présenté sous leur véritable aspect les résultats de ces guerres. Lorsque la philosophie irréligieuse du dernier siècle essaya de les apprécier, elle n'y vit qu'un texte de déclamations contre la piété de nos pères; et même, parmi les prédicateurs de l'évangile, quelques-uns, effrayés sans doute par les revers de saint Louis, plutôt que séduits par les opinions de Voltaire, affectèrent, dans le panégyrique du martyr de la croix, de ne considérer les Croisades que comme

des entreprises dont tous les motifs furent également insensés, et toutes les suites également funestes. D'autres, au contraire, par un zèle non moins aveugle, quoique plus respectable dans ses erreurs, crurent l'honneur de la religion intéressé à l'apologie des guerres saintes, et ne craignirent pas de préconiser ce qu'il eût fallu souvent se contenter de plaindre. Nous n'aurons point de peine à nous défendre de ces préventions si opposées; nous jouissons des résultats salutaires des Croisades, sans avoir à redouter le fanatisme qui les produisit. Nous vivons dans un siècle où la distinction entre les intérêts de la vérité et ceux de la religion est solidement établie, où les droits de l'une et de l'autre peuvent se séparer sans se nuire; et quand nous décrivons les effets heureux et malheureux des Croisades, nous ne craignons ni l'anathème des dévots, ni le mépris des philosophes.

Quelle nation devait moins que la nôtre porter des Croisades un jugement hasardé, et à qui mieux qu'à des Français convenait-il de réformer sur ce point les opinions extrêmes en tout sens que l'Europe en avait conçues? Quel autre peuple

se signala dans le cours des guerres saintes par des exploits plus brillans, ou par des vertus plus héroïques? Quel autre peuple y donna-t-il au monde l'exemple d'un courage plus supérieur aux revers, et d'une constance plus éprouvée par le malheur? C'est en France et à la voix d'un Français, que s'allument les premières flammes d'un incendie qui devait bientôt dévorer l'Europe et l'Asie. L'éloquence grossière et pathétique de Pierre l'Ermite excite dans toutes les âmes le désir de combattre ou de mourir pour la délivrance du saint Sépulcre. C'est en France, et par l'organe d'un pape français, que la première expédition d'outre-mer reçoit la sanction de l'autorité divine. Le concile de Clermont offre le spectacle à jamais mémorable d'un pontife anathématisant son prince dans ses propres états, et dans le même tems où il appelait les sujets de ce prince à une guerre étrangère. La Croisade est résolue, et c'est à des guerriers français que la direction en est confiée. Les noms de Godefroi de Bouillon, de Baudouin, de Raymond, de Hugues-le-Grand, de Bohemond, de Tancrède, ces noms qu'ont immortalisés à l'envi la poésie et l'his-

toire, rappellent encore à notre admiration ce que la noblesse française eut jamais de plus illustre, et l'esprit chevaleresque de plus héroïque. Enfin Jérusalem est conquise, et c'est un prince français qui monte le premier sur un trône cimenté de tant de sang français, et destiné, par le double éclat de son élévation et de sa chute, à porter au plus haut degré dans l'Orient la gloire et la compassion du nom Français.

La part que prit notre nation dans les expéditions suivantes ne fut pas moins considérable, et surtout moins brillante. Un roi de France, Louis VII, dirigea, de concert avec l'empereur d'Allemagne, la seconde Croisade, qui se fit plus remarquer aux yeux des contemporains et de l'histoire, par les malheurs des sujets que par l'habileté des souverains. C'est encore un roi de France qu'on distingue parmi les chefs de la troisième guerre; mais ici du moins le monarque est digne de la cause qu'il défend et des héros qu'il commande : c'est Philippe-Auguste, c'est le noble rival de Frédéric Ier, et surtout de ce Richard, au nom duquel s'éveillent tant d'idées valeureuses, et se rattachent tant de souvenirs romanesques. Les chré-

tiens avaient enfin trouvé un adversaire capable d'honorer également leur triomphe et leur défaite; et la valeur des guerriers de l'Occident sut encore se surpasser en succombant sous la fortune de Saladin. Après la retraite de Richard-Cœur-de-Lion, que suivit à peu de distance la mort de Saladin, les faibles colonies chrétiennes de l'Orient n'étaient plus protégées que par la terreur qu'inspirait le nom du prince anglais, et surtout que par les guerres intestines qui divisaient l'empire du sultan d'Egypte. L'Europe, récemment instruite, par l'exemple de ses trois plus puissans souverains, des difficultés attachées à la conquête de Jérusalem, semblait peu disposée à prodiguer encore une fois ses trésors et ses armées dans cette sainte et périlleuse entreprise. C'est en de telles circonstances que l'empereur d'Allemagne, Henri VI, prit la croix, à la prière du pape Célestin III. Il est permis de croire que ce prince était plutôt animé par des vues politiques que par des intentions religieuses. Les trois armées qu'il envoya au secours de la Terre Sainte, et qu'il dirigea de loin sans quitter l'Europe, lui servirent à la fois d'instrument et de prétexte pour l'accom-

plissement de ses projets ambitieux sur le royaume des deux Siciles. La conquête de ce royaume fut l'ouvrage d'une armée croisée, comme, à une époque voisine, la prise de Constantinople devint l'objet et le résultat d'une expédition du même genre. Cette Croisade, qui fut la cinquième dans l'ordre des tems, est la première peut-être, par le nombre et par l'importance des résultats politiques qu'elle produisit : l'alliance des Vénitiens et des Français, l'attaque et la prise de Zara, les deux siéges de la ville impériale, la chute de l'empire grec, et la fondation d'un nouvel empire, qui, pendant près de soixante ans, fit fleurir la langue, les mœurs et les institutions des Latins dans les provinces enlevées à la dynastie des Comnènes; le courage et le génie du doge Henri Dandolo, le caractère et la puissance du pape Innocent III; les relations différentes de Nicétas, de Villehardouin, qui nous découvrent, dans un même événement, les sentimens opposés du sénateur de Byzance et du maréchal de Champagne : tout se réunit ici pour exercer le talent et la sagacité de l'historien, pour exciter l'attention et l'intérêt des lecteurs. La sixième Croisade comprend

l'espace de plus de trente années, et s'étend depuis l'époque où la faible escorte du roi de Jérusalem, Jean de Brienne, vint tenter une conquête qu'elle n'exécuta point, jusqu'à l'époque où l'empereur Frédéric II abandonna la Palestine, qu'il avait momentanément délivrée du joug et de la présence des infidèles. Cependant, pendant le cours de cette longue période, diverses entreprises furent formées par différens princes de la chrétienté; et ces entreprises, indépendantes les unes des autres, quoique dirigées toutes en apparence vers un même but, ne peuvent être considérées comme faisant partie d'un même ensemble d'opérations. Ainsi la Croisade de Jean de Brienne, qui n'aboutit à aucun résultat; celle du roi de Hongrie, André II, qui ne produisit qu'une expédition également infructueuse sur le mont Tabor; celle des pélerins allemands, hollandais, frisons et autres nations germaniques qui reconnaissaient pour chef Guillaume, comte de Hollande, et qui, après avoir combattu et vaincu les Maures en Portugal, unis ensuite aux chrétiens de Syrie, portèrent dans l'Egypte le théâtre de la guerre sainte, y signalèrent leur

valeur par le siége et la prise de Damiette, et leur imprudence par une expédition en Egypte, qui n'aboutit qu'à la perte de Damiette et à une honteuse retraite ; la Croisade, ou plutôt le pélerinage de Frédéric II, qui ne fut qu'une longue suite de négociations mystérieuses, et pendant la durée de laquelle on mit, de part et d'autre, en campagne plus d'ambassadeurs que de soldats ; enfin, les impuissans efforts tentés successivement par des guerriers français, sous la conduite de Thibaut, roi de Navarre, et des ducs de Bretagne et de Bourgogne, et par des pélerins anglais que commandait un frère de Henri III, Richard, comte de Cornouailles. C'est ici le lieu de faire observer que tous ces événemens, qui n'ont entre eux aucune liaison nécessaire, et dont le seul rapport est dans une issue également inutile ou funeste à la cause des chrétiens d'Orient, ne doivent point être réunis sous un titre commun, ni confondus sous une même époque. Nous sommes arrivés au tems où les invasions des Mongols renouvelèrent la face de l'Asie orientale, et commencèrent a entretenir avec les chrétiens de la Palestine des relations de guerre ou

d'alliance qui influèrent puissamment sur la direction et sur l'issue des Croisades. Des détails approfondis sur l'origine et les progrès de cette puissance, devront désormais trouver place dans tout ouvrage qui aura pour objet de retracer un tableau fidèle de l'histoire des Croisades ; c'est une des omissions les plus graves qu'on ait à reprocher à tous ceux qui jusqu'à ce jour ont écrit sur cette époque.

L'astre qui avait présidé à la naissance des Croisades commençait à pâlir, lorsqu'il semble se ranimer tout à coup et reprendre, avec la monarchie française, un éclat auparavant inconnu. D'incroyables succès et de plus incroyables revers signalent le séjour de saint Louis en Orient. Une seconde expédition, conduite par ce grand roi, offre au monde des exemples encore plus inouis de vertus et de malheurs, et le fanatisme des Croisades, condamné par de si grands désastres, s'éteint enfin dans le même tombeau où venait d'être enseveli l'amour et l'honneur de la France.

Si la France se montra plus dévouée aux Croisades qu'aucun autre état de l'Europe, elle en recueillit aussi des fruits

plus abondans et plus heureux. L'Italie, où le pouvoir sacerdotal menaçait de tout envahir; l'Angleterre, où le régime féodal était encore dans toute sa vigueur; l'Allemagne, que la lutte de l'aristocratie et de l'empire livrait à d'interminables querelles, ne participèrent que lentement aux salutaires effets des Croisades; en France, ils se firent sentir dans le cours même de la première. Le petit-fils de Hugues-Capet, que ne recommandait aucun mérite personnel, et que les censures ecclésiastiques tenaient encore dans un état d'abaissement, parvient cependant à étendre sa puissance et à agrandir ses domaines. Tous ces guerriers turbulens qui désolaient l'état pour exercer leur valeur, s'étaient enrôlés sous la bannière du Christ : dès-lors l'autorité royale, débarrassée d'une foule d'entraves, put s'occuper avec succès du bonheur public, en travaillant pour elle-même. Tandis que les barons versaient leur sang et leurs trésors dans la Palestine, en France, le peuple des villes et des campagnes, affranchi du joug de ces petits tyrans, goûta les premières douceurs de l'indépendance et de la fortune. Les nobles motifs de piété et d'hon-

neur qui avaient présidé à la Croisade, exercèrent une égale influence sur le sort des dernières classes de la société. Le cœur de ces maîtres superbes, que rien jusqu'alors n'avait pu fléchir, s'adoucit en faveur d'hommes associés aux mêmes travaux et destinés aux mêmes récompenses : plusieurs seigneurs affranchirent leurs serfs en présence du saint Sépulcre; ces utiles exemples se multiplièrent au retour de la Croisade. Les mains qui avaient délivré le tombeau d'un Dieu, pouvaient-elles reprendre les marques de la servitude, et la religion eut-elle pu souffrir encore des esclaves parmi ceux qu'elle proclamait ses vengeurs? Ainsi les droits de la victoire servirent ici les intérêts de l'humanité, et le titre de soldat de Jésus-Christ fit honorer le caractère de l'homme. Bientôt l'institution des communes, qui donnèrent aux peuples de l'Europe les premières idées de liberté et de patrie, et l'introduction du luxe oriental, qui fit prendre un nouvel essor à l'industrie et au commerce, achevèrent d'établir l'existence des citoyens sur des bases tout à la fois plus solides et plus honorables; et la plupart de ces bienfaits, qui précédèrent en France le

départ de la seconde Croisade, avaient acquis tout leur développement dans le cours des expéditions suivantes.

C'est une erreur bien commune, et quelquefois bien funeste, que celle qui, faisant servir les mêmes termes à exprimer des choses différentes, tend ainsi, par l'abus des mots, à opérer la confusion des idées; mais dans aucun cas, peut-être cette méprise n'eut des inconvéniens aussi graves qu'en ce qui concerne les Croisades; elle a influé sur l'opinion qu'ont eue de ces guerres les générations contemporaines; et lorsqu'on en suit les traces dans les écrits du moyen âge, on reconnaît qu'elle n'a guère moins égaré le jugement des modernes. Les Croisades, destinées d'abord à délivrer les lieux saints du joug et de la présence des infidèles, changèrent bientôt d'objet, sans avoir changé de nom; elles devinrent, entre les mains des pontifes, des armes fatales au repos de l'Europe, comme dans les mains des croisés eux-mêmes, les instrumens d'une ambition toute mondaine; et dès-lors elles perdirent, avec le caractère sacré qui leur avait attiré la vénération des peuples, le succès qui les avaient couronnées. Ce-

mot de Croisade, qui, dans les premiers transports d'une pieuse ferveur, avait fait lever des nations entières depuis la Baltique jusqu'aux Pyrénées; ce cri de guerre qui avait ouvert aux compagnons de Godefroi de Bouillon les portes de la Cité sainte, ne produisirent en Europe qu'un sentiment mêlé d'horreur et d'effroi, lorsque les chefs de la religion et de l'état n'en firent plus que des applications profanes et des usages impies; lorsqu'on vit le signe révéré de notre foi invoqué contre des peuples catholiques, et surtout lorsque les revers qui illustraient encore les armes chrétiennes en Orient, semblaient à des hommes prévenus de l'idée des jugemens de Dieu, la réprobation la plus manifestr de ces expéditions lointaines. La Croisade prêchée par Innocent III, et qui, terminée à la conquête de Byzance, n'eût ainsi d'autre résultat que la ruine d'un empire chrétien; la Croisade, plus funeste encore, qui extermina les Albigeois et créa l'inquisition; une foule d'autres guerres du même genre et décorées du même nom, dirigées successivement contre tous les souverains de l'Europe : guerres désastreuses, dans le cours des-

quelles éclatèrent ces deux phénomènes d'une cruauté froide et réfléchie : le massacre des vêpres siciliennes et l'assassinat juridique de Conradin ; tant d'excès commis ou autorisés par les Croisades, firent tomber, avec l'acception primitive de ce mot, la puissance magique qui y avait été attachée. Tandis que les guerres qu'il avait servi à désigner, changeaient incessamment de direction et de principes, on continuait toujours de s'en servir, et l'Europe lui imputait encore ses malheurs, quand il n'avait déjà plus le pouvoir de les produire ; comme si le passions qui, pendant un siècle, avaient cherché à se couvrir, plutôt qu'à s'honorer de ce nom, n'étaient pas les mêmes et, ne se signalaient pas dans tous les tems par les mêmes effets !

Qu'y avait-il cependant de plus facile que de réduire la question des Croisades à ses véritables élémens ? Quiconque a étudié sans prévention les monumens du siècle qui les vit éclore, avouera sans peine que, de toutes les causes qui les produisirent, le zèle religieux fut la première, la plus efficace et la plus durable. Or, quelqu'aveugle qu'ait été ce zèle chez les contemporains de Godefroi de

Bouillon, peut-on tirer d'un pareil principe toutes les conséquences qu'on en a déduites? N'est-ce pas étrangement se méprendre sur la nature du cœur humain, que de trouver dans ce dévoûment genéreux, dans cette patience héroïque, dans ce renoncement sublime à tous les intérêts temporels, qui caractérisèrent les premiers travaux des croisés, le germe des forfaits commis par leurs successeurs; et n'est-ce pas le plus déplorable abus d'une fausse philosophie, que d'attribuer un même principe à des actions si différentes, et de faire en quelque sorte dériver d'une source commune toutes les vertus et tous les crimes? Si l'ambition fanatique d'un Grégoire VII, en concevant la première idée des Croisades, entrevit l'usage qu'on en pouvait faire pour l'exaltation du siége pontifical; si l'ambition plus éclairée d'un Innocent III, achevant l'ouvrage de ses prédécesseurs, ébranla tous les trônes avec cette arme sacrée, doit-on imputer les mêmes vues à tous les guerriers ligués pour la même cause? et ce résultat des guerres saintes, qui, après quelques années d'une faible domination en Asie, ne firent qu'établir solidement en Eu-

rope la puissance des papes, doit-on le regarder comme un effet nécessaire et inévitable de ces guerres? Est-il probable que tant de princes engagés sous la bannière de la croix, n'aient eu d'abord intention que de fournir à ces pontifes des armes contre eux-mêmes? Et ce Raymond de Toulouse, qui déploya le premier son drapeau contre les infidèles, prévoyait-il qu'un jour une Croisade serait prêchée dans ses propres états, contre sa propre famille? Les choses étaient arrivées au point que tout périssait en Europe, si quelque violente secousse ne fut venue rendre la vie à ce grand corps épuisé; et il fallait que les symptômes d'une destruction imminente fussent bien nombreux et bien frappans, puisqu'ils excitèrent l'attention et la crainte des hommes mêmes d'un âge si ignorant et si grossier. Les bruits si généralement répandus au commencement du *X*e. siècle, et depuis, à différentes époques, de la fin prochaine du monde, ne venaient point d'une autre source; et l'on sait combien cette opinion, et les terreurs superstitieuses qui se propageaient à sa suite, contribuèrent à multiplier le nombre et à enflammer

le zèle des défenseurs de la Terre Sainte. Les Croisades opérèrent seules le mouvement qui sauva la société en la renouvelant toute entière. Si les papes en profitèrent pour affermir et pour étendre leur puissance, on peut dire que dans leurs mains tout autre moyen eût également servi au même objet. Dans l'état où se trouvaient alors les croyances et les intérêts de l'Europe, il était impossible que le clergé, depuis long-tems affranchi de l'autorité temporelle, ne finit par s'en rendre maître; puisque les coupables excès et les honteuses dissolutions de la cour de Rome au Xe. siècle, n'avaient pas entièrement ruiné son empire, il fallait bien qu'elle devînt souveraine au XIIe.; et ce résultat, quoique produit par les Croisades, était bien moins dans la nature de ces guerres, que dans la nature même des choses.

Si donc les Croisades, par un effet purement accidentel de la disposition des esprits, devinrent un instrument actif de l'ambition pontificale, si l'on peut avec raison leur imputer une partie des malheurs que cette ambition a causés au monde, il est juste aussi de reconnaître qu'elles furent, dans leur principe, étran-

gères aux motifs qu'on leur attribua depuis, et par conséquent innocentes des crimes qu'on leur fit commettre; qu'elles n'exercèrent une influence funeste que lorsqu'on leur donna une direction différente, et qu'enfin, au prix de quelques calamités passagères, elles ont produit des avantages aussi nombreux que durables. Des écrivains qui affectaient le plus vif intérêt pour notre espèce, semblent s'être plu à nous offrir l'effrayant calcul des générations que la guerre sainte avait moissonnées; et sans doute de pareilles recherches ont dû plus coûter à leur humanité, qu'elles ne font honneur à leurs lumières. Ces écrivains, en effet, ne devaient-ils pas considérer que les Croisades ont plutôt favorisé qu'affaibli la population de l'Europe, en transportant dans d'autres climats le théâtre de ces guerres, qui, depuis l'établissement du régime féodal, désolaient chaque royaume, chaque province, chaque ville, chaque bourgade? Quelque vide que laissassent dans la grande famille européenne ces émigrations, dont les flots ne cessaient de s'écouler vers l'Orient, n'avait-elle pas des pertes encore plus nombreuses à déplorer dans le

cours de ces longues dévastations, de ces éternels brigandages qui couvraient son sein de sang et de ruines? C'est un fait généralement attesté, et qui doit presque conserver à nos yeux le caractère du miracle qu'il eût aux yeux d'un siècle crédule, qu'aussitôt que la guerre sainte eût été proclamée, l'Europe demeura tout à coup dans une paix profonde; les haines privées, les inimitiés nationales furent au même instant suspendues dans toute l'étendue de ce vaste continent; on n'y connut plus qu'un seul objet d'ambition, on n'y entendit plus qu'un seul cri de guerre, la délivrance du saint Sépulcre; et la trève de Dieu, ce frein si faible que l'église imposait quelquefois aux passions, ne fut exactement observée qu'à la suite de ces émigrations, qui ne laissaient plus dans tout l'Occident, ni de prétextes aux querelles, ni de bras pour les soutenir. En supposant même que le nombre des victimes fût plutôt accru que diminué par ces expéditions lointaines, on ne saurait nier qu'elles n'aient produit un bien inestimable; c'est qu'alors les calamités de la guerre s'étendirent uniquement sur ceux qui y prenaient une part active et volontaire;

au lieu que, dans ces dissensions civiles qui enveloppaient tout un peuple, une foule de citoyens périssaient pour une cause qui leur était étrangère. Du moins, quand l'Orient était en feu, l'Europe entière respirait. Le bruit des armes qui retentissait au loin sur les plages asiatiques, ne venait pas troubler la sécurité de l'Occident, et le signal des combats n'était fatal qu'au repos des Sarrazins.

Un autre avantage également certain, c'est que l'esprit de guerre, de tout tems si cher et si funeste aux peuples de l'Europe, prit alors un essor plus élevé et un caractère plus noble. Au lieu de ces brigands faibles et cruels qui se disputaient la possession d'une terre ou d'un château, comme des vautours acharnés sur une vile proie, on vit d'illustres guerriers armés pour la cause de Dieu, et combattant en son nom. Ce n'étaient plus ces guerres domestiques, ces querelles obscures où l'on s'égorgeait pour de misérables intérêts, où la défaite était sans consolation, et la victoire sans honneur. Ici, du moins, la vertu guerrière pouvait se déployer vers un but et sur un théâtre dignes d'elle, et l'héroïsme avait des juges et des rivaux. La gloire

présentait ses palmes, la religion ses récompenses aux soldats qui triomphaient ou qui souffraient pour elles. Ici, tout sang versé avait son prix, puisqu'il coulait sous les yeux d'un Dieu; la victoire s'ennoblissait encore des gages de la faveur divine, et la mort même avait des charmes pour qui la recevait comme le martyre. De là naquit la chevalerie, seule institution capable, dans les sociétés barbares du moyen âge, de les maintenir contre la corruption des mœurs et contre l'insuffisance des lois, et la seule qui, dans l'histoire de ces siècles déplorables, excite encore nos regrets en méritant nos éloges. Les Croisades portèrent au plus haut degré d'exaltation et d'énergie cet enthousiasme à la fois religieux et militaire, qui, se vouant à la défense de tous les opprimés, au soulagement de tous les malheureux, associant, par un mélange touchant et bizarre, des prodiges de valeur et d'humanité, des idées de galanterie et de dévotion, servit avec une égale ardeur et surtout avec une égale fidélité, les trois objets de son culte : Dieu, les rois et les belles, sut mettre de la grâce jusque dans ses faiblesses, et rendre ses travers même

aimables; et pour nous tenir lieu des vertus qui commençaient à nous manquer, créa l'honneur dont nous avons fait, à son exemple, un des principes les plus féconds de la morale, et l'un des plus puissans ressorts de la politique.

Malheur au peuple qui, soumettant tout au calcul, croirait apprécier assez rigoureusement la valeur des actions humaines, en ne voyant qu'une dévotion fanatique dans la pieuse charité des chevaliers se dépouillant de leurs biens afin de doter des hôpitaux; qu'une faiblesse ridicule dans cette généreuse réparation des injures qui précédait le départ des croisés; qu'un travestissement ignoble dans cette union si touchante des honneurs militaires et des soins hospitaliers, qui rendait la milice du Temple utile à l'humanité autant que formidable dans les combats! Mais écartons toute espèce d'exagération, et pour juger sainement de l'esprit des Croisades, ainsi que des effets qu'elles ont produits, transportons-nous au siècle qui les vit naître, en quittant les idées du nôtre. Dans l'état où se trouvait alors la société, au milieu de cette confusion de tous les droits, de cette ignorance de tous les principes,

croyez-vous que la voix d'un législateur philosophe, si elle se fût élevée seule du sein de cette effroyable cahos, eût suffi pour y ramener tout à coup l'ordre, l'harmonie et la paix? Non; il fallait, suivant la pensée d'un auteur contemporain, il fallait à ce monde vieilli et prêt à périr de décrépitude, un remède plus puissant et plus actif. Le fanatisme pouvait seul réchauffer des âmes que la superstition avait glacées, et élever les pensées de l'homme au-dessus de ce cercle étroit d'intérêts vulgaires qui les retenait captives. Le fanatisme pouvait seul, en agitant les nations engourdies, ouvrir devant elles une nouvelle carrière, révéler l'Orient à l'Occident, et, par la rapide communication des connaissances et des idées, dissiper la longue obscurité dont une ignorance réciproque avait couvert les deux hémisphères. S'il mêla trop souvent des forfaits affreux à des vertus sublimes, l'excès même de ses égaremens eut toujours quelque chose de grand, qui était propre à frapper l'imagination et à remuer l'âme; et s'il produisit quelquefois de puissans effets par de faibles moyens, ne voyons que sa force, où d'autres seraient tentés de trouver un

ridicule. Ces armoiries, qui ne nous représentent aujourd'hui que des symboles usés ou des énigmes inexplicables, rappelaient aux chevaliers les prouesses de leurs pères, bientôt effacées par leurs propres exploits. Ces signes héréditaires étaient des leçons toujours vivantes de générosité et de courage; et la langue du blason, si obscure et si justement dédaignée de nos jours, devenait sur les champs de bataille une langue aussi intelligible qu'éloquente.

En considérant ainsi l'esprit des Croisades, nous les jugerons moins sévèrement en elles-mêmes, et nous apprécierons plus sûrement les heureux effets qu'elles produisirent. Nous reconnaîtrons que, si leur influence immédiate fut factieuse pour les générations contemporaines, elle n'en fut que plus utile par ses résultats éloignés. Nous verrons enfin que, fléau nécessaire au XIIe. siècle, les Croisades devinrent une source de prospérités pour tous les âges suivans. En pourrait-on dire autant de ces vastes coalitions de rois, qui, abusant de la crédulité des peuples, leur faisaient croire qu'ils ne se battaient que pour reconquérir les droits imprescriptibles des na-

tions, tandis qu'instrumens aveugles de la perfide ambition de ceux qui les avaient appelés aux armes, les vainqueurs semblent n'avoir brisé les fers des vaincus que pour s'en voir chargés à leur tour.

Parcourons rapidement ici les principaux de ces résultats dûs aux Croisades. Dès que la trompette sacrée a donné le signal d'une guerre commune à tous les chrétiens, une foule d'hommes condamnés à la servitude par la terre même qu'ils possédaient, se précipitent dans les camps, et brisent ainsi leurs liens en quittant la glèbe; d'autres, dont la servitude était personnelle, trouvent également la liberté dans les priviléges accordés aux soldats de Jésus-Christ. Les affranchissemens, si rares auparavant, sont prodigués par la dévotion, et même par l'intérêt. Les entraves qui avaient empêché jusqu'alors les communications mutuelles des peuples, se relâchent enfin par le continuel mélange de toutes les nations de l'Europe. Pendant l'absence des seigneurs, les guerres privées sont suspendues et bientôt cessées sans retour; la tranquillité publique guérit les plaies profondes que la population avait souf-

fertes; l'autorité royale s'affermit aux dépens de celle des barons, et à l'avantage des citoyens. Les communes se forment en achetant des priviléges des seigneurs appauvris, et quelquefois en les usurpant sur ces maîtres éloignés. A l'institution des communes s'associe presque partout celle des cours judiciaires, où le droit romain est invoqué : dès-lors les guerriers, qui ne savaient juger les différens qu'avec l'épée, et dont l'humeur impétueuse était incompatible avec l'étude des lois, abandonnent aux magistrats du peuple l'exercice de la justice; le duel est déféré plus rarement, et la liberté publique se consolide de jour en jour. Par l'extinction d'un grand nombre de familles nobles moissonnées outre-mer, et par la misère qui en accueillait tant d'autres au retour de ces expéditions lointaines, les grands fiefs se subdivisent en une foule de petites propriétés particulières, et le domaine public s'enrichit des débris de la fortune des seigneurs. Avec la valeur des fiefs s'affaiblissent les prérogatives qui y avaient été attachées; les barrières qui séparaient les citoyens s'abaissent peu à peu; plusieurs atteintes sont portées en même

tems à l'orgueil du régime féodal, et la décadence des nobles prépare la naissance d'un tiers-état.

A ces effets, qui dérivent tous d'une source unique, de l'émigration d'un grand nombre d'hommes, j'en puis joindre d'autres, qui ne résultent pas moins directement d'une seconde cause, de la communication des peuples entre eux. De l'Egypte et de Constantinople sans cesse visitées, et un moment asservies par les croisés, la lumière se répand dans toute l'Europe. Les monumens des anciennes études excitent d'abord l'étonnement, et bientôt après l'émulation des guerriers de l'Occident, et le bienfait permanent de la civilisation répare les maux d'une conquête passagère. Le code de Justinien et les écrits d'Aristote sont deux trésors déjà connus, que l'Europe recueillit plus entiers à la prise de Constantinople. De longs voyages et des découvertes successives enrichissent le domaine des sciences naturelles, et les bornes des connaissances géographiques se reculent à chaque instant devant les regards des croisés Des moines pénètrent pour la première fois dans les déserts immenses de la Tartarie; l'instinct de

la curiosité, joint à l'appât du gain, conduit un marchand vénitien jusqu'aux frontières de la Chine, et les guerriers chrétiens s'applaudissent de voir le théâtre de leurs exploits s'agrandir à chaque nouveau trophée qu'ils y élèvent. Les sciences, qui firent l'orgueil de l'antique Babylone et de la moderne Bagdad, abandonnent les heureux climats de l'Asie pour fleurir dans l'Occident; l'université de Salerne rivalise avec les disciples d'Averroès et d'Avicenne. Bientôt les historiens se multiplient, leur langue s'épure, et leur caractère s'ennoblit : Guillaume de Tyr, en racontant, dans l'idiôme de Tite-Live, des exploits dignes des premiers siècles de Rome, s'élève quelquefois à la hauteur de son sujet et de son modèle; Jacques de Vitry rappelle en plusieurs endroits l'énergie et la véhémence de Salluste; Villehardouin et Joinville, dans un langage plein de naïveté, et souvent de grâce, offrent le premier essai d'une littérature, dont leur plume et leur épée contribuèrent également à étendre les conquêtes. D'autres écrivains dont s'honorèrent alors d'autres nations, et faits pour honorer un autre siècle, un Othon de Frisingue, un Guillaume de Malmes-

bury, Saxo, l'annaliste du Nord; Matthieu Paris et Rigord, l'un Anglais et l'autre Français, dignes rivaux, en qui déjà se manifeste l'animosité nationale; l'illustre fille d'Alexis Comnène, et toute cette foule de Byzantins, parmi lesquels plusieurs eurent à la fois de la célébrité et du talent, rendent le siècle des Croisades presque aussi recommandable par ses historiens que par ses héros. La muse du chant se réveilla, et la poésie prit un nouvel essor; au lieu de ces exploits fabuleux des paladins d'Arthur et de Charlemagne, les troubadours eurent à raconter des exploits plus réels, et surtout plus attachans, des Godefroi, des Tancrède; et un chantre du XIIe. siècle, en célébrant la délivrance de Sion, avait déjà préparé des couleurs au génie du Tasse. L'amour de la renommée, qui prenait toutes les formes, s'était glissé dans tous les rangs : on vit alors des empereurs et des rois se mêler à la foule des poètes pour retracer leurs succès communs; on vit un Frédéric II et un Richard, ces deux héros des guerres saintes, exprimer, par des accens mâles ou plaintifs, les nobles tourmens de la gloire, ou les ennuis d'une longue captivité.

Si de l'heureuse influence qu'exercèrent les Croisades sur l'état politique des citoyens et sur les progrès de la raison humaine, nous passons à examiner les effets qu'elles produisirent sur le développement de l'industrie et du commerce, nous ne les trouverons ni moins nombreux, ni moins frappans. Il était impossible qu'au milieu d'une impulsion si vive donnée à toutes les facultés de l'esprit, le commerce ne se tournât point avec ardeur vers la carrière nouvelle qui lui était ouverte, et que, débarrassé des entraves qui le gênaient au-dedans, en même tems qu'il s'enrichissait de connaissances étrangères, il ne prit point un champ plus vaste et un essor plus hardi. Jusqu'alors ses entreprises avaient été concentrées entre les mains des Grecs et des Arabes; toutes les richesses de l'Asie s'écoulaient par des routes presque parallèles, au nord et au midi, dans les villes opulentes de Constantinople et d'Alexandrie. La conquête de ces deux empires transporta aux Latins, avec les trésors qu'une longue paix y avait accumulés, les sources mêmes qui les y avaient amenés; et lorsque la domination des croisés eut été détruite en Orient, ils

conservèrent encore ces fruits précieux de leur puissance passagère. Les républiques rivales de Venise, de Pise et de Gênes, se disputaient le sceptre des mers de l'Inde et de l'Europe, long-tems après que le royaume de Jérusalem était retombé au pouvoir des infidèles. La ligue anséatique éleva dans le nord, à leur exemple, un empire fondé sur le commerce : ainsi, de toutes parts, régnait une généreuse émulation et une salutaire activité. L'art de la navigation fit des progrès rapides sur un théâtre sans cesse éprouvé par ses succès et agrandi par ses découvertes. Les flottes européennes qui, pendant le cours de deux siècles, voguaient presque sans interruption des ports de la Méditerrannée et de l'Océan germanique, aux bouches de l'Oronte, du Nil et de l'Euphrate, effrayèrent plusieurs fois l'Orient d'un appareil de forces maritimes depuis long-tems inconnues, et renouvelèrent dans ces parages l'antique réputation de Carthage et de Tyr. Un code nautique fut formé d'après les instructions des navigateurs d'outre-mer; et ce ne fut pas un des avantages les moins précieux que l'Europe retira de ses voyages. Partout les besoins du luxe

se multiplient avec les moyens de le satisfaire, et de nouvelles connaissances produisent à leur tour des jouissances nouvelles : les étoffes de soie, d'abord avidement recherchées, servent à la parure des rois et à la fortune des citoyens; les manufactures des Grecs et des Arabes offrent à l'industrie de l'Europe des modèles qu'elle doit bientôt surpasser. Une foule d'inventions utiles passent de l'Orient en Occident. L'aspect de Constantinople et de ses monumens frappe les premiers croisés d'une admiration qui ne doit pas long-tems demeurer stérile; l'architecture gothique prend, à leur retour, un style plus noble et des formes plus savantes; le génie des arts qu'on croyait éteint en Italie, jette à Venise les premières lueurs de la vive lumière qui devait éclairer les contemporains de Michel-Ange; et les derniers monumens des Croisades touchent au siècle de Cimabué et du Giotto. L'art militaire se perfectionne, et les fiers Sarrazins, vaincus avec leurs propres armes, s'instruisirent à leur tour aux dépens de leurs vainqueurs. Une police sévère s'introduit dans les armées; la discipline est connue, et l'infanterie reprend insensiblement,

parmi les guerriers de l'Europe, le rang et la considération qu'elle avait perdus depuis que les dernières légions romaines avaient succombé sous les coups des barbares.

Tels sont les principaux avantages que la civilisation européenne retira des Croisades; telles sont les hautes considérations au moyen desquelles ces guerres, utiles autant que respectables dans leur principe, doivent prendre à nos yeux le caractère d'importance et d'intérêt qui en a marqué les résultats. La plupart de ces résultats, qui sortent si naturellement des récits de l'histoire, n'auraient pu long-tems échapper même à un examen superficiel, si l'on n'eût voulu en trouver l'influence immédiate et sensible sur la génération contemporaine, au lieu de s'attacher à en reconnaître l'action lente et progressive sur les âges suivans de la société : mais alors on considérait isolément les principales expéditions qui se dirigèrent à différentes époques vers l'Orient, ce qui était la manière la plus imparfaite d'en apprécier les effets. C'est bien moins ces expéditions purement militaires par leur objet, et souvent séparées l'une de l'autre par de longs in-

rvalles, qui eurent les suites impor-
ntes et durables que nous leur avons
tribuées, que la communication non
iterrompue, que les fréquentes relations
tablies par elles, et pendant tout le
ours de leur durée, entre l'Orient et
Occident. Le fanatisme des Croisades
nt, ainsi que toutes les maladies de l'esprit
umain, ses momens de lassitude et d'é-
uisement, durant lesquels les nations
urent réparer leurs pertes et oublier
eurs désastres. Mais, dans l'intervalle des
randes émigrations, l'Europe ne cessa
as un seul instant d'être agitée, comme
n voit l'Océan soulever ses vagues du-
ant les momens de relâche que lui lais-
ent de violentes tempêtes. Les chemins
le la Terre Sainte une fois ouverts à la
lévotion, ou même à la cupidité, se
emplissaient incessamment de pélerins,
le marchands, de missionnaires; les co-
onies chrétiennes qui s'étaient élevées
en Asie, établissaient, d'ailleurs entre
'Occident et l'Orient, des rapports in-
times et des liens nécessaires. Quel ne
levait pas être, sur la marche de la ci-
vilisation et de l'industrie européennes,
l'effet d'un mouvement si général et si
prolongé, de ce choc non interrompu des

intérêts et des croyances, de cet échange perpétuel des arts et des lumières de deux mondes si inconnus jusqu'alors et si étrangers l'un à l'autre?

Considérés en eux-mêmes, quelle source féconde d'intérêt n'offrent pas ces événemens, où se réunissent au plus haut degré toutes les qualités qui distinguent les siècles héroïques, dont la durée surpasse celle des plus longues catastrophes qu'ait jamais éprouvées le genre humain, et dont le théâtre embrasse presque toutes les parties et les nations les plus célèbres de l'ancien monde? Quelle prodigieuse variété dans les exploits et dans les accidens de cette guerre! quelles étranges vicissitudes de succès et de revers! quel étonnan mélange, quelle succession rapide d grandes actions et de grands crimes, de plus nobles vertus et des vices les plu odieux! que de contrastes intéressans que d'oppositions singulières dans les ha bitudes des peuples et dans les caractère des individus! quelle foule de noms i lustres auxquels se rattachent encore tan de souvenirs patriotiques! que de mo narchies élevées et détruites! que d révolutions dans les empires et dans l mœurs, propres à servir à l'instructic

des sages et des cioyens de tous les tems!

A la voix d'un simple ermite, l'Occident entier s'est ébranlé, et, suivant l'expression si souvent employée d'Anne Comnène, semble s'être arraché de ses fondemens pour se précipiter sur l'Asie. Des foules de pélerins, rebut de l'église et de l'armée, expirent dans les champs de la Thrace, ou à la vue de Constantinople, avant d'avoir pu se mesurer avec les ennemis du nom chrétien; mais l'armée des véritables croisés s'avance, commandée par des héros, sur les mêmes sentiers que d'imprudens fanatiques ont teints de leur sang et couverts de leurs dépouilles. Qui ne connaît les noms de ces héros? un Godefroi de Bouillon, exerçant par ses vertus l'empire qu'aucun de ses rivaux n'accorde à la supériorité du rang; un Bohémond, réunissant dans sa personne tant de qualités diverses, et dans le cours de sa vie, tant d'aventures singulières; un Tancrède, vrai modèle des chevaliers chrétiens, et seul, au milieu de l'ambition générale, ne cherchant d'autres succès que ceux de la foi, ne possédant pour toute fortune que son épée. Qui n'a entendu parler de la bataille et de la prise de Nicée, des

combats livrés à travers l'Asie-Mineure et jusque sous les murs d'Antioche, de la prise d'Edesse par une troupe de chevaliers qui fondent en courant une principauté destinée à devenir le boulevart des colonies chrétiennes en Orient? Qui n'a frémi quelquefois au récit des calamités essuyées par les croisés pendant le long siége d'Antioche, des dangers imprévus qui succèdent à cette conquête inespérée, et de la victoire merveilleuse qui couronne tant de travaux divers? Qui pourrait se lasser d'entendre les incroyables efforts déployés sous les murs de la cité sainte par le zèle religieux et par l'héroïsme guerrier des chrétiens et des infidèles; les succès variés et l'issue mémorable de cette lutte opiniâtre; le triomphe de la croix, si cruellement acheté par le sang, et l'élection de Godefroi, qui, seule parmi tant de scènes de carnage, satisfait la justice et console l'humanité.

Les succès de la première Croisade avaient porté au plus haut point dans l'Occident le fanastime qui l'avait fait naître. Des troupes innombrables de pélerins vont périr dans les vastes plaines de l'Asie-Mineure, victimes de la per-

fidie des Grecs, ou moissonnés par le glaive des Turcs; mais les armes chrétiennes s'ouvrent par la Méditerranée une route à la fois plus glorieuse et plus sûre. Les Génois, les Pisans, les Vénitiens, rivaux souvent malheureux sur les mers d'Europe, ne trouvent bientôt plus sur celles d'Asie d'autres ennemis qu'eux-mêmes. Cependant, au milieu de tant de vicissitudes et de pertes, le royaume de Jérusalem s'affermit et s'étend sous le sceptre des deux Baudouin, successeurs de la puissance de Godefroi, plutôt qu'héritiers de ses vertus. La fameuse défaite de Rama abat un moment le courage des chrétiens, que relève bientôt la prise de Béryte, de Sidon, de Tripoli, de Ptolémaïde, et leurs succès se soutiennent malgré la discorde qui les divise, tant que leurs ennemis sont divisés eux-mêmes. Mais tout change dès que les forces musulmanes sont réunies sous la puissance de Noureddin. La chute d'Edesse donne le signal de la décadence des chrétiens en Orient; et ce signal, qui se propage et retentit au loin dans l'Occident, excite une génération nouvelle à marcher sur les traces de la première. L'appel du pape Eugène III n'eut

peut-être pas produit sur ces contemporains l'effet qu'avait autrefois produit celui d'Urbain II, s'il n'eût trouvé dans un autre moine, dans le fameux abbé de Clairvaux, un interprète non moins zélé et plus éloquent encore que l'ermite Pierre. Un humble solitaire dominait alors tout son siècle par la puissance de la parole et par l'autorité du génie, et le disciple des chênes et des hêtres, comme il le disait lui-même, était devenu l'oracle des cours. A la voix de saint Bernard, célébrant d'avance le succès d'une expédition dont il devait bientôt déplorer les revers, deux souverains prennent la croix. On sait assez quels tristes fruits l'empereur d'Allemagne et le roi de France rapportèrent de leur entreprise mal concertée : deux florissantes armées périrent sans résultat et sans gloire dans les défilés du Taurus ou sous les remparts de Damas; la valeur de Louis éclata moins aux yeux des infidèles que le scandale de sa maison; et l'Europe sembla n'avoir armé toutes ses forces contre l'Orient, que pour mieux lui donner toute la mesure de sa faiblesse. Mais la France, sous l'administration de Suger, put se consoler des revers de ses

armées; et ce fut un double bienfait du sort, qui ménageait saint Louis au siècle suivant, que de séparer ainsi l'Henri IV et le Sully du moyen âge.

Cependant, une grande révolution avait changé la face de l'Orient, et le trône toujours agité de Jérusalem est enfin renversé par Saladin, qui venait de détruire la puissante dynastie des Fathimytes. Au premier bruit des rapides exploits de ce héros, tout l'Occident s'était ébranlé : la fureur y fut portée au comble, quand les malheurs de la cité sainte, tombée au pouvoir des infidèles, furent offerts à l'imagination des chrétiens dans les éloquens récits de Guillaume de Tyr, l'apôtre et l'historien des guerres saintes. Une troisième Croisade est résolue avec plus d'enthousiasme encore et sous de plus brillans auspices que la première. Qui ne serait ému au souvenir des grands noms qui la distinguent : de ce Frédéric Barberousse, dont l'héroïsme et la mort rappellent Alexandre; de cet impétueux Richard, fameux par son courage, sa prison et ses vers; et de ce Philippe-Auguste, son rival, plus habile et plus heureux, si cher encore aux Français par la victoire de Bouvines? Qui ne voudrait connaitre

les détails et les résultats d'une lutte où tant de héros et de si puissans empires sont ligués contre un si grand homme, où la seule ville de Ptolémaïde voit plus de batailles livrées et plus de générations moissonnées sous ses murs, que n'en comptent les guerres les plus meurtrières et les plus longues? Peu d'années sont à peine écoulées, et un autre empereur, Henri VI, qui s'était croisé aux prières du pape Célestin III, meurt comme son père avant d'être entré dans la carrière de la gloire; son armée se console d'abord de l'absence et ensuite de la perte de son chef, en se couvrant de lauriers dans la Palestine. Une nouvelle Croisade, entreprise au commencement du XIII[e]. siècle, amène un résultat bien différent; c'est la prise de Constantinople, et la fondation d'une dynastie nouvelle par les Latins. Mais déjà les Croisades en se multipliant ont perdu de leur éclat; les efforts de Jean de Brienne, et du roi de Hongrie, André II, n'ajoutent qu'à leur réputation personnelle, sans aucune utilité durable pour la cause des chrétiens. Quelques hommes illustres figurent encore dans les rangs des croisés; l'empereur Frédéric II, qui les domine tous par l'ascendant

de son génie, aime mieux négocier avec Mélédin que de le combattre; et cependant, avant de partir, il a recouvré Jérusalem.

Le fanatisme qui, depuis près d'un siècle et demi, agitait l'Europe entière, commençait à languir, lorsqu'un peuple nouveau, apparaissant sur la scène du monde, lui rend une nouvelle énergie. Des extrémités de la terre qui avaient long-tems caché leur empire, Genghis-Kan et ses fils accourent, et chassent devant eux, comme la poussière, les nations qui, dans leur effroi, appliquent à ces hommes, sortis du Tartare, un nom destiné à perpétuer jusqu'à nous le souvenir de leurs fureurs. Vers le même tems, l'enthousiasme des Croisades s'était rallumé dans le cœur d'un prince fait pour le concevoir, et qui, par ses revers, ne réussit enfin qu'à l'éteindre. C'est Louis IX, prince orné de toutes les vertus dans le siècle de toutes les erreurs, qui, dans les fers, comme sur le trône, obtint l'hommage de ses ennemis et le respect de ses rivaux, et qui n'offrit pas vainement à cet âge ignorant, le spectacle si vanté par la philosophie ancienne, d'une âme religieuse et forte aux prises avec le mal-

heur. Avec quel intérêt nous suivons dans les récits de Joinville, le compagnon, l'ami, le confident de saint Louis, les détails d'une vie si belle, et les particularités des deux expéditions fameuses qui en ont marqué et abrégé le cours! En Orient, les successeurs du grand Saladin ont été détrônés par les Mamelouks, dont l'esprit guerrier change pour jamais les destinées de la Palestine; ils y portent leurs armes victorieuses, et Ptolémaïde, unique et faible débris d'un empire chrétien, annonce par sa chute, en 1291, la ruine entière de la domination européenne, qui s'était soutenue près de deux siècles sur le continent de l'Asie. Dans l'Occident, l'esprit des Croisades avait déjà changé de direction, et le fanatisme des croisés, repoussé de la Palestine, s'était acharné contre eux-mêmes.

Nous voyons sous le pontificat d'Innocent III, le règne le plus important peut-être du moyen âge, avec quel art ce torrent détourné de sa source, inonda l'Europe de flots de sang chrétien. Nous voyons tous les souverains, frappés successivement des armes spirituelles des pontifes de Rome, se déchirer les uns les autres au nom de la croix qu'ils outragent, et

devenir les instrumens aveugles du pouvoir injuste qui les écrase. Parmi les nombreuses Croisades prêchées par un Grégoire IX, un Innocent IV, un Clément IV, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, en Espagne, en Portugal et ailleurs, nous ne trouvons trop souvent que de grands crimes à raconter et de grandes calamités à peindre; nous regrettons de voir les fruits à peine éclos des guerres saintes avorter au milieu des guerres impies qui en avaient usurpé le nom et profané le caractère. Cependant, quelques idées de grandeur et d'utilité nous attachent encore au récit des heureux efforts qui préparent au-delà des Pyrénées l'affranchissement de l'Espagne et la puissance future du Portugal; à celui des progrès non moins salutaires de la ligue anséatique, et des exploits de l'ordre teutonique, qui, sorti d'un hôpital de Jérusalem, va conquérir la Prusse, fonder Marienbourg, et civiliser le Nord en le subjuguant. Notre admiration n'est mêlée d'aucun sentiment pénible, en exposant l'histoire de cet autre ordre de chevaliers chrétiens, qu'on pourrait appeler une croisade permanente contre les ennemis de notre culte, et qui a laissé de si glo-

rieux monumens de son courage et de sa foi sur les rochers de Rhodes et de Malte. En suivant enfin jusqu'à son dernier période le cours de cette fièvre dévorante, nous voyons le fanatisme des Croisades, vainement réchauffé par les dangers de Constantinople, expirer au pied des bûchers allumés pour les Hussites; et si, jetant alors un coup d'œil sur la vaste carrière que nous avons parcourue, nous avons à déplorer les longs malheurs du genre humain, nous pouvons nous distraire de ces douloureuses images, en contemplant l'aurore des beaux jours qui se préparent, en assistant, pour ainsi dire, au réveil du génie, qui se trouvant bientôt trop resserré dans les anciennes bornes de la pensée et du monde, va se frayer en tout sens des routes nouvelles par la découverte presque contemporaine de l'imprimerie et de l'Amérique.

Il n'est point d'époques, dans l'histoire moderne, qui aient produit autant d'événemens variés et de relations différentes, que celle des Croisades; il n'en est point non plus qui aient donné lieu à des jugemens plus divers et plus opposés de la part des contemparains et de la postérité. De là le grand mérite et la prin-

cipale difficulté de cette histoire, qui consistent à faire un choix judicieux et sage entre tant de traditions qui se contrarient, entre tant d'opinions qui se combattent. La seule étude des documens originaux est déjà un travail aussi long qu'indispensable. Depuis que le premier recueil des historiens des Croisades a été publié par Bongars, sous le titre assez singulier de *Gesta Dei per Francos*, une foule de relations ont été recueillies et mises successivement au jour dans les compilations historiques des Allemands, des Anglais, des Italiens, et surtout des Français, qui prirent aux expéditions d'outre-mer une part plus constante et plus active qu'aucune autre nation européenne. Aussi quand les savans éditeurs du recueil des historiens de France furent parvenus au siècle qui vit naître les Croisades, et eurent jeté les yeux sur cette immense quantité de matériaux qui s'offraient de toutes parts à leur attention ; ils sentirent d'abord la nécessité et formèrent aussitôt le plan d'une seconde collection, réservée exclusivement aux historiens originaux des Croisades. Dans cette collection ne devait pas seulement trouver place cette multitude d'auteurs

des différentes nations, compris sous la même dénomination de *latins*, à cause de la langue qui leur est commune à tous; on se proposait d'y réunir les historiens orientaux, qui, à ce qu'il semble, ne cèdent guère à ceux ci en nombre et en volume; et quoique la fidélité de leurs écrits, en ce qui concerne les événemens des Croisades, ait paru suspecte à de fort habiles critiques, notamment au savant abbé Renaudot, on ne pouvait se flatter d'arriver à la connaissance entière de la vérité, sans avoir comparé les témoignages de ces auteurs avec ceux de nos historiens, sans avoir cherché à les éclaircir et à les concilier les uns par les autres : tel était l'objet de la collection nouvelle projettée par les religieux Bénédictins; et, pour en commencer l'exécution, un d'entre eux, dom Berthereau, fut chargé d'extraire et de traduire, dans les écrivains orientaux, tout ce qui avait rapport aux expéditions des Francs. Ce travail était déjà fort avancé, lorsque la révolution vint en interrompre le cours, et fit avorter dans son principe une entreprise qui devait procurer un monument de plus à la gloire nationale. Heureusement le fruit des veilles de dom

Berthereau n'a pas été entièrement perdu: ses papiers ont été acquis et doivent être déposés à la bibliothèque du roi (1); et maintenant que les compagnies savantes reprennent avec ardeur leurs anciennes études, il nous est permis de concevoir l'espérance et d'exprimer ici le vœu que

(1) Georges-François Berthereau, né à Bélesme, le 29 mai 1732, était entré fort jeune dans la Congrégation de Saint-Maur: d'abord professeur de grec, d'hébreu, et des dialectes de cette dernière langue, à l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais; et ensuite à celle de Saint-Denis, il ne quitta la carrière de l'enseignement que pour être associé aux travaux des religieux de sa Congrégation, chargés de la collection des historiens de France. Choisi pour compiler les écrivains orientaux et rapprocher leurs récits des relations qui nous sont restées de l'histoire des Croisades, il quitta l'abbaye de Saint-Denis, vint étudier l'arabe à Paris, feuilleta tous les manuscrits de la bibliothéque du roi et de Saint-Germain-des-Prés. Les extraits puisés dans les ouvrages des plus célèbres historiens orientaux, tels que Makrisy, Aboùl, Mahaçan, Ibn-Elastyr, Chébad-Eddyn, Kéma-Al-Eddyn, etc., peuvent se diviser en deux classes, dont la première comprend ceux qui sont relatifs aux Croisades, et la seconde, ceux d'après lesquels dom Berthereau devait tracer, en forme de *prolégomènes*, l'histoire des khalyfes Fathémytes et des sulthans Ayoubytes, deux dynasties célèbres qui ont eu beaucoup de rapports avec les croisés. Tous les extraits de la première classe sont accompagnés d'une traduction latine. Les extraits de la seconde classe sont traduits en français, sans être accompagnés du texte.

l'académie des belles-lettres ne laisse pas plus long-tems interrompu et incomplet le travail entrepris par les savans Bénédictins dont elle a recueilli l'héritage.

Après plus de trente années consacrées à ce travail, le savant bénédictin eut la douleur de voir que ses matériaux ne pourraient être employés utilement. On ignorait alors que l'imprimerie royale possédât des caractères arabes, et le gouvernement n'était point disposé à faire les dépenses nécessaires pour la gravure des poinçons. Lorsque ces caractères furent retrouvés, sous le ministère de M. de Breteuil, trop de troubles agitaient l'état pour qu'on s'occupât d'entreprises littéraires. Tourmenté par les infirmités, par des alarmes continuelles sur l'avenir, même par les besoins de la vie, il succomba sous le fardeau des peines du corps et de l'esprit, le 26 mai 1794. M. Michaud, de l'académie française, a obtenu de M. le ministre de l'intérieur la communication des manuscrits de dom Berthereau, qu'il cite très-souvent dans le cours de son histoire des Croisades.

EXTRAIT

De l'Histoire et de la Conquête de la ville de Constantinople, par les Français et les Vénitiens, et de ce qui a précédé et suivi cette Conquête, depuis l'an 1198 jusqu'en 1207, écrite par Geoffroi de Villehardouin, Maréchal de Champagne et de Romanie (auteur contemporain); revue, corrigée et illustrée d'Observations historiques, et du Glossaire, par M. Dufresne du Cange, etc. Paris, Imprimerie royale, 1657, un volume in-folio.

Je vais exposer, aussi brièvement qu'il me sera possible, l'ordre et la suite des faits que Geoffroi de Villehardouin a entrepris d'écrire, et de la plupart desquels il a été non seulement témoin, mais souvent acteur principal. Je donnerai ensuite le texte de quelques chapitres de son histoire qui m'ont paru les plus intéressans, et je les accompagnerai de quelques remarques grammaticales et historiques,

tirées de celles de M. du Cange et de son *glossaire.* Mais, avant d'entrer en matière, il faut dire un mot de la naissance de l'auteur et de sa postérité.

Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne, était fils de *Guillaume,* qui avait possédé la même dignité. Il eut un frère nommé *Jean,* qui, ayant suivi *Geoffroi* le jeune, son oncle, à la croisade et à la conquête de Constantinople, lui succéda dans la dignité de maréchal de Romanie, et s'établit absolument en Grèce, où lui et sa postérité ont eu des possessions considérables, car son fils et son petit-fils furent princes d'Achaïe. L'un épousa *Agnès de Courtenay;* l'autre, *Anne Comnène. Isabelle de Villehardouin,* fille du dernier de ces princes, porta ses prétentions sur l'Achaïe. La postérité directe de notre auteur resta en Champagne, et ayant continué d'y posséder la charge de maréchal de cette province, y subsista pendant six générations; après quoi elle s'est éteinte, et la dernière fille du beau nom de Villehardouin épousa un seigneur d'Inteville. La terre de Villehardouin, soit par alliance, soit autrement, était, dès le quinzième siècle, dans la maison des princes de *Luxembourg,* et faisait partie

des seigneuries qui composaient le duché de Piney, depuis possédé par une branche de la maison de Montmorency.

L'histoire, ou si l'on veut, les mémoires de Geoffroi de Villehardouin, commencent en l'année 1198, et finissent en 1207: ainsi cette histoire ne comprend que neuf années. L'auteur nous apprend que sous le règne de *Philippe-Auguste*, roi de France, et sous le pontificat d'*Innocent III*, *Foulques*, curé de Neuilly-sur-Marne, fut chargé par ce pape de prêcher la croisade en France. Le bon maréchal nous dit que c'était un personnage très-saint, et même qu'il faisait des miracles : ce qu'il y a de *sûr*, c'est que beaucoup de grands seigneurs et de princes, émus par ses prédications et désirant de gagner les indulgences qu'il leur promettait, se déterminèrent à prendre la croix : de ce nombre fut Thibaut V, comte de Champagne et de Brie, pair et grand feudataire de la couronne (père du roi de Navarre-le-Chansonnier). C'était un prince encore jeune, et qui donnait de grandes espérances. Il engagea dans cette expédition ses principaux vassaux, parmi lesquels on remarque *Gauthier*, comte de Brienne; *Eustache de Conflans*, et *Geoffroy de Join-*

ville, oncle du sire de *Joinville*, historien de *saint Louis*.

En 1199, les princes croisés, entre lesquels on comptait aussi *Baudouin*, comte de Flandres, s'assemblèrent à Soissons, afin de convenir du tems et de la manière les plus propres à faire réussir leur expédition projetée. Ils résolurent de s'adresser aux Vénitiens, et d'envoyer des ambassadeurs à ces républicains, pour obtenir d'eux des vaisseaux de transport, et même un secours de troupes, leur promettant de partager avec eux les conquêtes qu'ils pourraient faire. Ils nommèrent des personnes de confiance, à qui ils crurent les talens nécessaires pour assurer le succès de cette négociation; et *Villehardouin* fut le premier des deux députés du comte de Champagne. Ils partirent pour Venise, en 1200. *Henri Dandolo* en était alors doge; c'était un personnage d'une expérience consommée, et d'un mérite distingué, aussi grand militaire que bon politique. Il reçut les ambassadeurs des croisés avec de grands honneurs; et ayant fait assembler le sénat pour les entendre, il fut arrêté, après bien des difficultés, qui ne furent levées qu'en 1201, que, moyennant une somme dont on convint,

les Vénitiens fourniraient tous les vaisseaux de transport nécessaires à l'armée des croisés, composée des troupes des comtes de Flandres, de Champagne et de Blois, et du marquis de Montferrat, qui devait s'unir à eux. Le doge et le sénat s'engagèrent de plus à armer, à leurs frais, cinquante galères pour contribuer aussi de leur part au succès de cette sainte expédition. Le traité qui renfermait toutes ces conventions fut solennellement juré dans l'église de Saint-Marc, d'une part, par les ambassadeurs des princes croisés, et de l'autre, par le doge, les sénateurs et les citoyens vénitiens assemblés au nombre de dix mille. Il fut convenu qu'à la Saint-Jean de l'année suivante, 1202, les princes croisés et les chevaliers s'assembleraient à Venise, et qu'on partirait de cette ville pour se rendre en Egypte.

Geoffroi de Villehardouin étant retourné en Champagne, y trouva le comte, son seigneur, malade et hors d'état de faire le voyage projeté; il eut la douleur de le voir expirer entre ses bras, en recommandant expressément à tous ses vassaux d'accomplir le vœu qu'ils avaient fait de combattre les infidèles, et de reconquérir la Terre Sainte. Aucun d'eux

ne refusa de se conformer à ces pieuses intentions; et une partie des trésors du comte ayant été destinée pour les frais de cette expédition, *Matthieu de Montmorency*, *Simon de Montfort*, *Geoffroi de Joinville*, sénéchal de Champagne, et le maréchal *de Villehardouin*, se firent un devoir de l'entreprendre; mais il leur fallait un prince pour chef, et ce fut en vain qu'ils s'adressèrent au duc de Bourgogne et au comte de Bar-le-Duc; ils furent refusés. *Villehardouin* proposa *Boniface*, marquis da Monferrat, qui vint en personne s'offrir à les commander, et à les conduire jusqu'à Venise. Ses offres furent acceptées, et toute la troupe se mit en route pour cette ville, où elle fut jointe par le comte *Baudouin de Flandres*. Ces seigneurs reçurent la croix en différentes églises, dont les évêques et les abbés entreprirent le même voyage avec eux. En traversant ses états, le marquis de Montferrat réunit tous ses vassaux à la petite armée dont on lui avait confié le commandement; et en arrivant à Venise, ils trouvèrent, outre le comte Baudouin, Henri son frère, le comte de Forèz, Jean de Nesle, châtelain de Bruges, et Nicolas de Mailly. Ces chefs

prirent leur logement dans l'île de Saint-Nicolas, espèce de faubourg de Venise. Lorsqu'il fut question de s'embarquer, ils rencontrèrent beaucoup de difficultés à rassembler l'argent nécessaire pour payer leur passage; mais le brave duc ou doge *Dandolo* leva tous les obstacles, et se contenta de la promesse que lui firent les croisés de l'aider, chemin faisant, à reprendre la ville de Zara en Dalmatie, que le roi de Hongrie avait enlevée à la république. Au moyen de cet arrangement, la flotte appareilla; et *Dandolo* même ayant pris la croix, quoique très-âgé, et presque aveugle des suites d'une ancienne blessure à la tête, se chargea de diriger cette sainte expédition.

A l'instant du départ, il survint deux événemens importans. Une nouvelle troupe composée d'Allemands, à la tête desquels était l'évêque d'Halberstat, renforça l'armée croisée, et un jeune prince grec vint implorer son secours: c'était Alexis, fils d'*Isaac Lange*, empereur de Constantinople, détrôné par son frère, nommé aussi *Alexis*, qui lui avait fait arracher les yeux. Le jeune Alexis fit au doge et au chef des croisés les promesses les plus flatteuses pour les

engager à rétablir son père sur le trône impérial. *Dandolo* permit que ce prince malheureux s'embarquât sur la flotte, et il remit à délibérer sur ses propositions après la prise de Zara : le siége en fut de quelque durée, et cette ville rentra sous la domination des Vénitiens, malgré les différens qu'il y eût à ce sujet entre les Français et eux.

Après la conquête de Zara, il fut sérieusement question de décider, si au lieu de se rendre tout de suite en Egypte, pour y combattre les Sarrazins, on ne tournerait pas plutôt les voiles vers Constantinople, dans le dessein de tenter de prendre cette ville, d'en chasser l'usurpateur et de rétablir sur le trône l'empereur *Isaac Lange* et son jeune fils Alexis. Ce prince offrait de réunir l'église grecque à l'église latine, de payer deux cent mille marcs d'argent aux croisés, et de se joindre à eux avec dix mille hommes pour combattre et recouvrer la Terre Sainte. Quelle que fut la difficulté de réaliser des propositions aussi brillantes, les croisés ne laissèrent pas d'y prendre la plus grande confiance. Mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à lever tous les obstacles qui s'opposèrent à leurs suc-

cès. Les évêques, les abbés, les moines, dont l'armée était remplie, rejetèrent l'expédition contre Constantinople. Ils prétendirent que ce ne serait pas le sentiment du pape, que les croisés s'amusassent à conquérir un empire possédé par des chrétiens, au lieu d'aller combattre les infidèles, ce qui était le principal objet de la Croisade. On députa à Rome pour s'assurer de la façon de penser du saint-père : mais en attendant sa réponse, on ne laissa pas de conclure un traité avec le jeune *Alexis*. *Innocent III* en parut très-piqué, et déclara que cette entreprise était absolument contraire au bien de la religion et à l'intérêt que sa conscience lui ordonnait d'y prendre; on n'eut que peu d'égard au décrèt du souverain pontife, et l'armée des croisés français, vénitiens, flamands et italiens, aux ordres du doge *Dandolo*, du comte de Flandres, *Baudouin;* du comte de Blois, *Louis;* du marquis de Monferrat, *Boniface;* du duc de Souabe, et de *Geoffroi de Villehardouin*, s'embarqua pour Constantinople, où le rendez-vous était assigné vers la quinzaine de Pâques de l'an 1203; les croisés conduisaient avec eux le jeune prince *Alexis*.

part des assaillans, qui s'emparèrent enfin de la tour de Galata. Mais il fallut encore deux attaques consécutives et très-meurtrières, pour que les latins pussent pénétrer dans la capitale de l'empire grec; ils en vinrent enfin à bout, et durent ce succès à l'intelligence et à l'extrême valeur du doge *Dandolo*. Cet illustre vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans, et presque aveugle, s'était réservé la gloire de demander un corps de soldats choisis, à la tête duquel il fit une dernière attaque. Il le conduisit à l'assaut, avec autant d'audace que de bonheur, monta le premier à l'échelle, et arbora l'étendard de Saint-Marc sur une des tours. En étant redescendu du côté de la ville, et ayant ouvert la porte à ses gens, ils entrèrent dans Constantinople par cette porte, tandis que l'usurpateur *Alexis*, troublé, effrayé, s'enfuyait par la porte opposée. Cependant le corps de Vénitiens que commandait *Dandolo* était trop peu considérable pour se rendre maître de la ville entière : ce brave général se contenta de se cantonner dans le quartier dont il venait de s'emparer, et il envoya avertir les Français d'accourir à son secours; mais il apprit bientôt

avec chagrin, que ceux-ci étaient occupés à se défendre contre les Grecs, qui, étant sortis par une autre porte, les attaquaient dans la double espérance, assez bien fondée, de les accabler par le nombre, et de les mettre hors d'état d'aller secourir les Vénitiens. Ils se défendaient vaillamment, lorsque *Dandolo* apprenant le danger qu'ils couraient, abandonna le quartier dont il était maître, et volant à eux, les mit en état de remporter une victoire complète sur les Grecs. L'usurpateur, perdant toute espérance à cette nouvelle, disparut enfin tout à fait avec ce qu'il put emporter de ses trésors; et, dès le jour suivant, les députés de Constantinople s'empressèrent d'apprendre au jeune *Alexis* que l'empereur son père venait d'être tiré de sa prison, où son frère l'avait fait enfermer, qu'il avait été conduit au palais de Blaquerne, et qu'assis sur le trône dont il avait été injustement chassé, ses sujets lui avaient prêté un nouveau serment de fidélité.

Alexis vola dans les bras de son père, et les croisés ne tardèrent pas à lui envoyer une ambassade solennelle pour le féliciter. Cette importante commission fut donnée, de la part des Français, à *Ma-*

part des assaillans, qui s'emparèrent enfin de la tour de Galata. Mais il fallut encore deux attaques consécutives et très-meurtières, pour que les latins pussent pénétrer dans la capitale de l'empire grec; ils en vinrent enfin à bout, et durent ce succès à l'intelligence et à l'extrême valeur du doge *Dandolo*. Cet illustre vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans, et presque aveugle, s'était réservé la gloire de demander un corps de soldats choisis, à la tête duquel il fit une dernière attaque. Il le conduisit à l'assaut, avec autant d'audace que de bonheur, monta le premier à l'échelle, et arbora l'étendard de Saint-Marc sur une des tours. En étant redescendu du côté de la ville, et ayant ouvert la porte à ses gens, ils entrèrent dans Constantinople par cette porte, tandis que l'usurpateur *Alexis*, troublé, effrayé, s'enfuyait par la porte opposée. Cependant le corps de Vénitiens que commandait *Dandolo* était trop peu considérable pour se rendre maître de la ville entière : ce brave général se contenta de se cantonner dans le quartier dont il venait de s'emparer, et il envoya avertir les Français d'accourir à son secours; mais il apprit bientôt

avec chagrin, que ceux-ci étaient occupés à se défendre contre les Grecs, qui, étant sortis par une autre porte, les attaquaient dans la double espérance, assez bien fondée, de les accabler par le nombre, et de les mettre hors d'état d'aller secourir les Vénitiens. Ils se défendaient vaillamment, lorsque *Dandolo* apprenant le danger qu'ils couraient, abandonna le quartier dont il était maître, et volant à eux, les mit en état de remporter une victoire complète sur les Grecs. L'usurpateur, perdant toute espérance à cette nouvelle, disparut enfin tout à fait avec ce qu'il put emporter de ses trésors; et, dès le jour suivant, les députés de Constantinople s'empressèrent d'apprendre au jeune *Alexis* que l'empereur son père venait d'être tiré de sa prison, où son frère l'avait fait enfermer, qu'il avait été conduit au palais de Blaquerne, et qu'assis sur le trône dont il avait été injustement chassé, ses sujets lui avaient prêté un nouveau serment de fidélité.

Alexis vola dans les bras de son père, et les croisés ne tardèrent pas à lui envoyer une ambassade solennelle pour le féliciter. Cette importante commission fut donnée, de la part des Français, à *Ma-*

thieu de Montmorency et à *Geoffroi de Villehardouin.* Ils trouvèrent l'empereur aveugle, mais d'ailleurs dans tout l'éclat d'un successeur du grand *Constantin.* Il les reçut avec les égards dûs aux députés et aux représentans de ses libérateurs; mais quand ils lui expliquèrent quelles étaient les promesses faites par son fils, il ne put retenir ses soupirs, sentant bien l'impossibilité où il se trouvait de les remplir, puisqu'il ne s'agissait pas moins que de payer *deux cent mille marcs* d'argent, de fournir l'armée des croisés de vivres pendant un an, de joindre à leur armée dix mille soldats grecs, et d'entretenir, pendant sa vie, cinq cents chevaliers au service de ces mêmes croisés pour la défense de la Terre Sainte.

Cependant, quelqu'extrême difficulté que le bon empereur Isaac trouvât à l'exécution de ce traité, il consentit à le ratifier, et à en sceller l'engagement au bas d'un parchemin teint en couleur de pourpre, et écrit en lettres d'or; le sceau impérial étant renfermé dans une boîte de même métal. Bientôt le jeune *Alexis* fut associé à l'empire par son père, et couronné avec beaucoup d'éclat dans l'église de Sainte-Sophie. Mais tous les embarras

prévus par *Isaac* ne tardèrent pas à se manifester.

Quoique les Latins se fussent retirés dans un quartier particulier nommé Sténon, situé au-delà du port (ce quartier s'appelle à présent Péra, et c'est encore celui où demeurent habituellement les Francs), ils ne laissaient pas de venir souvent à la ville et à la cour, et ils pressaient le jeune *Alexis* d'accomplir ses promesses. Il était d'autant plus gêné, qu'il s'en fallait encore beaucoup que l'empire grec lui fut entièrement soumis. Dans Constantinople même, on murmurait contre les Latins, et surtout contre les Français, qui causaient souvent du désordre dans la ville. *Alexis* sentant que le danger était égal pour lui, ou de retenir les croisés dans sa capitale, ou de les laisser partir, préféra le premier de ces deux partis. Il alla prier les princes latins de demeurer encore un an auprès de lui, et d'employer ce tems à soumettre les rebelles qui étaient en grand nombre du côté d'Andrinople et dans la Thrace. Ils y consentirent, et le marquis *de Montferrat*, avec une partie des croisés, alla effectivement combattre les partisans de l'usurpateur, qui s'étaient rendus maîtres

d'Andrinople. Il prit cette ville, dissipa entièrement les factieux, et assura une seconde fois la couronne impériale sur la tête du jeune *Alexis*. *Baudouin* et *Villehardouin* étaient restés pendant ce tems dans la capitale de l'empire. C'est ici que notre auteur nous fait la touchante description de l'accident dont il fut alors témoin.

Les Latins ayant pillé une synagogue de Juifs, et quelques Grecs ayant voulu prendre le parti de ceux-ci, il en résulta une grande bagarre, au milieu de laquelle le feu prit aux maisons de quelques riches marchands; non seulement elles furent consumées, mais l'incendie ayant gagné le quartier le plus peuplé et le plus commerçant de la ville, dura pendant huit jours, sans qu'on pût l'éteindre; toutes les rues, dans l'espace d'environ une lieue, furent entièrement détruites par le feu; plusieurs galères rapprochées des quais devinrent également la proie des flammes, et le nombre des personnes qui périrent dans ce désastre fut très-considérable. On ne manqua pas d'imputer ce malheur, non pas tout à fait à la malice, mais au moins à la vivacité, à l'imprudence et à l'étourderie, depuis si

long-tems et si généralement reprochées à la nation française. Dès ce moment les Français parurent insupportables aux Grecs. Ils ne virent plus les croisés qu'avec indignation, et ceux-ci voulant se venger de la haine qu'ils s'aperçurent qu'on leur portait, devinrent de plus en plus tyranniques, et traitèrent les Constantinopolitains en véritables ennemis. Ils prétendirent se payer par leurs mains de l'argent qui leur avait été si imprudemment promis par le jeune empereur *Alexis*. Ils pillèrent sans ordre et sans règle, et l'avidité leur ayant fait oublier quel était le principal objet de leur voyage et le but de leur expédition, ils osèrent dépouiller les églises de leurs plus précieux ornemens *Alexis* ne pouvant réprimer ces désordres, crut devoir témoigner combien il en était mécontent; il cessa de voir aussi fréquemment les princes et les chefs des croisés, et se plaignit même assez publiquement de leurs procédés. Tout ce qu'il y gagna, fut d'éprouver encore moins de ménagemens de leur part. Ils le pressèrent durement de remplir toutes les conditions d'un traité dicté par la nécessité, et que de nouveaux malheurs rendaient de plus en plus impossible à

exécuter. Enfin les croisés s'étant assemblés, envoyèrent aux deux empereurs père et fils des députés ou ambassadeurs, au nombre de six, dont *Geoffroi de Villehardouin* était; mais ce fut *Conon de Béthune* qui porta la parole. Ils leur déclara que, s'ils n'exécutaient promptement toutes les conditions du traité, ils étaient prêts à leur déclarer la guerre, et qu'ils les traiteraient en ennemis, et comme des souverains ingrats et indignes des services qu'ils leur avaient rendus. Les malheureux princes s'excusèrent du mieux qu'il leur fut possible; mais leur cour fut indignée de la manière tyrannique et révoltante dont on en usait avec eux, et de la faiblesse avec laquelle ils y répondaient. Bientôt *Alexis* fut informé que ses propres sujets faisaient des complots pour le détrôner, et élire à sa place un empereur moins timide; et réfléchissant sur son état, il ne trouva d'autre ressource que de se livrer à ces mêmes croisés, qui l'avaient d'abord si bien servi et ensuite si maltraité.

Ce fut par le conseil d'un grand seigneur grec nommé *Alexis* (et surnommé *Murtzuphle*, parce qu'il avait de très-gros sourcils joints ensemble), qu'il se déter-

mina à offrir aux Latins le palais de Blaquerne dans lequel il demeurait lui-même, et de se remettre entre leurs mains. Dans l'extrémité où l'empereur se trouvait réduit, ils durent le croire de bonne foi, et ils se déterminèrent à accepter ses offres; mais le traître *Murtzuphle*, dans le même tems qu'il donnait ce perfide conseil à son souverain, faisait avertir secrètement les principaux officiers de sa nation de la résolution où était Alexis de les livrer tous et lui-même aux Latins. C'était à la pointe du jour que ceux-ci devaient venir prendre possession du palais. Pendant la nuit, et tandis que l'empereur était profondément endormi, *Murtzuphle*, qui était son *protovestiaire*, c'est-à-dire son grand-maître de la garde-robe, et avait par conséquent les entrées les plus secrètes de la chambre de son souverain, y entra, le surprit dans son lit et le fit jeter dans un sombre cachot. Après cet acte violent, il garnit de telle sorte le palais de soldats, que lorsque le marquis *de Montferrat* se présenta pour en prendre possession, il y trouva une résistance à laquelle il ne devait pas s'attendre, et fut forcé, vu la faiblesse de son détachement, de se retirer dans le quartier as-

signé aux Latins. *Murtzuphle* s'étant aussitôt revêtu des ornemens impériaux, et s'étant fait couronner à la hâte, mit en défense la ville de Constantinople dont les Grecs étaient encore les maîtres, et ordonna à tous les habitans de prendre les armes. De leur côté, les Latins se disposèrent à attaquer la ville de nouveau; mais pour une telle opération, il était nécessaire de faire de grands préparatifs, et de réunir les chefs et les troupes qui étaient dispersés dans l'empire. Pendant qu'on faisait ces dispositions, et qu'on envoyait à Rome pour informer le pape de la révolution qui venait de placer un nouvel usurpateur sur le trône des Grecs, *Murtzuphle,* pour se l'assurer absolument, après avoir, à plusieurs reprises, tenté d'empoisonner le jeune *Alexis,* le fit enfin mourir dans sa prison. Le malheureux *Isaac Lange* son père expira presque en même tems, soit du chagrin que lui causa la continuité de ses malheurs, soit que son ennemi eût hâté sa mort, ce qui est fort probable. *Murtzuphle,* sans trop espérer de se justifier de cet attentat, fit publier que les deux princes étaient morts naturellement, et il leur fit faire des obsèques magnifiques.

Cependant les Latins se rassemblaient, et ils ne tardèrent pas à recevoir la réponse de *Boniface III*. Elle portait en substance que *Murtzuphle* était un assassin, un usurpateur; que ce serait faire une œuvre agréable à Dieu que de le détrôner et de le punir de ses crimes; et que les croisés qui contribueraient à la conquête de Constantinople, gagneraient les mêmes indulgences que ceux qui recouvreraient la Terre Sainte sur les infidèles. Tous les bons catholiques, encouragés par cette déclaration, se portèrent avec intrépidité à mettre fin à cette entreprise, dont le succès fit, avec raison, l'étonnement du monde entier. Avant de l'exécuter, il fut convenu entre les croisés du partage de l'empire à conquérir; et voici comment ce partage fut réglé.

On décida qu'après la prise de Constantinople, on choisirait douze électeurs, dont six Vénitiens et les six autres des nations alliées; que ces électeurs nommeraient l'empereur latin, qui, conservant pour lui la plus grande partie de la ville de Constantinople et les palais, abandonnerait aux Vénitiens un quartier de cette ville et une certaine portion de l'empire qui en serait à peu près le tiers;

que le reste serait partagé entre les Latins de la nation dont serait l'empereur, et un prince d'une autre nation, qui ferait hommage à l'empereur du pays dont il serait mis en possession; qu'au surplus, le butin fait dans Constantinòple après la prise, serait partagé également entre les conquérans. En exécution de cette convention, le jour de l'assaut fut fixé à un vendredi du mois d'avril de l'an 1204. Dans une première attaque, les assiégeans furent repoussés avec grande perte de part et d'autre. Dans une seconde, qui fut faite trois jours après, les efforts ne furent pas moindres; mais un heureux accident fit enfin pénétrer les Français dans la ville. Un chevalier, nommé *André Durboise,* mit en fuite ceux qui gardaient une porte, les obligea à l'abandonner, et les croisés se logèrent dans le beau palais de Blaquerne, et y passèrent la nuit, ne comptant point pourtant être encore maîtres de la ville; mais le lendemain matin, ils apprirent que l'usurpateur *Murtzuphle,* ne voyant aucun espoir de rétablir ses affaires, s'était jeté dans un petit bateau, pour se retirer de l'autre côté du Bosphore. Ces heureuses nouvelles redoublèrent le courage des croisés; ils mar-

chèrent en avant, et malgré la résistance que leur opposèrent les Grecs, ils s'emparèrent du palais de Bocaléon, dans lequel ils trouvèrent deux impératrices douairières : l'une, *Agnès de France*, sœur du roi *Philippe-Auguste*, et veuve des empereurs *Alexis* et *Andronic Comnène*, et l'autre, princesse de Hongrie, veuve du malheureux empereur *Isaac Lange*. Le marquis de Montferrat, après avoir rendu à ces dames les respects qui leur étaient dûs, pénétra dans Constantinople, où les croisés firent un butin immense, et beaucoup au-dessus des espérances qu'ils avaient conçues du pillage de cette grande et riche ville. L'univers eut lieu de s'étonner de ce qu'une armée, forte à peine de vingt mille hommes, venait de soumettre la capitale d'un grand empire, où il se trouvait quatre cent mille habitans armés.

Il eût été à désirer que la modération des croisés eût mérité autant d'éloges que leur courage excitait d'admiration dans cette occasion périlleuse et brillante; mais ces braves militaires ternirent malheureusement leur victoire par un brigandage affreux et nombre d'actes inhumains. Vainement le respectable *Dandolo* et le brave

et sage *Villehardouin* entreprirent de contenir le soldat vainqueur. Malgré leurs efforts, le désordre fut extrême; les violences que les croisés excercèrent particulièrement sur les personnes du sexe, furent effroyables. On rapporte qu'ils ne respectèrent ni les lieux, ni les vases sacrés, ni les ministres de la religion. Ils pillèrent les monastères d'hommes et de filles. Pour comble de maux, le feu prit dans plusieurs endroits de la ville, et consuma la quatrième partie de ce qui restait.

Cet affreux pillage ayant enfin cessé, les Latins s'occupèrent sérieusement du choix d'un empereur de leur nation, pour le faire régner sur les ruines de Constantinople. Les voix se trouvèrent d'abord partagées entre le comte *de Flandres* et le marquis *de Montferrat*; mais elles se réunirent toutes en faveur du premier, aux conditions que le second obtiendrait l'investiture de toutes les terres au-delà du Bosphore et de l'île de Candie, et porterait le titre de roi, en faisant hommage au nouvel empereur de ce tiers de l'empire, dont les Vénitiens firent encore détacher pour eux une partie assez considérable. Ce fut *Nivelon*, évêque

de Soissons, qui annonça à l'armée des croisés et au peuple grec cette grande nouvelle. *Baudouin IX*, comte de Flandres, fut couronné le second dimanche d'après Pâques, dans l'église de Sainte-Sophie, avec les cérémonies qu'il fut possible de pratiquer dans le désordre. Le doge de Venise et le nouveau roi reçurent l'investiture des pays qui leur avaient été promis.

Pendant que ces chosses se passaient, *Murtzuphle*, ravageait tout le pays à deux ou trois journées de Constantinople. Le nouvel empereur marcha contre lui avec *Henri* son frère, le marquis *de Montferrat* et le comte *de Blois*. Le doge de Venise, *Villehardouin*, et quelques autres officiers et généraux restèrent daus la ville pour la garder. *Baudouin* fut reçu et reconnu sans difficulté dans la belle et grande ville d'Andrinople, et *Murtzuphle*, qui fuyait toujours devant lui, se retira sur Messinople, ville dans laquelle s'était établi cet *Alexis*, frère d'*Isaac Lange*, qui avait usurpé la couronne, et qui en avait été dépouillé par son neveu, avec l'assistance des Latins. L'ancien usurpateur feignit d'abord de vouloir s'accommoder avec le nouveau, qui l'avait pré-

venu, en lui faisant entendre qu'il était de leur intérêt de s'unir contre les Latins, et que dans l'extrémité où ils étaient réduits, c'était le seul parti qu'ils eussent à prendre. Le traître Alexis parut se prêter à cette ouverture; il offrit sa fille en mariage à *Murtzuphle*, l'attira dans Messinople, le traita magnifiquement; mais à la fin du festin, l'ayant fait entrer dans un cabinet, il le fit arrêter, et par son ordre on lui creva les yeux. Les Grecs attachés à ce malheureux prétendu empereur, prirent tous parti dans les troupes de son assassin; mais celui-ci ne jouit pas long-tems de son barbare triomphe. L'empereur et son frère l'ayant poursuivi, il fut obligé d'abandonner Messinople, dont *Baudouin* se rendit maître. *Murtzuphle*, aveugle, y était resté, et voulut s'embarquer sur le Bosphore, pour se mettre à couvert d'un supplice qu'il ne pouvait éviter en tombant entre les mains des Latins; mais il ne put échapper, car ayant été arrêté sur mer et reconnu, il fut conduit à Constantinople, précipité publiquement du haut d'une colonne sur la grande place de l'Hyppodrome, et traité ainsi comme l'assassin de son légitime empereur, *Alexis*, fils d'*Isaac*.

Baudouin se disposait à pousser plus loin ses conquêtes, et à achever de se faire reconnaître souverain de tous les pays soumis à la domination des empereurs grecs, lorsque des démêlés entre lui et le marquis *de Montferrat* mirent le nouvel empereur des Latins à Constantinople à deux doigts de sa perte. Le bon et sage *Villehardouin* ne peut trop déplorer les malheurs qui s'ensuivirent, et ceux encore plus fâcheux qui pouvaient en résulter.

Boniface, marquis de Monferrat, avait, comme nous l'avons dit, reçu l'investiture de l'île de Candie, et d'un assez grand pays par-delà le Bosphore : la Thessalie, l'Achaïe, etc.; mais il s'aperçut bientôt qu'une île, qu'il ne pouvait acquérir faute de vaisseaux, lui convenait peu, et qu'elle serait plus agréable aux Vénitiens, qui étaient une puissance maritime. Il demanda en échange, à *Baudouin*, Thessalonique et quelques autres provinces qui n'étaient pas fort éloignées des états du roi de Hongrie, son beau-frère; car *Boniface* venait d'épouser la veuve d'*Isaac Lange*, sœur du marquis hongrois. L'empereur *Baudouin* répondit à cette proposition par un déni formel, et voulant

se conserver ces provinces, il marcha sur-le-champ avec des forces respectables pour se les assujétir, et reçut les sermens de fidélité de la ville de Thessalonique et de quelques autres. *Boniface*, irrité, jura qu'il ferait la guerre à *Baudouin*, tout empereur qu'il était, et s'étant avancé vers Andrinople, il s'en saisit sans beaucoup de peine.

Le maréchal de Champagne vit avec la plus grande douleur les Latins divisés et conbattans les uns contre les autres. Il se rendit auprès du marquis *de Montferrat*, et lui fit les représentations les plus fortes sur l'inconséquence et le danger de sa conduite ; il eut beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il s'en rapporterait, pour accommoder ce différent, à la décision du doge de Venise et du comte de Blois.

Du camp de *Boniface*, devant Andrinople, il passa à celui de *Baudouin*. Celui-ci n'était pas moins piqué, et la prise de Didymotique par le marquis, dont il venait de recevoir la nouvelle, ajoutait encore à son mécontentement. Il fallut toute l'éloquence de *Villehardouin* pour détourner les terribles résolutions que voulait prendre *Baudouin*; mais en-

fin, mêlant à propos les prières avec les menaces, et faisant sentir à l'empereur que s'il n'acceptait pas le doge de Venise et le comte de Blois pour médiateurs, il les aurait pour ennemis, il le détermina à remettre ses intérêts entre leurs mains, et à retourner à Constantinople. Dès qu'il y fut arrivé, on songea à y attirer le marquis *de Montferrat,* et ce fut encore notre auteur qui en vint à bout et qui garda en séquestre la ville de Didymotique. Enfin l'accommodement fut conclu. Thessalonique et la province voisine furent abandonnées de bonne grâce à *Boniface,* qui en resta paisible possesseur; du moins n'eut-il à la défendre que contre les Grecs, et ce fut avec un grand succès; car ayant poursuivi l'ancien usurpateur Alexis, qui se tenait encore assez à portée de ces cantons, il le fit prisonnier avec l'impératrice sa femme, les dépouilla des ornemens impériaux qu'il envoya à l'empereur *Baudouin,* et quant à leurs personnes, il les fit embarquer et les envoya prisonnières en Italie dans son marquisat de Montferrat.

Le reste de l'année 1204 et une partie de la suivante furent employés, d'un côté, par *Baudouin,* et de l'autre, par le mar-

quis *de Montferrat,* à poursuivre et à assurer leurs conquêtes contre les Grecs, et particulièrement contre *Théodore Lascaris*, gendre de l'usurpateur *Alexis,* qui avait pris le titre d'empereur, et était en état de le soutenir par ses talens et par le mérite militaire de son frère *Constantin Lascaris*, dont il avait fait son général. *Baudouin* investit du duché de Nicée, *Louis*, comte de Blois et de Chartres, qui s'engagea à recouvrer ce beau pays sur Lascaris. *Renaud Detries* fut également investi, et aux mêmes conditions, du duché de Philippopoli.

Pendant ce temps, le marquis *de Montferrat* continuait ses conquêtes dans une partie de la Romanie, et jusque vers les frontières de l'ancienne Macédoine. Il prit Bérée et Larisse, et assiégea long-tems Napoli de Romanie.

Le seigneur *de Champlitte,* de l'illustre maison des comtes de Champagne, s'étant embarqué pour la Croisade, et ayant été jeté par les vents contraires sur les côtes de la Morée, le maréchal de Champagne lui envoya son neveu, nommé comme lui *Geoffroi de Villehardouin*, pour l'engager à s'emparer sur les Grecs de l'Achaïe, promettant de l'en faire in-

vestir par l'empereur *Baudouin. Champlitte* adopta volontiers ce projet; la négociation et la conquête réussirent également. Le comte champenois resta jusqu'à sa mort prince d'Achaïe, et n'ayant point d'enfans, sa principauté passa au jeune *Geoffroi de Villehardouin;* elle a été conservée dans la branche de ce dernier pendant plusieurs générations.

Enfin les Grecs, poussés de toutes parts par les Latins, et réduits aux plus tristes extrémités, eurent recours aux Bulgares, leurs plus cruels et leurs plus mortels ennemis; ils les engagèrent à s'emparer de la ville de Didymotique, d'où ils pénétrèrent bientôt jusqu'aux portes d'Andrinople. L'alarme fut si grande dans cette partie de l'empire, que tout ce qu'il y avait de Latins chercha à se réfugier auprès de l'empereur. La garnison de Philippopoli abandonna cette place, et les barbares surprirent Andrinople. Baudoin ayant assemblé son conseil, composé du doge de Venise, et des plus sages et des plus habiles généraux qui étaient en état de le seconder, résolut de marcher contre le roi de Bulgarie; mais il s'en fallait beaucoup qu'il eût auprès de lui des forces suffisantes pour exécuter ce

projet. L'armée des Latins était considérablement diminuée par les détachemens confiés aux généraux dont nous avons parlé, pour s'emparer de concessions qui leur avaient été faites, et ce qui restait de troupes était absolument nécessaire pour la défense de la capitale. Aussi le dessein d'aller reprendre Andrinople fut-il contredit dans le conseil par le sage doge *Dandolo*, qui représenta avec force tous les dangers d'une pareille entreprise dans la situation critique où se trouvaient les Latins; mais l'empereur et le comte de Blois s'y déterminèrent malgré l'opinion contraire.

Geoffroi de Villehardouin prit les devans avec un corps de troupes. Comme il s'approchait d'Andrinople, il découvrit les étendards des ennemis arborés sur les tours, preuve que les Bulgares en étaient les maîtres. Il campa à peu de distance de la ville, après avoir fait avertir le prince *Henri*, frère de l'empereur, et tout ce qu'il y avait de chefs latins à portée de lui, de se rendre promptement au camp impérial, avec le plus de forces qu'ils en pourraient amener.

Peu de tems après, le doge et les Vénitiens vinrent camper auprès du maré-

chal de Champagne; l'empereur même et le comte de Blois ne tardèrent pas à y arriver; et presque aussitôt on apprit que le gros de l'armée des Bulgares, à laquelle s'étaient joints certains peuples infidèles qu'on appelait les Comains, s'avançait sans doute pour présenter la bataille aux Latins. L'empereur et le comte de Blois, piqués de l'audace de ces barbares, résolurent d'aller eux-mêmes les attaquer, et les prudentes remontrances du doge et du maréchal de Champagne ne furent pas capables de les retenir. Ils sortirent imprudemment de leurs lignes avec le peu de troupes qui étaient immédiatemnt sous leurs ordres, pour tomber sur les *Comains*. Ceux-ci lâchèrent le pied, et se retirèrent en désordre pendant l'espace de deux lieues, sans doute pour attirer les princes dans un défilé, où bientôt ils furent enveloppés, et payèrent cher la faute qu'une valeur et un zèle excessifs et téméraires leur firent commettre. Le comte *de Blois* fut d'abord blessé, et n'ayant jamais voulu se séparer de l'empereur, il reçut enfin la mort à ses côtés. L'infortuné Baudouin, abandonné de ses gens qui n'avaient pas péri dans le combat, fut fait prisonnier,

chargé de fers et conduit au roi de Bulgarie.

Cette affreuse nouvelle, portée au camp du doge et du maréchal, les plongea dans la plus vive douleur; cependant ils ne perdirent ni la tête ni le courage. *Geoffroi de Villehardouin* fit une retraite dont la disposition ne pouvait être l'ouvrage que d'un général habile et expérimenté. Le sage *Dandolo* l'approuva, et suivit le maréchal, qui prit le poste délicat de l'arrière-garde. Ils eurent le bonheur de dérober deux marches à l'ennemi, et arrivèrent à Rodosto. Ce fut là que les joignirent le prince *Henri* et plusieurs autres chevaliers et chefs des Latins, qui abandonnèrent toutes leurs possessions pour renforcer l'armée, qui rentra heureusement dans Constantinople. Henri, comte de Flandres, y fut d'abord déclaré régent de l'empire, et le bruit ne tarda pas à se répandre que *Baudouin* était mort dans sa prison. Les uns prétendirent alors que sa mort fut très-cruelle; d'autres soutinrent qu'elle avait été naturelle. (On rapporte que le bruit courut, quelques années après, que Baudouin n'était pas mort, et un imposteur osa se présenter au roi de France *Philippe-Auguste*, comme

étant cet empereur). Ce ne fut qu'après avoir donné le tems à cette triste nouvelle de se confirmer, qu'on pensa à couronner Henri empereur ; et il n'était encore que régent, lorsque mourut à Constantinople l'illustre et sage doge de Venise *Dandolo*. Il était âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, presqu'entièrement privé de la vue depuis plusieurs années ; mais il n'avait rien perdu de ses talens pour la guerre et pour la politique.

Le roi des Bulgares continuait à faire des conquêtes et des ravages sur les terres de l'empire latin de Constantinople. Heureusement que l'excès de ses barbaries le rendit encore plus odieux aux anciens sujets de l'empire grec, que ne pouvaient être les Latins presque absolument réduits à la capitale. La fin de l'an 1205 et la meilleure partie de la suivante furent employées à livrer des combats continuels, dans lesquels Andrinople, Didymotique, Rodosto et plusieurs autres grandes villes furent prises et reprises.

Au mois d'août 1206, *Henri* ne se trouvant que trop assuré de la mort de son frère, fut couronné empereur dans la grande église de Constantinople, avec toute la pompe que les circonstances pu-

rent permettre. Il continua de faire la guerre au barbare *Jean,* roi de Bulgarie, et il y trouva d'autant plus de facilité, que, comme nous venons de le dire, les Grecs même étaient las d'un allié cruel, qui dévastait et ruinait tous les pays dans lesquels il pouvait pénétrer. *Théodore Lascaris* qui soutenait les restes de l'empire grec de l'autre côté du Bosphore, et occupait nécessairement une partie des troupes des croisés, consentit à une trève de deux ans avec Henri son compétiteur; car l'un et l'autre prenaient la qualité d'empereur. Théodore était le plus considérable et le plus sage de tous les Grecs échappés de Constantinople; il avait épousé la fille de l'usurpateur *Alexis Lange Comnène.*

Quoique cette trève ne fût pas fidèlement observée tout le tems qu'elle devait durer, elle donna cependant quelque repos aux Latins, et les mit dans le cas d'écarter pour un tems les Bulgares et de se rapprocher de *Boniface,* marquis de Montferrat, qui occupait toujours Thessalonique; mais qui, depuis plus d'une année, avait été tellement séparé de *Baudouin,* que, malgré tous ses efforts, la communication n'avait pu être réta-

blie entre ces deux princes. *Boniface* avait versé des larmes abondantes et sincères en apprenant la mort de Baudouin; il avait paru très-satisfait de voir *Henri* succéder à son frère, et pour prouver au nouvel empereur quels étaient ses sentimens, il lui fit proposer sa fille en mariage. C'était une jeune et belle princesse que *Boniface* avait eue d'un premier mariage en Italie. Il la manda, elle passa les mers, et arriva heureusement dans un port du Bosphore, où le maréchal de Villehardouin fut chargé de l'aller recevoir. Il la conduisit avec sûreté et tous les honneurs qui lui étaient dûs jusqu'à Constantinople, où son mariage fut célébré l'an 1207 avec magnificence, à la grande satisfaction de tous les Latins.

Peu de tems après, l'empereur étant rentré en campagne, et voyant qu'il pouvait pénétrer jusques aux confins du royaume dont son frère avait investi le marquis de Montferrat, reçut avec grand plaisir la proposition que lui fit ce prince, d'une entrevue sur le bord d'une petite rivière nommée Sycella, sur laquelle était située la ville de Messinople. Le jour ayant été pris, la conférence eut lieu, et le beau-père et le gendre se donnèrent

réciproquement les témoignages de la plus sincère amitié. *Henri* reçut l'hommage-lige de *Boniface* pour le royaume de Thessalonique; et dans cette grande occasion, les deux souverains ayant fait les distributions de diverses seigneuries à leurs principaux vassaux, amis et compagnons d'armes, le maréchal de Champagne et de Romanie eut part à ces libéralités : on l'investit des villes de Serres et de Messinople. Il paraît qu'il profita de ce don, et s'établit tout à fait dans la Romanie. Nous croyons qu'il y passa le reste de ses jours, puisque l'histoire nous fournit des preuves qu'il y était encore cinq ou six ans après, c'est-à-dire en l'année 1212; mais ses mémoires finissent à l'époque où nous sommes arrivés en 1207.

Les nouvelles de la rupture de la trève jurée par les Grecs soumis à *Théodore Lascaris*, et celles de quelques nouveaux préparatifs de guerre faits par les *Bulgares*, les *Valaques* et les *Comains*, obligèrent l'empereur *Henri* à s'opposer aux premiers, et déterminèrent le brave marquis de Montferrat à marcher au-devant de ces barbares et à aller les relancer jusque dans les gorges du mont Rodope : l'exécution de ce projet fut certainement

un acte de valeur et d'intrépidité, mais en même tems un trait d'imprudence aussi grand que celui qui avait causé la perte de l'empereur *Baudouin :* il fut aussi funeste au marquis *de Montferrat.* S'étant témérairement engagé dans un défilé, les barbares, qui avaient feint de fuir devant lui, l'enveloppèrent bientôt, et dans le combat il reçut un coup de lance vers l'épaule d'où le sang sortit à gros bouillons. Les guerriers qui l'accompagnaient furent également effrayés et découragés de cet accident. Les uns prirent la fuite, les autres s'empressèrent à le secourir, d'autant qu'ayant perdu tout son sang, il était tombé évanoui. Ces bons serviteurs furent la victime de leur zèle; les barbares les tuèrent tous, coupèrent la tête au marquis *de Montferrat* et la portèrent au cruel *Jean* ou *Joanissa,* roi de Bulgarie, qui peut-être en fit le même usage que de celle de l'empereur *Baudouin,* dans le crâne de laquelle on prétend qu'il buvait en guise de coupe, après l'avoir fait enchâsser dans de l'or.

Villehardouin paraît si désespéré de la perte de *Boniface,* qu'il n'ose plus pousser son histoire plus loin, ni en raconter les suites : comme nous n'avons voulu

donner aussi que l'extrait de ce qu'a écrit le bon maréchal de Champagne, nous nous arrêterons avec lui; mais l'on trouvera dans l'histoire des révolutions de l'empire de Constantinople, par M. *de Burigny*, et dans la continuation de l'histoire romaine par Laurent Echard, de quoi suppléer à notre silence. On y verra l'empereur *Henri* faire la paix avec les Bulgares, et épouser la fille de leur roi, après la mort de celle du marquis *de Montferrat;* le royaume de Thessalonique disputé par Démétrius, second fils de *Boniface* et de la veuve d'*Isaac Lange*, à Guillaume, fils aîné du marquis, mais d'un autre lit; l'ancien usurpateur *Alexis* sortir des prisons où le marquis l'avait fait renfermer, tenter de nouveaux et d'inutiles efforts pour reprendre une couronne qu'il n'avait jamais eu droit de porter. L'empereur *Henri* mourut en 1216, et eut pour successeurs trois princes de la maison de France, de la branche de Courtenay, après quoi l'empire des Latins à Constantinople prit fin.

Le lecteur aura sans doute trouvé le fond de cette histoire fort intéressant. La révolution qui fit tomber l'empire de Constantinople entre les mains des La-

tins, est un de ces phénomènes historiques auxquels rien ne prépare, et que nous attribuerions au hasard le plus étrange, si nous ne reconnaissions le pouvoir suprême de la Providence.

La manière simple et naïve avec laquelle le maréchal de Champagne raconte tous les événemens dont il a été témoin, nous prouve bien que c'était un bon, franc et loyal chevalier. Il fait souvent quelques réflexions pieuses; mais jamais elles ne sont philosphiques ni ingénieuses, encore moins sont-elles injurieuses aux Latins ou Chrétiens occidentaux, Français, Flamands, Allemands, Italiens, que Geoffroi regarde tout comme ses compatriotes. Cependant son silence n'empêche pas qu'on ne s'aperçoive qu'il blâme souvent ces croisés qui perdirent si fort de vue leur objet, et qui exercèrent tant de cruautés et de pillage dans une ville aussi chrétienne que Constantinople. Le schisme ne peut pas même leur servir d'excuse, car les Grecs étaient prêts à se réunir à l'église latine. L'abus que ces croisés faisaient du motif sacré en apparence de cette expédition, pour couvrir leur ambition, leur avidité et leur goût pour la débauche, est trop criant pour

que nous n'ayons pas à remercier Dieu d'être nés dans un siècle éclairé, qui ne nous laisse aucune crainte de voir de pareils événemens se renouveler; mais ils étonnaient bien moins dans le tems où ils se passaient qu'ils ne nous surprennent aujourd'hui. C'est ce qu'il nous est aisé de reconnaître par le ton de simplicité avec lequel *Villehardouin* les raconte, et c'est en cela qu'est utile la lecture des auteurs contemporains. Leurs ouvrages montrent non-seulement combien le langage de leurs tems est éloigné de celui du nôtre; mais encore combien leur façon de penser diffère de celle d'à présent. Pour mettre nos lecteurs parfaitement en état de faire cette comparaison, nous allons copier quatre ou cinq chapitres du texte de *Villehardouin*, dans toute la vérité de son vieil idiôme de l'an 1200. Il faudra bien que nous expliquions en même tems quelques-uns de ses mots, et que nous accompagnions le texte de quelques notes grammaticales et historiques; mais du moins, en présentant de si petits échantillons, sommes-nous sûrs de ne pas ennuyer long-tems nos lecteurs.

Le livre unique de l'*Histoire de la*

Prise de Constantinople, par *Villehardouin*, est divisé en deux cent cinquante-sept petits chapitres ou articles.

TEXTE DU CHAPITRE XXXV.

Or oiez (écoutez) une des plus grant (des) merveilles et des greignors (meilleures) aventures que vos (vous) onques (jamais) oissiez (ayez entendu) al cel tems (dans ce tems). Or (fut) un empereor (empereur) en Constantinoble (p) qui avait nom Sursac (Isaac) et si avait un frère qui avait a nom Alexis, qu'il avait rachaté (e) de prison de Turs (Turcs). Icil (cet) Alexis si prist son frère empereor, si le traist (fit arracher) les iaulx (yeux) de la teste, et se fist empereor en tel (le) raison (façon) com (me) vos (vous) avez oi (entendu). En si (il) le tint longuement en prison, et un suen fil (s) qui avoit nom Alexis. Ici (ce) filz si eschappa de la prison, et si s'enfui (t) en un vassel (vaisseau) trosque (jusques) à une cité sour (sur) mer qui eut nom Ancone (1). Enki (ainsi)

(1) L'on sait qu'Ancône est un port de mer de l'état du pape; aussi Alexis alla-t-il d'abord à Rome de-

s'en alla al (au) roi Phelippe d'Alemaigne (1) qui avait sa seor (sœur) à fame (femme), si vint à Vérone, en Lombardie, et herberja (demeura) en la ville et tro (u) va des pellerins assez qui s'en alloient en lost (l'armée des croisés); et cil (ceux) qui l'avoient aidié à eschapper, qui étoient avec lui, lui distrent (dirent) (2) : Sire, veez (vous voyez) ci un (e) ost en (armée à) Venise près de nos (nous) des meilleurs chevaliers del (du) monde, qui vont oultre mer (outre). Quar lor (or allez-leur) criez (r) merci, que ils aient de toi pitié, et de ton père, qui (que) a tel tort si estes

---

mander du secours au saint-père, mais il n'en reçut aucun.

(1) Philippe, fils de l'empereur Barberousse et frère de Henri VI, succéda à celui-ci en 1198. Othon, duc de Saxe, lui disputa l'empire, et le pape Innocent III se déclara contre Philippe, qui fut assassiné en 1208; c'était cependant un bon et sage prince. Il avait épousé la fille de l'empereur grec Isaac Lange.

(2) Dans plusieurs des chapitres suivans, le prince Alexis est appelé *li vasselet* (le valet) de Constantinople. Cette expression est très-remarquable : elle signifiait un jeune homme de qualité qui n'avait point encore fait ses premières armes, et l'on voit que ce titre se donnait aux princes comme aux autres, s'entend qu'ils étaient bien jeunes.

léséritè (vous êtes déshérité); et se ils e voloient aidier, tu feras quauque ils leviseront (ce qu'ils vous diront), lors spooir en predraï (ils s'arrangeront avec vous), et il dit que il fera mult (très) volontiers, et que c'est (ce) conseil est bons.

TEXTE DU CHAPITRE LXII.

Attaque du Port de Constantinople par les Latins.

Et sachiez que ce fut une des plus doutoses choses (périlleuses aventures) à faire qui oncques (jamais) fust. Lors parlerent li évesques et li clergiez al peulpe (peuple), et lors montrerent que ils fussent confés (leur conseillèrent de se confesser) et feits chacuns sa devise (son testament), que ils ne savoient quand Diex feroit son commandement d'els (comme ne sachant ce que Dieu voulait faire d'eux); et si firent mult volentiers (et la confession se fit de bon cœur) par tote lost et mult piteusement (toute l'armée et avec des larmes). Le termes vint si com devises fu (le signal se donna quand on se fut confessé), et li chevaliers furent es vis-

siers hut (tous) avec lor destriers (s'embarquèrent dans les vaisseaux avec leurs chevaux), et furent hut armé (s), les hielmes laciez et li cheval covert et enselé (leurs heaumes ou casques lacés ou attachés, et les chevaux couverts de leurs harnois); et les autres gens qui n'avoient mie (pas) si grant mestier (grande affaire) en bataille furent es (dans les) grans nes hut (navires tous), et les galées (galères) furent armées et attornées (préparées) totes : et le matins (la matinée) fut biels (belle) après le soleil un poi (peu) levant. Et l'empereor Alexis les attendoit a (avec) granz (de) batailles (infanterie) et a granz (de) corroiz (cavalerie) de l'autre part. Et on sone les bozines (trompettes). Et chascune galée (galère) fu a un vissiers (vaisseau) liée por (pour) passer oltre (outre) plus delivreement (légèrement). Ils ne demandent mie chascun qui doit aller devant; mais qui ainçois puct (le peut) ainçois arrive. Et li (les) chevaliers issirent des vissiers (vaisseaux), et saillent (sautent) en la mer trosque (jusques) à la cainture tuct (tout) armé (s), les hielmes laciez (heaumes lacés) et les glaives ès mains, et li bon archier, et li bon

serjanz et li bon albalestrier (sergens, fantassins armés de piques). Chascune compagnie ou endroit elle ariva (arriva au lieu marqué). Et li Greu (les Grecs) firent mult (mine) grant semblant del retenir (de s'opposer) et quant se vint as lances baissiers (aux coups de lances), et li Greu (les Grecs) lors tournerent le dos, et si s'en vont fuyant, et lor (ils) laissèrent le rivage. Et sachiez que onquez plus orgueilleusement nuls pors (port) ne fu pris. A donc commencent li marinier a ovrir les portes des vissiers (vaisseaux) et a giter (jeter) les ponz fors (en dehors); et commence les chevaux a traire (à faire sortir les chevaux); et li (les) chevalier commencent à monter sor (sur) lor (leurs) chevaus (x), et les batailles (infanterie) se commencent à rengier si com (me) ils devoient.

TEXTE DU CHAPITRE CXXXII.

Pillage de Constantinople.

Et les autres genz qui furent espandus parmi la ville, gaaignèrent assez et fu si granz (d) la (le) gaaiez (gain) fait, que

nus ne vos en saurait dire la fin (quantité) d'or et d'argent, et de vassellement (vaisselle) et de pierres précieuses, et de samiz (d'étoffes de soie, velours, etc.), et de dras de soie (satin), et de robes vaires et grises (fourures tachetées et de petit-gris), et hermines, et toz (toutes) les chiers avoirs (belles choses) qui onques furent trouvé en terre. Et bien tesmoigne (Je le certifie), Joffroi (Geoffroi) de Villehardoin, li mareschaus de Champaigne, a son escient por vérité (comme en étant assuré) que (de) puisque li siecles (le monde) fut estorez (créé), ne fu tant gaaigné en une ville.

TEXTE DU CHAPITRE CXXXV.

Suite du même sujet.

Li cuens (Le comte) de Sain (t) Pol (en Artois) en pendi (fit pendre) un sueu (sien) chevalier, l'escu al col (au cou) (1), qui en avoit retenu. Et mult i ot de cels (mais beaucoup furent de

---

(1) C'était une espèce d'honneur qu'on rendait aux chevaliers quand on les pendait.

ceux) qui en retindrent des petiz et des granz. Mez (mais) ne fu (rent) mie sue (pas découverts). Bien poez (pouvez) savoir que granz (des) fu li avoirs (furent les prises) que sanz celui qui fut emblez (celles qui furent cachées, et sans la partie des Vénitiens), en vint (il y en eut) bien avant (pour) cinq cens mil mars d'argent (1) et bien dix mil chevaucheures (montures ou bêtes de somme) que unes que autres. Ainsi fu de partir li (le) gainz (butin) de Constantinople, com (me) vos (vous) avez oi (entendu).

TEXTE DU CHAPITRE CLXIII.

Prise et Supplice de MURTZUPHLE.

En cel termine (dans ces circonstances) si avint que l'empereur Morchuflez (Murtzuphle) qui avait les oels traiz (yeux arrachés), cil qui avoit murtri (assassiné) son signor l'empereor Alexis,

(1) Cinq cent mille marcs d'argent feraient aujourd'hui la valeur de vingt-six millions ; somme immense dans le 12ᵉ. et le 13ᵉ. siècle.

le fil (s de) l'empereor Sursac (Isaac), celui que li (les) pelerin (s) avoient amené en sa terre (dans son pays) s'enfuyoit oltre li braz coiement (de l'autre côté du Bosphore, en secret) et a poi de gent (avec peu de suite). Et Tierris de Los (Thierry de Looz) lersot (l'apprit), cui il fu enseignez (on lui en donna avis). Si le prist, et l'amena à l'empereor Baudouin, en Constantinople. Et l'empereor Baudouin en fu mult liez (fort aise) et emprist (demanda) conseil à ses homes (ministres de ce) qu'il en feroit, d'un home qui tel murtre avoit fait de son signor. A ce fu accordé li conseil (sur quoi le conseil fut d'accord) qui il avoit une columne (colonne) en Constantinople. En mi (au milieu) la ville auques (laquelle étoit) qui ere une des plus altes (hautes) et des miels ouvrées de (mieux travaillées en) marbre, qui onques fu veue d'oil, et en qui (ce fut là qu'on) le feist mener et lo feist saillir aval, voiant tote la gente que si halte justice devoit bientôt li mouz veoir (on l'en précipita en bas, à la vue de tout le peuple, attendu que tout le monde devoit être témoin d'une pareille exécution). En li (ainsi) fu menez (conduit)

à la columne (cette colonne) l'empereor Morchuflex (Murtzuphle) et fu menez sus, et toz li peuples (tout le peuple) de la citez accourut por veoir la merveille. Lor fut botez aval (jeté en bas) et chat (chut) de si alte (haut) que quand il vint a terre, que il fa toz esmiez (tout en miette). Or oiez (écoutez) une grant (de) merveille qui en cele columne (c'est que sur cette) dont il chai aval (tomba en bas), avoit images de maintes manières ovrées el (sculptées en) marbre. Et entre celles images si en avoit une qui ere (représentoit) laborée en forme (un) d'empereor (empereur) et cele si chaït outre val (cette image tomba en même tems en bas). Car de long-tems ere profeiticie (effectivement depuis on avait prophétisé) qui (l'y) auroit un empereor en (de) Constantinople, qui devoit etre gitez (jeté) aval de le columne (en bas de cette colonne). Et en si (ainsi) fu cele semblance, et cele (cette) prophétie avérée.

Convenons que cette manière d'écrire l'histoire vaut bien celle qu'ont adoptée certains auteurs modernes. Cette manière naïve de raconter les faits a je ne sais quoi

qui attache le lecteur au récit de l'historien, et lui inspire une confiance que ne peuvent lui donner, au même degré, nos Tite-Live d'académie. Au tems du bon Villehardouin, la vérité, plus timide que de nos jours, ne craignait point de se montrer nue et sans fard ; elle ignorait encore l'art de cacher, sous des ornemens empruntés, ses charmes naturels, et de ne se laisser voir qu'au travers d'un voile devenu moins transparent à mesure que les hommes ont eu besoin de couvrir le mensonge des actions par le mensonge des discours.

LETTRE A M.ME COTTIN,

SUR

L'HISTOIRE DE ST. LOUIS,

PAR JEAN DE JOINVILLE,

Faite d'après la dernière édition in-folio de l'Imprimerie royale. Paris, 1761.

Pour vous éviter, madame, la peine de lire les mémoires de *Joinville* en entier, je vais les extraire, ainsi que j'ai fait ceux de *Villehardouin*; mais ce sera d'une manière un peu différente. Comme nous n'en avons pas le texte dans son langage vraiment original, quoique la dernière édition soit faite d'après des manuscrits plus anciens que ceux qui avaient servi aux précédentes, les termes n'en sont pas aussi difficiles à entendre que ceux de *Villehardouin*. Mais vainement les nouveaux éditeurs ont-ils corrigé et interprêté le texte de *Joinville*; en ren-

dant cet ouvrage plus intelligible, ils n'en ont pas rendu le style plus agréable : ainsi, tout ce qui, dans cette histoire, n'est pas soutenu par la singularité des faits, ou par celle des réflexions, ou qui ne caractérise pas d'une manière intéressante la façon de penser et les mœurs du tems de saint Louis, est ennuyeux.

Pour vous épargner cet ennui, je parcourrai avec vous les mémoires de *Joinville;* je ne m'arrêterai que sur les endroits remarquables, et je ferai tout de suite les notes et les observations qu'ils exigent. Il y a bien des livres qui fatiguent quand on les lit autrement, et qui paraîtraient charmans, si le savant ou l'homme de lettres, chargé de faire cette lecture avec les dames, avait auparavant bien étudié son auteur, et qu'il eût assez de goût pour distinguer les endroits sur lesquels il doit passer et ceux auxquels il est nécessaire de s'arrêter.

Jean, sire de Joinville, était un assez grand seigneur, possesseur d'une belle terre et de la première dignité du comté de Champagne, puisqu'il en était sénéchal, et que son père et son grand-père avaient aussi porté ce titre. Son bisaïeul était neveu de *Godefroi de Bouillon;* son

oncle fut archevêque de Reims ; et il était cousin, par sa mère, de l'empereur *Frédéric II.* Il s'attacha, étant encore assez jeune, au roi saint Louis, fut son chambellan, et l'accompagna dans ses expéditions de la Terre Sainte, quoiqu'il prétendit n'être point son vassal, parce que toutes ses terres relevaient du comté de Champagne. Il ne mourut qu'en 1318, sous *Philippe-le-Long*, étant âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Sa postérité directe a fini vers 1350, en la personne de *Henri de Joinville*, qui ne laissa qu'une fille unique, *Marguerite de Joinville*, comtesse de Vaudemont. Cette dame ayant épousé en premières noces un prince de la maison de Bourgogne, en secondes, un comte de Genêve, se maria, pour la troisième fois, à *Ferri de Lorraine*, seigneur de Guise, qui devint par ce mariage comte de Vaudemont et seigneur de Joinville. *Marguerite* n'eut d'enfans que de ce troisième mari, qui fut tué à la bataille d'Azincourt. De lui sont descendus tous les princes de *Lorraine*, *Guise* et *Elbeuf*, établis en France. La seigneurie de Joinville fut érigée en principauté, en faveur de l'un d'eux, dans l'année 1552 : elle fut depuis possédée par M. le duc d'Orléans,

à qui elle était venue par une princesse de Guise. A cette terre était attaché le titre de sénéchal héréditaire de Champagne.

L'ouvrage de *Joinville* est divisé en deux parties, dont la première est beaucoup plus courte que la seconde, et ne contient que des traits détachés, et la plupart édifians, du caractère et de la vie de *saint Louis*. La seconde renferme l'histoire de ce monarque, depuis sa majorité jusqu'à sa mort; mais l'auteur n'entre dans de grands détails que sur l'expédition de *saint Louis* en Egypte, à laquelle lui *Joinville* avait assisté; car il ne le suivit pas dans celle d'Afrique, pendant laquelle il mourut. *Joinville* finit par dire un mot de la canonisation du saint roi, qui n'eut lieu qu'en 1298, sous le règne de *Philippe-le-Bel*, son fils.

Traits principaux et remarquables tirés de l'Hissoire de saint Louis, par le sire de Joinville.

1°. « Le bon seigneur roi, estant par » une foiz en grant maladie qu'il eût à » Fontaine Bliaut, disl à monseigneur » Loys son aisné filz (1) : Beau filz, je » te pry que tu te faces amer au peuple » de ton royaume ; car voirement je ay» merois mieulx que ung Ecossoys vinst » d'Ecosse, ou quelque autre loingtain » et estrangier pays, qui gouvernast le » peuple du royaume bien et laïaument, » que tu te gouvernasses mal a point et » en reproche. »

2.° « Le saint roi, son vin atrampoit » par mesure, selon la force et vertu qui » avait le vin, et qu'il le pouvoit porter. » Il me demanda, en Cypre, pourquoi » je m'étoie de l'yaue (*eau*) en mon vin, » et je lui dis que ce me faisoient les

---

(1) Saint Louis eût effectivement un fils aîné nommé *Louis*, mais qui mourut en 1260, âgé de seize ans, et ce fut *Philippe-le-Hardi*, son second fils, qui lui succéda.

» phisiciens (médecins) qui me disoient
» que j'avoie une grosse teste et une froide
» ſourcelle (estomac) et que je n'en
» avoie povoir de enyvrer, et il me dist
» que ils me décevoient, car je ne l'a-
» trempoie en ma jenesie (jeunesse) et
» je ne vouloie atremper en ma vieil-
» lesse, les goutes et maladies de four-
» celle me prendroient, que jamez (ja-
» mais) n'auroie santé; et se je bevoie
» le vin tout pur en ma vieillesse, je
» m'enyvreroie touz les soirs, et ce es-
» toit trop laide chose de vaillant homme
» de soy enyvrer. »

3°. « Il disoit que l'on devoit son cors
» vestir et armer (couvrir) en telle ma-
» niere que les prud'homes de cest siècles
» ne disent que il en fist trop, ni que
» les jœnes (jeunes) homes ne dissent
» que il fist pou (peu). »

4°. « Il m'apela une foiz et me dist....
» sénéchal..... Or vous demande, lequel
» vous aimeriez miex (mieux), ou que
» vous fussiez mézeau (lépreux) ou que
» vous eussiez fait un péché mortel; et
» je qui onques ne li menti, li respondi
» que je en ameraie miex avoir fait
» trente péchiez que être mezeau; et me
» dist : Comment me distes-vous ce? Et

» je li diz que encore li disoie-je; et il
» me dist : vous distes comme hardi mu-
» sar (étourdi, fou); car nulle si laide
» mézelerie n'est comme d'être en péchié
» mortel. »

5°. « Maistre Robert de Cerbonne (Sor-
» bonne) (1) me dist : Je vous veil (veux)
» demander se (si) le roi se seoit (s'as-
» seyoit) en cest prael (ce pré), et vous
» vous aliez seoir sur son banc plus haut
» que li, se en (si l'on) vous en devroit
» bien blasmer; et je li diz que oïl (oui).
» Et il me dist : Dont (donc) estes-vous
» bien à blasmer, quand vous estes plus
» noblement vestu que le roi, car vous
» vous vestez de vair (2) et de vert, ce

(1) Robert de Sorbonne, né d'une famille de paysans, dans le village de Sorbonne, au diocèse de Reims, fut un grand prédicateur, que saint Louis choisit pour son chapelain et son confesseur. Il fut chanoine de Cambray et puis de Paris, et mourut en 1274, âgé de soixante-treize ans. C'est lui qui a donné son nom à la Sorbonne, magnifique collége établi par le cardinal de Richelieu, sur les ruines d'un petit collége fondé par Robert. On voit par ce passage, combien ce docteur était considéré à la cour de saint Louis, et qu'il s'y donnait même des airs d'importance et de magnificence.

(2) Le vair est une fourrure la plus estimée après l'hermine; elle était coupée de blanc et de gris. La

» que li roi ne fait pas. Et je li diz : Il-
» lestre Robert, salve (sauf) vostre grace,
» je ne fois mie (suis pas) a blasmer se
» je me vest de vert et de vair, car cest
» abit me lessa mon pere et ma mere;
» mès vous faites à blasmer (vous êtes
» blamable), car vous estes filz de vilain
» et de vilaine, et avez laissié l'abit
» vostre pere et vostre mere, et estes
» vestus de plus riche camelin (camelot)
» que le roi n'est. Et lors je pris le pan
» de son surcot (1) et du surcot le roi,
» et li diz : Or esgardez si je dis voir (si
» je dis vrai). »

6.° « Le saint roi me conta que une
» fois, en Albigeois, les gens du pays se
» tirèrent par devers le comte de Mont-
» fort, qui lors tenait le pays pour le roi
» (contre les hérétiques et excommu-
» niés), et lui dirent qu'il viensit (vint

couleur verte était aussi, après l'écarlate, la plus recherchée, parce que la teinture en était chère.

(1) Surcot, espèce d'habit ou de robe commune aux hommes et aux femmes. Le *camelin*, ou camelot, est fait, comme l'on sait, de poil de chèvre. Cette étoffe est, plus anciennement que la soie, d'un usage commun dans les Gaules, et elle était regardée alors comme plus précieuse que le drap ordinaire.

» voir) veoir le corps de Notre Seigneur,
» lequel étoit devenu en chair et en
» sang, entre les mains d'ung prestre,
» dont ilz étoient fort émerveillez; et le
» comte leur dist : Allez-y vous autres,
» qui en doubtez; car quant à moi, je
» crois parfaitement et sans doute le
» saint sacrement de l'autel, ainsi que
» notre mere sainte église nous tesmoigne
» et enseigne. »

7°. « Encore, me conta le saint bon
» roi, que une fois advint que au mous-
» tier (monastère, abbaye) de Clugny y
» eut une grande disputation de clercs et
» de juifs, et là se trova un chevalier
» vieux et ancien qui avoit une potence
» (canne à béquille) qu'il portoit pour
» se soutenir, et requist l'abbé, que il
» eut un peu audience et congié de par-
» ler, ce que lui octroya, et dist qu'on
« lui fist venir le plus grand maistre
» d'iceux juifs, et jura, foi de chevalier,
» qu'il le réduiroit. Ores que vinst le
» maistre juif, le chevalier lui va faire
» cette demande : *Maistre, croyez-vous*
» *en la Vierge Marie qui porta Nostre*
» *Seigneur Jésus-Christ en ses flancs et*
» *puis en ses bras, et que elle l'a enfanté*
» *vierge, et soit mere de Dieu?* Et le

» juif lui répond : *que de tout ce il ne*
« *croyoit riens;* et le chevalier lieve (leve)
» sa potence et fiert (frappe) le juif bien
» estroit (fort) sur l'ouïe (l'oreille);
» et ce voyant les autres juifs, vont le-
» ver leur maistre tout blessé et s'en-
» fuyent, dont par ce demoura la dispu-
» tation des clercs et juifs finée. Lors
» vint l'abbé à icelui chevalier, et lui
» dist : Sire, avez fait folie de ce que avez
» ainsi frappé; et le chevalier lui répond :
» Mais vous avez fait encore plus grant
» folie d'avoir ainsi assemblé et souffert
» telle disputation d'erreur. »

8°. « Le bon roi a toujours voulu jus-
» tice estre faite et administrée, comme
» vous oyrez (allez entendre); car de
» coutume après que le sire de Néelle,
» le bon seigneur de Soissons, moi et
» autres de ses prouches (proches) avions
» été à la messe, il falloit que nous al-
» lissions ouïr les pletz (entendre les plai-
» doieries) de la porte (que maintenant
» l'on appelle *les requêtes du Palais*),
» et après le roi nous envoyoit quérir,
» et nous demandoit comment tout se
» portoit, et s'il n'y avoit nul plaignant
» qu'on ne pust depêcher sans lui, et s'il
» y en avoit aucun nous le lui dissions,

» et alors les envoyoit quérir et leur de-
» mandoit à quoi ils tenoient, et tantôt
» les contentoit et mettoit en raison et
» droiture. Maintes fois ai vu que le
» bon saint roi, après qu'il avoit oui la
» messe en esté, il se alloit esbattre au
» bois de Vincennes, et se seoit au pied
» d'un chesne, et nous faisoit seoir tous
» emprès lui, et tous ceulx qui avoient
» affaire à lui venoient à lui parler, sans
» ce qu'aucun huissier ne autre leur don-
» nast empeschement, et demandoit hau-
» tement de sa bouche si n'y avoit nul
» qui eut partie; et quant il y en avoit
» aucuns, il leur disoit : Amis, taisez-
» vous, et on vous délivrera l'un après
» l'autre. Puis souventesfois appelloit
» monseigneur *Pierre de Fontaines* et
» monseigneur *Geoffroi de Villete*, et
» leur disoit : Délivrez-moi ces parties;
» et quand il veoit quelque chose à amen-
» der, en la parole de ceulx qui parloient
» pour aultrui, lui-mesmes tout gracieu-
» sement de sa bouche les reprenoit.
» Aussi plusieurs foiz ay veu, que ou
» dist temps d'esté, le bon roi venoit au
» jardin de Paris, vestu de une cotte de
» camelot, ung surcot de tirelaine sans
» manches et ung mantel par-dessus de

» sandal noir; et faisoit là estendre des
» tappiz, pour nous seoir emprès lui, et
» là faisoit despescher son peuple dili-
» gemment, comme vous ay dit du bois
» de Vincennes. »

N. B. C'est assurément ici un des morceaux les plus intéressans de l'histoire de Joinville, et un de ceux qui font le plus d'honneur à la mémoire de *saint Louis*. Selon toute apparence, les causes qu'il laissoit juger aux chevaliers et grands seigneurs, que *Joinville* appelle les proches du roi, parce que c'étaient ses familiers et ses courtisans assidus, étaient des causes simples qui pouvaient être décidées par les seules lois de l'équité naturelle et du bon sens; mais celles qu'il remettoit au jugement de *Pierre de Fontaines*, étaient plus délicates et exigeaient plus de connaissance du droit : car ce *Pierre de Fontaines*, que *Joinville* appelle monseigneur, parce qu'il était chevalier (mais chevalier ès-lois), était un grand jurisconsulte. L'on trouve dans l'édition de *Joinville*, publiée par M. *du Cange*, imprimée en 1768, les conseils de ce *Pierre de Fontaines* adressés au roi *saint Louis*. C'est un excellent traité de l'an-

cienne jurisprudence française; mais le langage en est presque tout à fait inintelligible à présent. On voit que Fontaines avait une grande connaissance du Digeste et des lois romaines. L'habillement de saint Louis, dont il est question dans cet article, est remarquable. La tire-laine était une étoffe de laine très-commune; elle a été connue jusques dans le dernier siècle; mais il n'y avait que les valets, les paysans et les pauvres gens qui en usassent. Le sandal est un genre d'étoffe légère, et quelquefois fort en vogue, dont on faisait les voiles des femmes et de petits surtouts ou manteaux aux hommes. Il y a des sandals de soie; mais il y en a aussi de laine ou de poil, tels que nos étamines.

N. B. Nous avons dit que la seconde partie des mémoires de Joinville est bien plus remplie de faits que la première, et beaucoup plus longue. Nous nous arrêterons sur les plus piquans et les plus intéressans de ces faits.

9°. Henri, comte de Champagne (grand-père de Thibaut, roi de Navarre), était surnommé le *Large*, à cause de sa grande

libéralité : il avait épuisé ses trésors à satisfaire la bonté et la générosité de son cœur, et avait fondé de belles églises à Troyes et ailleurs. Il avait pour secrétaire favori un nommé *Arthaud de Nogent*, qui était né vilain, et même serf du prince. Ce secrétaire prenait quelquefois la liberté de lui faire des remontrances sur son excessive libéralité; mais ne pouvait l'en corriger. Un jour le comte trouva au sortir de l'église un pauvre chevalier tout en pleurs, lequel à genoux et à haute voix s'écrie : « Sire comte, je vous re-
» quiers, au nom de Dieu, que vous
» daigniez me donner de quoi marier
» mes deux filles que vous veez (voyez)
» ici; car n'ay de quoi le faire, et *Ar-*
» *thaud de Nogent*, qui étoit derrière le
» comte, dit à icelui chevalier : Sire,
» vous faites mal de demander à mon-
» seigneur, car il a tant donné, qu'il n'a
» plus de quoi; quant le comte eust ce
» ouï, il se tourna devers *Arthaud*, et
» courroucé lui dit : Sire vilain, vous ne
» dites mie (pas) vrai, de dire que je
» n'ai pas à donner, car si ay-je encore
» vous-même et vous donne à lui. Te-
» nez, sire chevalier, je le vous donne

» et le vous garantirai. Lors le pauvre
» chevalier empoigne le bourgeois par
» sa chappe bien estroit, et lui dit qu'il
» ne le laisserait aller jusqu'à ce qu'il
» eut finé (payé) à lui ; et force lui fust
» finer au chevalier cinq cens livres. »

10°. « Advint que le roi chut en une
» très-grant maladie à Paris, et tellement
» fut au bas, qu'une des dames qui le
» gardait en sa maladie, cuidant (croyant)
» qu'il fut oultre (mort), lui voulut cou-
» vrir le visage d'un linceul, et de l'autre
» part du lit y eut une aultre dame qui
» ne le voulut souffrir. Ores Notre Sei-
» gneur ouvra (opéra) en lui et lui donna
» (rendit) la parole, et demanda le bon
» roi, qu'on lui apporta la croix, ce qui
» fut fait. »

N. B. C'est-à-dire qu'il fit vœu de se croiser pour la Terre Sainte, et qu'il voulut sur-le-champ en prendre la marque.

« Et quand la bonne dame sa mère
» (la reine *Blanche de Castille*) sut qu'il
» eust recouvert la parole, elle en eust
» si grand joie, que plus ne se pouvoit;
» mais quant elle le veit croisié, elle

» fust aussi transie, comme si elle l'eust
» vu mort. »

N. B. La reine Blanche avait trop d'esprit pour ne pas sentir qu'un monarque d'Europe qui quittait son royaume et ses affaires, pour courir à des entreprises si éloignées et si périlleuses, faisait une grande faute.

Trois frères du roi, le duc de Bourgogne et le comte de Flandres et plusieurs autres princes, grands seigneurs et chevaliers, se croisèrent à l'imitation de *saint Louis*, et entr'autres notre auteur *Jean de Joinville.* Il raconte avec la naïveté la plus touchante, les préparatifs de son départ, l'an 1248. Il se confessa et communnia plusieurs fois, fit son testament, et promit de réparer tout ce qu'il avait fait de mal, quoiqu'il convînt n'avoir jamais causé de tort à personne. Il commença par faire quelques petits voyages de dévotion, peu éloignés de chez lui, en habit de pélerin, avec l'escarcelle et le bourdon; et il n'osait tourner la tête, quand il passait près de son beau château de Joinville, qu'il regrettait infiniment. Enfin il se rendit à Auxonne, où, s'étant embarqué sur la Saône, il

vint à Lyon, descendit le Rhône jusqu'à Arles, et alla s'embarquer à Marseille. Il décrit la façon dont on faisait entrer les chevaux dans les bâtimens de transport, par une ouverture qu'on faisait aux navires, et qu'on refermait ensuite. Ce fut en Chypre, qu'il rejoignit *saint Louis*, et la reine Marguerite de Provence, qui avait suivi son époux et les trois frères du roi, les comtes d'Anjou, d'Artois et de Poitiers.

11°. Joinville raconte qu'un soudan ou sultan de Hama (Apamée, en Syrie), se voyant attaqué par le soudan ou sultan de Babylone, prévint sa perte et sa ruine, en empoisonnant son ennemi; « Et (dit » *Joinville*) fit tant barguigner (négo- » cier) au sérail du soudan de Babylone, » que un sien serviteur (valet de cham- » bre) l'empoisonna; et la manière de » l'empoisonnement fut tel : Le soudan » venait tous les jours après disner jouer » aux échecs sur les nattes qui étoient » au pied de son lit, et estoit alors des- » chaux (déchaussé et les jambes nues); » sur quoi il envenima celles nattes sur » quoi le soudan s'asseoit tous les jours. » Ores avint que le soudan se tourna sur

» une écorchure qu'il avait en la jambe,
» et tout le venin le férit (frappa) au
» vif et lui tollit (ôta) tout le povoir
» (l'usage) de la moitié du corps de celle
» part. Il fut bien deux jours qu'il ne
» but, ne ne mangea, ne ne parla, et
» laissia en paix le soudan de Hama,
» et sa gent le remenèrent en Egypte. »

12°. *Joinville* veut parler du fleuve du Nil; mais c'est en brave chevalier, très-peu savant et fort mal instruit. Il dit que ce grand fleuve, qui passe par le pays d'Egypte, vient du paradis terrestre; « que, quand ce vient le temps d'envi-
» ron la Sint-Remi, se espandent de lu
» sept rivières qui cœuvrent (couvrent
» les terres plaines; et quant (quand
» elles se retrayent (retirent) les gai-
» gneurs (agriculteurs) vont chacuns la-
» bourer en sa terre. De quoi, ils trou-
» vent dedans la terre, les froments
» orges, comains (cumins), riz, et vien-
» nent si bien qu'on ne sauroit mieux
» On ne sait d'où celle crue vient que
» fors la grace de Dieu, et si elle n'étoit
» ne viendroit nuls biens au pays d'E-
» gypte, pour les grant chaleurs qui y
» regnent, pour ce qu'ils sont près du
» soulcil levant, et n'y pleut comme

» point et de loing en loing. Celui fleuve
» est tout trouble de la presse que y
» menent les gens du pays et autres vers
» le soir, pour avoir de l'eauë à boire,
» et ne font seulement que escacher en
» celle eauë, qu'ils y prennent, quatre
» amendes ou quatre febves; et le len-
» demain elle est tant bonne à boire
» que merveilles. Quant celui fleuve
» entre en Egypte, il y a gens tous experts
» et accoutumez, comme vous diriez les
« pêcheurs des rivières de ce païs-cy, qui
» au soir jettent leurs reyz (filets) au
» fleuve et ès rivières; et au matin sou-
» vent y trouvent et prannent les espi-
» ceries qu'on vent en ces parties de par
» deçà bien chièrement et au pois: comme
» canelle, gingembre, rubarbe, girofle,
» lignum aloës, et plusieurs bonnes
» chouses. Et dit-on ou pays que ces
» chouses-là viennent du paradis ter-
» restre, et que le vent les abat des bons
» arbres qui sont en paradis terrestre;
» ainsi comme le vent abat ès forests
» de ce pays le bois sec. Et ce qui chiet
» (tombe) en ce fleuve, l'eauë amene, et
» les marchands le recueillent, qui le
» nous vendent au pois. »

N. B. Ce que *Joinville* dit de la crue

et inondation du Nil, est véritable et connu de tout le monde; mais quant à la manière dont les épiceries parvenaient en Egypte, on voit que c'est un conte que les négocians égyptiens, arabes et indiens, faisaient aux Européens, pour donner une valeur plus considérable à toutes les espèces d'épiceries qu'ils tiraient tant de l'Arabie heureuse que des Indes, et qu'ils faisaient passer de la mer Rouge peut-être sur le Nil et en Egypte. Ces marchands, qui tiraient de ce négoce un très-grand profit, ne voulant pas découvrir leur secret, ni indiquer où ils allaient chercher ces drogues, disaient qu'ils les pêchaient dans le Nil.

13°. *Joinville,* en parlant de l'attaque d'un château près de Damiette, défendu par les Turcs contre les croisés, fait une description vraiment effrayante des terribles effets du feu grégeois, invention meurtrière et diabolique, dont, heureusement pour l'humanité, le secret est perdu. Tout ce que nous en savons, c'est qu'il brûlait dans l'eau, et qu'il s'attachait aux bois humides, avec une telle violence, qu'il les consumait, sans qu'on pût l'éteindre, autrement qu'avec des

peaux de bêtes nouvellement écorchées. C'est de ce feu que *Joinville* dit :

« Et tantost que les Turcs jetterent le
» premier coup de feu, nous nous mismes
» acoudez et à genoulz, ainsi que les preu-
» domes (1) nous avoient enseigné, et
» cheut le feu de cette première fois entre
» nos deux *chaz-chateils* (2) en une place
» que nos gens avoient fait devant pour
» étouper le fleuve, et incontinent fut
» éteint le feu par un homme que nous
» avions propre à ce faire. La manière
» du feu grégeois était telle qu'il venoit
» bien devant aussi gros que ung tonneau,
» et de longueur la queue en duroit bien
» comme une demie canne de quatre pans.
» Il faisoit tel bruit à venir, que il sem-
» bloit que ce fust foudre qui cheut du
» ciel, et sembloit d'un grant dragon vo-

(1) Français expérimentés qui leur avaient appris ce que c'était que le feu grégeois, et comment on pouvait s'en défendre.

(2) Machine de guerre, en forme de galerie couverte, dont on se servait pour approcher les tours et les abattre, et aussi pour combler les fossés, les soldats étant à couvert. Le *chaz* simple n'était qu'à un étage, et le *chaz-chateil* était à deux ; ils étaient traînés sur des roulettes. Comme ils n'étaient que de bois goudronné, le feu grégeois pouvait aisément les consumer.

» lant par l'air, et getoit si grant cla-
» rcté que il faisoit aussi clair dedans
» notre ost comme le jour, tant y avoit
» grant flamme de feu. Trois fois cette
» nuytée nous gettèrent ledit feu grégcois
» o (avec) la pierre et quatre fois avec
» l'arbaleste à tour. Et toutes les fois que
» notre bon roy saint Louis oyait qu'ils
» nous gettoient ainsi ce feu, il se gettoit
» à terre, et tendoit ses mains la face le-
» vée au ciel, et crioit à haulte voix à
» notre seigneur, et disoit en pleurant
» à grans larmes : Beau sire Dieu Jésus-
» Christ, garde-moi et toute ma gent!
» Et croy moi que ses bonnes prières et
» oraisons nous eurent bon mestier. Et
» davantage à chacune fois que le feu
» nous estoit cheu devant, il nous en-
» voyoit un de ses chambellans pour sa-
» voir en quel point nous estions, et si
» le feu nous avoit grevez. L'une des fois
» que les Turcs gettèrent le feu, il cheut
» de constre le *chaz-chateil*, que les gens
» de monseigneur de *Corceney* gardoient,
» et ferit en la rive du fleuve qui estoit
» là devant : et s'en venoit droit à eulx,
» tout ardent. Et tantoust véez cy venir
» courant vers moy ung chevalier de celle
» compaignie qui s'en venoit criant : Ai-

» dez-nous, Sire, ou nous sommes tous
» ars (brûlés); car véez-cy comme un
» grant baie de feu grégeois, que les Sar-
» rasins nous ont traict qui vient droit à
» nostre *chastel*. Tantoust courismes là,
» dont besoing leur fust. Car ainsi quedi-
» soit le chevalier, ainsi estoit-il. Et
» esteignismes le feu à grant ahan et
» malaise. Car de l'autre part les Sarra-
» sins nous tiroient à travers le fleuve
» trects et pilotz, dont estions tous
» plains. »

N. B. *Villehardouin* parle aussi du feu grégeois, et dit qu'il étoit composé de poix naphte, bitume et soufre broyés ensemble. Le secret en fut trouvé par *Callinique*, ingénieur grec, natif d'Héliopolis, qui vivoit sous l'empereur grec *Constantin Pogonat*, au VIIe. siècle.

14°. *Joinville* défendoit un pont avec le comte de Soissons. Les Turcs les avaient attaqués vivement, et leur avaient tué et blessé du monde. Ce fut à cette occasion que le bon comte de *Soissons* tint à *Joinville* ce propos noble et militaire : « Sé-
» neschal, laissons crier et braire cette
» quenaille, et par la greffe de Dieu,
» *ainsi qu'il jurait*, parlerons-nous vous

» et moi de cette journée en chambre
» devant les dames. »

15°. L'on sait que Robert, comte d'*Artois*, frère de *saint Louis*, fut tué à la bataille de la Massoure, en Egypte, pour s'être engagé imprudemment à la poursuite des ennemis que son frère avait repoussés. Voici comme *Joinville* conte le juste chagrin que le roi eut de ce malheur, et la résignation avec laquelle il le supporta.

« Et ainsi que nous cheminions en-
» semble, à lui vint frère Henry, prieur
» de l'ospital de Ronnay (chevalier de
» l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, à
» présent dit de Malte), qui avoit passé
» la rivière, et lui vint baiser la main
» toute armée : et lui demanda s'il savoit
» aucunes nouvelles de son frère le comte
» d'Arthois? Et le roi lui respondit que
» ouy bien : c'est assavoir qu'il savoit
» bien qu'il estoit en Paradis; et le prieur
» frère Henry, en le cuidant resconfor-
» ter de la mort de son dit frère le comte
» d'*Arthois*, lui dist : *Sire, oncques si*
» *grand honneur n'avint à roy de France,*
» *comme à vous. Car de grant courage*
» *vous et toute votre gent avez passé à*
» *une malle rivière pour aller combattre*

» *voz ennemis. Et tellement avez fait,*
» *que vous les avez chassés, et gaigné le*
» *champ avec leurs engins (machines de*
» *guerre) dont ils vous faisaient grant*
» *guerre à merveilles. Et giterez encores à*
» *nuyt en leur hébergement et logeis.* Et
» le bon roy respondit que Dieu fût
» adoré de quant qu'il lui donnoit. Et
» lors lui commencent à cheoir grosses
» larmes des yeulx à force, dont maints
» grans personnages qui virent ce, furent
» moult oppressés d'angoesse et de com-
» passion, de la pitié qu'ils avoient de
» le voir ainsi pleurer, et louant le nom
» de Dieu de ce qu'il lui faisoit endu-
» rer. »

16°. « Ores, pour ce qu'il affiert à ma
» manière (ajoute un peu plus bas Join-
» ville), je veux dire quelque chose et
» quels gens sont que les *Béduins*. Ils ne
» croyent mie en Mahomet, comme font
» les Turcs, mais ils croyent en la loy
» de *Haly*, qu'ils disent être oncle de
» *Mahomet*, et se tiennent ès montagnes
» et déserts. et ont en créance que quant
» l'un d'eulx meurt pour son Seigneur,
» ou autre quelque bonne intention, que
» son ame va en ung aultre cors, et est
» à plus grant aise que devant. Et pour

» ce ne font compte de mourir pour le
» commandement de leurs anciens et su-
» périeurs. Ces *Béduins* ne demeurent
» ne en ville, ne en cité : mais gisent
» toujours aux champs et en déserts, et
» quant il fait mauvais temps, eulx, leurs
» femmes et enfans fichent en terre une
» façon de habitacle qui est fait de tonnes
» et de cercles liez à des perches, ainsi
» que font les femmes à seicher les buées :
» et sur ces cercles et perches gectent des
» peaux de granz moutons qu'ils ont,
» que on appelle peaux de somas, cour-
» roiées en alun, et les *Béduins* mêmes
» ont granz pelices qui sont à grant poil,
» qui leur couvrent tout le corps. Et
» quant ce vient le soir, ou qu'il fait mal
» tems, ils s'encloent et retirent en
» leurs pelices, et ont leurs chevaulx
» ceulx qui suivent les guerres, la nuyt
» paissans emprès eulx, et ne leur font
» que ouster les brides, et les laisser
» paistre. Puis le lendemain ils estandent
» leurs pelices au soulcil et les froutent,
» quant sont seiches, et ne pert (paroît)
» point qu'elles ayent été mouillées.
» Ceulx qui suivent les guerres ne sont
» jamez armez, parcequ'ils dient et
» croyent que nul ne peut mourir que à

son jour. Et pourtant ont-ilz entr'eulx ceste façon que quant ils maudient leurs enfans, ilz leur disent: *Tu sois mauldit comme celui qui se arme de peur de mort.* En bataille ne portent-ilz que le glaive fait à la mode de Turquie, et sont presque tous vestus de linges ressemblans à sourpeliz, et sont laides gens et hideux à regarder. Car ils ont tous les cheveux et les barbes longs et tous noirs. Ilz vivent de l'affluence du lait de leurs bêtes. Et y en a si grand nombre que nul ne les saurait estimer. Car il y en a ou royaume d'Egypte, de Jérusalem, et par toutes les terres des royaumes sarrazins et mescréans, auxquelz ils sont tributaires. »

N. B. Ce passage de Joinville est curieux, en ce qu'il nous apprend ce qu'il savait des *Bédouins* (1) ou *Arabes* errans

(1) Le mot *Bédouin* signifie proprement *errant*, et on donne ce nom à tous les peuples vagabonds, presque tous originaires de l'Arabie déserte, que l'on trouve tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, dans les vastes plaines qui s'étendent en largeur depuis la mer Rouge jusqu'à l'Asie mineure, et en longueur depuis la mer d'Arabie jusqu'à la mer Méditerranée. On en trouve encore de nombreuses hordes en Egypte, des deux côtés du Nil, et dans les

et vagabonds, qui étaient du temps de saint Louis, et qui sont encore en grand nombre dans la Syrie et dans l'Egypte. Les erreurs dans lesquelles il tombe au sujet de ce peuple, sont une suite de l'ignorance qui caractérise le siècle de saint Louis.

17°. Joinville fait une description terrible d'une maladie qui régna dans le camp de saint Louis, du tems qu'il fut

---

déserts de l'Afrique. Il ne serait pas vrai qu'ils ne crussent pas en *Mahomet*, quand même ils seraient de la secte d'*Ali*; car le mahométisme est partagé en deux grandes sectes, celle d'*Omar* et celle d'*Ali*. Les partisans de ces deux sectes se regardent réciproquement comme hérétiques; mais ils sont tous mahométans. C'est ainsi que l'Europe chrétienne est partagée en catholiques et en protestans. Le dogme de la prédestination est commun à toutes les sectes mahométanes; tous ceux de cette religion croient que quiconque des leurs est tué à la guerre contre les chrétiens, obtient le paradis de *Mahomet*, mais non que leur âme passe dans un autre corps. Il paraît que *Joinville* a un peu confondu ici les *Bédouins* et les *Assassins*, qui étaient également sujets du Vieux de la Montagne, et dont nous aurons occasion de parler dans un moment. Au reste, les Tartares errans mènent à peu près la même vie que les *Bédouins*; ainsi une grande partie de l'Asie est infestée de cette espèce de peuples, qui continuent de vivre comme les anciens *Scythes* et *Nomades*.

risonnier, après la bataille de la *Massoure*. C'était pendant le tems du carême; et saint Louis exigeait que son armée l'observât avec la plus grande exactitude. Les Français trouvaient assez de poissons dans les bras du Nil, auprès desquels ils campaient; mais ces poissons étaient empoisonnés par la pourriture des corps morts dont le fleuve avait été presque comblé, et occasionnaient les incommodités les plus fâcheuses à ceux qui s'en nourrissaient. Leurs jambes se desséchaient, leur peau devenait noire, leurs dents tombaient, leurs gencives se pourrissaient; il leur venait des excroissances, que les barbiers de l'armée leur coupaient, en leur faisant souffrir des douleurs horribles. Le tableau que *Joinville* fait de cette maladie affreuse est vraiment effrayant.

18°. *Joinville*, ayant été fait prisonnier, fut interrogé par l'amiral du soudan, qui, se doutant qu'il était homme de grande qualité, en voulut tirer l'aveu de sa propre bouche. Il lui demanda s'il était vrai qu'il était cousin du roi, comme on disait. *Joinville*, qui ne voulait pas mentir, lui répondit que non; mais qu'il n'avait pas voulu désabuser à ce sujet les

mariniers qui l'avaient pris sur sa galère, parce qu'on lui avait dit que si les Sarrasins ne le croyaient qu'un simple officier, ils le tueraient lui et tous ses gens. A quoi l'amiral lui répondit qu'il avait très-bien fait, et qu'effectivement cela serait arrivé. L'amiral lui demanda encore s'il connaissait l'empereur *Ferry* (Frédéric) d'Allemagne; et le bon chevalier lui répondit, avec vérité, que madame sa mère était sa cousine née de germain, et l'amiral lui répondit qu'il l'aimait de tant mieux, et le fit manger et boire avec lui; et comme il mangeait, un bourgeois de Paris, aussi prisonnier avec lui, se mit à dire au sénéchal de Champagne : « *Ah !*
» *Sire, que faites-vous? — Que je fais !*
» fis je. » Et le bourgeois me va avertir,
» de par Dieu, que je mangeais viande
» le vendredi, et subit je lançai mon
» écuelle, où je mangeois, arrière; et ce
» voyant l'amiral, demanda pourquoi
» j'avois laissé à mangier, et lui dis que
» c'étoit pour ce qu'il estoit vendredi, et
» n'y pensois point; et sachez que pour
» tant que je fus prisonnier, point ne
» laissai à jeûner tous les vendredis en
» pain et en eau. Le dimanche après que
» je fus prins, l'amiral fit descendre sur

» la rive tous ceux qui avoient été prins
» sur l'eau ; et quant messire *Jéhan* mon
» chapelain fut tiré de la soulte de la ga-
» lére, et quant il vit l'air, il se pasma,
» et incontinent le tuèrent les Sarrazins
» devant moi et le gecterent ou fleuve.
» Son clerc, qui aussi n'en pouvait plus
» de la maladie de l'ost qu'il avoit, les
» Sarrazins lui gecterent un mortier sur
» la teste, et le tuèrent, puis le gecterent
» ou fleuve, après son maistre. Et sem-
» blablement faisoient-ils des autres pri-
» sonniers. Car ainsi qu'on les tiroit de
» la soulte des galéres où ilz avaient été
» prisonniers, il y avoit des Sarrazins
» propices, qui dès qu'ils en veoient ung
» mal disposé ou feible, ils le tuoient et
» gectoient en l'eauë. Et ainsi estoient
» traictés les pouvres malades. Et en
» regardant cette tirannie, je leur fis dire
» par mon sarrazin qu'ils faisaient grant
» mal, et ilz me firent répondre que ce
» n'étoit mie hommes d'aucune value, et
» qu'ils ne pouvoient plus faire aucune
» œuvre, puisqu'ils étoient ainsi ma-
» lades. Et après ces choses, ils me firent
» venir devant moi tous mes mariniers,
» et me disoient qu'ilz étoient tous re-
» gniez, et je leur dis qu'ilz n'y eussent

» jà fiance, et que c'était seulement de
» paour qu'on ne les tuast; et qu'aussi-
» tout qu'ils se seroient retrouvez en lieu
» et en pays chrétien, incontinent ils se
» retourneraient à la foy. Et à ce me ré-
» pondit l'amiral, qu'il m'en croyait bien,
» et que Saladin disoit que jamès on ne
» vit d'un chrétien bon sarrazin, n'aussi
» d'un bon sarrazin ung chrétien. »

19°. Le morceau le plus beau et le plus intéressant des Mémoires de Joinville, est celui où il est question de la prison de *saint Louis*, des propositions qui furent faites à ce monarque et aux seigneurs de sa suite, de rendre pour prix de leur liberté les places et châteaux qu'ils occupaient en Egypte et en Syrie, et du refus ferme et courageux que fit *saint Louis* d'abandonner ainsi les conquêtes des croisés en Asie. Les barbares allèrent jusqu'à menacer le saint roi de le mettre en *bernicles*, c'est-à-dire, de lui faire souffrir un supplice horrible dans lequel, si on ne perdait pas la vie, on était sûr au moins d'être brisé, disloqué, estropié pour le reste de ses jours. M. *du Cange* a fait une grande dissertation exprès, pour expliquer ce genre de torture, et ses détails font frémir. Nous sommes bien per-

suadés qu'ils ne pourraient que déplaire, surtout aux dames; ainsi nous les passons sous silence. Il suffit de savoir que l'idée de ce supplice n'effraya point le saint roi, et que les Sarrazins n'ayant jamais osé mettre leurs menaces à exécution, se réduisirent à lui demander la restitution de Damiette, qu'il avait conquise depuis peu, et une grosse rançon, sur laquelle on croyait bien qu'il chercherait à marchander. Mais le monarque, aussi généreux lorsqu'il ne s'agissait que d'argent, qu'il était ferme et inébranlable pour les intérêts de sa religion, n'hésita pas à promettre un million de bezans d'or, qu'on lui demandait pour sa rançon; il fit même le serment de les payer, et l'on pouvait être bien sûr que, dès qu'il prenait cet engagement, il tiendrait parole.

M. *du Cange* a aussi fait une dissertation exprès pour évaluer la somme d'un million de bezans d'or, que l'on demanda à *saint Louis* pour sa rançon, et qu'il accorda tout de suite. Le soudan fut si touché de cette générosité, et si flatté de l'espérance de recevoir une si grosse somme, qu'il fit dire à *saint Louis* qu'il lui faisait présent de deux cents mille bezans, et qu'il se contenterait de huit

cents mille. Joinville dit que les deux bezans d'or ne valaient qu'une livre ou franc d'argent monnoyé ; ainsi toute la rançon de *saint Louis* ne coûta que quatre cents mille francs ; mais il faut observer que le marc d'argent n'était alors qu'à *quatre francs*, au lieu qu'aujourd'hui il est à *cinquante-deux*, par conséquent quatre cent mille francs du tems de *saint Louis* vaudraient aujourd'hhui *cinq millions deux cents mille francs*.

20°. La convention ayant été ainsi arrêtée pour la rançon du roi et des seigneurs et chevaliers qui avaient été faits prisonniers avec lui, le soudan fit armer quatre galères pour les transporter à Damiette, où la reine était encore, et où les conditions devaient être remplies. A la suite du roi étaient, entr'autres grands seigneurs, les comtes de *Bretagne*, de *Flandres* et de *Soissons*, le connétable de France, *Humbert de Beaujeu*, les deux frères d'*Ebelin*, l'un connétable et l'autre maréchal du royaume de *Chypre*, et notre auteur. En attendant le moment de l'embarquement, on les avait logés commodément dans une maison, sur les bords du Nil. Ils en étaient déjà sortis, montés sur les galères et prêts à partir, lorsqu'une

révolution subite fit périr le soudan d'Egypte : il fut massacré par une troupe de factieux, mécontens du despotisme de son gouvernement. Le prince mahométan était logé dans une tour peu éloignée de celle que *Joinville* appelle l'*hébergement*, c'est-à-dire la maison de bois où l'on avait placé les prisonniers. Les conspirateurs jetèrent d'abord le feu grégeois sur la tour, qui, n'étant que de bois, s'enflamma aussitôt. Le soudan tenta de s'enfuir ; mais un des conjurés lui ayant porté un coup mortel, l'étendit à terre, où les autres conjurés achevèrent de lui ôter la vie. Un d'entr'eux, dit *Joinville*, qui s'appelait *Faracataie*, lui fendit l'estomac, lui arracha le cœur ; et courant aussitôt vers la galère où était le roi, tenant ce cœur dans ses mains ensanglantées, il aborda ce monarque en lui disant: *Que me donneras-tu pour ce que je t'apporte ? C'est le cœur de ton ennemi, qui se il eût vécu, te eût fait mourir toi et ta gent, avant que tu fusses rendu à Damiette.* Le bon roi ne répondit pas un seul mot à cet exécrable propos. La troupe des conspirateurs vint bientôt envelopper les bâtimens, et entr'autres celui où se trouvait *Joinville* et les frères d'*Ebelin*. Les

barbares avaient leurs épées nues et des haches au col, et disaient tout haut qu'ils allaient couper la tête de ces prisonniers. Le connétable de Chypre les ayant entendus, en avertit ses compagnons d'infortune, et tous se préparèrent à la mort. Pour cet effet, ils se confessèrent comme ils purent à un prêtre qui se trouvait dans la galère. *Joinville* seul ne se confessa pas. « *Car endroit moi*, dit-il, *ne me souve-*
» *nois lors de mal ne de péché que onques*
» *jamais je eusse fait ; et ne pensois, si-*
» *non à recevoir le coup de la mort, et*
» *tendant le col, disois ces mots en fai-*
» *sant le signe de la croix : Ainsi mourut*
» *sainte Agnès. Incoutez-moi ;* me dit
» alors en s'agenouillant messire Pierre-
» Gui d'Ebelin, connétable de Chypre,
» et se confessa à moi, et lui donnoit telle
» absolution, comme Dieu m'en donnoit
» le pouvoir : mais de choses qu'il me
» dit, quant il fut levé, oncques ne m'en
» recordai de mot (ressouvins de rien). »

Cependant nos chevaliers en furent quittes pour la peur : seulement les entassa-t-on au fond de leur galère comme des harengs dans une caque. Plusieurs d'entr'eux en furent très-malades. Aux approches de Damiette, on les fit sortir

de la soute ou fond de cale ; ils crurent encore qu'on les allait tuer ; mais ce n'était que pour exiger, de ceux qui furent en état d'aller parler aux amiraux, un nouveau serment d'exécuter les conventions faites entre le roi et le feu soudan. Les promesses furent réitérées par le roi et par les seigneurs. Il fut convenu de plus qu'à l'arrivée du roi à Damiette, la ville serait rendue, et deux cent mille livres payées dans la ville même aux Sarrazins ; qu'ensuite le roi, la famille royale et ses chevaliers s'embarqueraient pour la ville d'Acre en Syrie, où les derniers deux cent mille francs seraient délivrés aux Mahométans. Tout cela fut exécuté, mais avec des circonstances dont nous sommes forcés d'omettre les détails. La reine sortie de Damiette, et s'étant retirée sur la même galère que le roi, la ville fut remise aux Sarrazins, et tous les Chrétiens qui étaient en état d'en sortir, l'évacuèrent; mais les infirmes et les blessés furent contrains d'y rester, et l'on obtint pour eux sûreté et garantie de la part des Infidèles, qui, *traîtreusement,* ne tinrent pas parole ; car, dès le lendemain, s'étant enivrés, ils commirent des désordres terribles dans Damiette, et massacrèrent

tous les malheureux chrétiens qui n'avaient pas pu en sortir. Ayant touché la moitié de la rançon, ils exigèrent, pour celle qui ne devait être payée qu'à Acre, que le roi laissât en ôtage le comte de *Poitiers*, son frère, et il fallut se soumettre à cette condition injuste. Au reste, ce ne fut pas seulement pour obtenir la liberté de ce prince, mais pour acquitter ses paroles d'honneur, que le bon roi *saint Louis* vint à bout, après bien des soins et des peines, d'amasser toute la somme promise aux Sarrazins et de la leur payer.

21°. Voici encore quelques détails remarquables sur la prison de *saint Louis*.

Après l'assassinat du soudan d'Egypte, le bruit se répandit dans l'armée des croisés que les factieux avaient formé le dessein de choisir *saint Louis* pour leur roi, disant que c'était le plus fier chrétien qu'ils eussent jamais vu. Cette opinion de sa fierté, ou, pour mieux dire, de son courage, était fondée sur les belles actions qu'ils lui avaient vu faire à sa descente en Egypte, à la prise de Damiette et à la bataille de la Massoure, et sur la fermeté avec laquelle il avait répondu à leurs menaces. D'après ces bruits, *Join-*

ville demanda au roi si, en cas que les Sarrazins lui eussent offert leur couronne, il l'eût acceptée ; et le roi répondit que oui, dans l'espérance de les attirer au christianisme. « Et je lui répondis (dit » *Joinville*), qu'il n'eût fait que fou (fo- » lie) : vu qu'ils avoient occis leur sei- » gneur, et le occiroient, et seroit tout » ce qu'il gagneroit. »

Avant que les illustres prisonniers français partissent pour retourner à Acre, on fit entendre aux amiraux sarrazins qu'il convenait qu'ils les régalassent dans leurs galères : ceux-ci y consentirent ; et Joinville nous fait le détail de ce régal, qui n'est ni long, ni magnifique.

Le voici : « Et tantoust nous firent » venir de la viande à manger, c'est assa- » voir des bignets au fromage qui étoient » roustiz au souleil, afin que les vers n'y » cueillissent, et des œufs durs, cuitz » de quatre ou cinq jours, et pour l'on- » neur de nos personnes, ilz les nous » avoient fait peindre par dehors de di- » verses couleurs. »

Ce ne fut qu'après la reddition de Damiette, que Joinville apprit quelques détails de ce qui s'était passé dans cette place, où la reine était restée, pendant

que le roi était prisonnier. Marguerite de Provence, femme de *saint Louis*, était prête d'accoucher lorsque son époux s'engagea dans l'imprudente expédition où périt d'abord son frère le comte *d'Artois*, et où ensuite lui-même fut réduit à une telle extrémité, qu'il fut obligé de se rendre prisonnier avec le reste de sa chevalerie. La reine resta dans Damiette, où peu de jours après avoir appris la captivité du roi, elle mit au monde un prince qui fut nommé *Jean*, et surnommé *Tristan*, à cause de l'affliction où était plongée sa mère, quand elle s'en délivra. Ce prince mourut vingt ans après, en même tems que son père, dans la malheureuse expédition de Tunis. Quant à la reine, voici ce que Joinville nous apprend des inquiétudes que lui causa la captivité du roi. « Desquelles » nouvelles elle fut si troublée en son » corps, et à si grant mésaise, que sans » cesser en son dormir, il lui sembloit » que toute la chambre fust pleine de » Sarrazins, pour la occir. Et sans fin » s'escrioit : à l'aide, là où il n'y avoit » ame; et de paeurs que le fruit qu'elle » avoit ne périst, elle faisoit veiller toute » nuyt un chevalier, au bout de son lit,

» sans dormir; lequel chevalier étoit viel
» et anxien, de l'eage de quatre-vingtz
» ans et plus. Et à chacune fois qu'elle
» s'escrioit, il la tenoit par les mains;
» et lui disoit : Madame, n'aïez garde, je
» suis avecques vous, n'aïez paeurs. Et
» avant que la bonne dame fust accou-
» chée, elle fit vuider sa chambre des
» personnages qui y estoient, fors que
» de celui viel chevalier, et se gecta la
» royne à genoulz devant lui et lui re-
» quist qu'il lui donnast ung don, et le
» chevalier le lui octroïa par son sére-
» ment. Et la royne lui va dire : Sire
» chevalier, je vous requier sur la foy
» que vous m'avez donnée, que si les
» Sarrazins prennent cette ville, que
» vous me coupez la tête avant qu'ilz me
» puissent prandre. Et le chevalier lui
» respondit que très-vonlentiers il le fe-
» roit, et que jà il eû en pensée d'ainsi
» le faire, si le cas y échoit. »

22°. Le roi étant passé en Palestine, i y resta trois ou quatre ans après son expédition d'Egypte; mais il renvoya ses frères en France. *Joinville* raconte de ce tems-là un grand nombre de faits; mais sans beaucoup d'ordre; il parle de l'ambassade que le Vieux de la Montagne en-

voya à *saint Louis*, et les circonstances de cette mission sont assurément fort singulières. C'étoit, suivant notre auteur, un chef de Bédouins, c'est-à-dire d'Arabes errans; et nous avons vu plus haut le peu de connaissances que *Joinville* avait de la religion et des principes de ce peuple.

« Quant le roy eut ouie la messe au » matin, il voulut ouir ce que les messagiers du prince des Béduins lui vouloient dire; et eulx venuz devant le » roy, il les fit asseoir pour dire leur » message, et commença un admiral des » Béduins par dire au roy, s'il ne con- » noissoit point messire leur prince de » la Montagne, et le roi leur respondit » que non, car il ne l'avait jamais vu; » mais avait bien ouï parler de lui; et » l'admiral dist au roy : Sire, puisque » vous avez ouï parler de mon seigneur, » je m'esmerveille que vous ne lui avez » envoyé tant du votre, que vous eussiez » fait de lui votre ami, ainsi que font » l'empereur d'Allemaigne, le roy de » Hongrie, le soudan de Babylone, et » plusieurs autres roys et princes tous » les ans, parce qu'ils connoissent bien » que sans lui ne pourroient ne durer,

» ne vivre, sinon tant qu'il plairoit à
» mon seigneur. »

C'est assurément une chose bien étrange qu'un chef de brigands, qui ose envoyer une ambassade au plus grand roi de l'Europe, pour lui dire qu'il ne tient qu'à lui de le faire assassiner, et pour lui proposer d'éviter ce malheur, en lui envoyant de l'argent et des présens. Les gens qui ne jugent de la façon de penser des anciens siècles que par ceux où ils vivent, auront de la peine à concevoir qu'un pareil trait historique ne soit pas une fable : cependant rien n'est mieux constaté. Ces coquins d'ambassadeurs demandaient du moins qu'on exemptât leur seigneur d'un tribut qu'il payait aux Templiers et aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, et ils avaient l'audace d'ajouter qu'il ne leur servirait de rien de tuer l'un ou l'autre des deux grands-maîtres de ces ordres, parce que aussitôt on en élirait un autre; mais que pour un roi de France ou un empereur, le cas était fort différent.

Saint Louis, avec la douceur et la bonté qui lui étaient ordinaires, dit à ces audacieux députés, qu'ils eussent à revenir le soir, et qu'il ferait avertir les deux

grands-maîtres de se trouver à cette seconde audience qu'il voulait bien leur donner. Ils revinrent, et on leur proposa d'abord de répéter leur compliment du matin : ils *barguignèrent* et hésitèrent quelque tems ; néanmoins ils finirent par dire à peu près la même chose, mais en termes plus modérés. Les grands-maîtres qui les connaissaient mieux que *saint Louis*, leur répondirent sur le ton qu'il convenait de prendre avec ces brigands : « Que moult follement et trop hardiment leur sire avoit mandé au roy
» de France telle chose et tant dures paroles ; que si ce n'estoit pour l'honneur
» du roy, devers lequel ilz étoient venus
» comme messagiers, ilz les feroient tous
» noyier et jecter dedans l'orde mer
» d'Acre, en dépit de leur seigneur ; et
» vous commandons, firent les deux
» maîtres, que vous vous en retourniez,
» et que dedans quinze jours vous apportiez au roy lettre de votre prince, par
» lesquelles le roy soit content de lui et
» de vous. » Les ambassadeurs revinrent au bout de la quinzaine, et dirent au roi : « Sire, nous sommes revenus à vous
» de par notre sire, et vous mande que
» tout ainsi que la chemise est l'habille-

» ment le plus près de la personne, aussi
» vous envoi-t'il sa chemise, que veez-
» cy dont il vous fait présent, en signi-
» fiance que vous estes celui roy lequel
» il aime le plus avoir en amour, et à
» entretenir. Et pour plus grande assu-
» rance de ce veez-cy son annel qu'il
» vous envoye, qui est de fin or pur au-
» quel est son nom escript, et d'icelui
» annel vous espouse nostre sire, et en-
» tend que desormais soyez tout à un
» ung, comme les doiz de la main. »

Cette singulière lettre et ce beau compliment étaient accompagnés de présens encore plus beaux, entre lesquels on remarquait un échiquier dont toutes les pièces étaient de crystal, ornées d'or, ou d'ambre mêlé avec ce précieux métal. Toute la salle où se tenait *saint Louis* fut parfumée à l'instant que les ambassadeurs ouvrirent leur coffret. « Le roy qui
» vouloit *guerdonner* le présent (c'est-à-
» dire le récompenser dignement), pour
» cet effet envoya au Vieux de la Montagne
» grant quantité de robes d'écarlate,
» coupes d'or et vaisseaux d'or et d'ar-
» gent, avec un moine nommé frere
» *Yves le Breton*, qui savoit parler le
» Sarrazinois (l'Arabe). » Ce moine,

étant auprès du prince des Assassins, vit au chef de son lit *ung livret,* dans lequel il remarqua qu'il était souvent question de *Jésus-Christ* et de *saint Pierre :* le missionnaire engagea le prince à bien réfléchir sur ce qu'il contenait ; mais ayant examiné cet ouvrage avec plus d'attention, il trouva qu'il n'était question que de métempsycose; que l'on y disait que l'âme d'Abel, tué par Caïn, avait passé dans le corps de Noé; celle de Noé, dans celui d'Abraham ; et celle d'Abraham, dans celui de saint Pierre. Le moine comprit alors que la doctrine de ce livre ne serait pas si utile pour le salut de l'âme du Vieux de la Montagne, qu'il l'avait supposé d'abord. Quand ce prince faisait des promenades dans les champs, il y avait un homme qui marchait devant lui, et portait une hache d'armes élevée, et criait en son langage : *Tournez-vous en arrière, et fuyez devant celui qui porte la mort des rois entre les mains.* Au reste tout ce grand pouvoir du Vieux de la Montagne n'était fondé que sur l'opinion de la prédestination, dans laquelle ses sujets étaient élevés. Ils croyaient que s'ils exécutaient les ordres de leur prince, quelque chose qui leur arrivât ensuite,

soit qu'ils fussent suppliciés, punis ou maltraités, ils passeraient l'éternité dans un paradis de délices, ou que leurs âmes iraient habiter d'autres corps, et qu'elles y jouiraient d'une parfaite félicité.

23°. Avant cette ambassade du Vieux de la Montagne, *saint Louis* en avait déjà reçu une autre d'un empereur tartare, que *Joinville* ne nomme point. Ce roi barbare, dit notre auteur, demandait à *saint Louis* son amitié, et lui faisait témoigner toute l'estime qu'il avait pour lui. Le monarque français lui envoya deux moines, l'un cordelier, l'autre frère prêcheur ou jacobin, qui tous deux étaient prêtres, et qui lui portèrent en présent une magnifique tente, en forme de chapelle, d'étoffe d'écarlate, « en laquelle, » poursuit *Joinville*, était représentée » toute notre créance, tirée à l'éguille, » entr'autres l'Annonciation de l'ange » Gabriel, la Nativité, le Baptême et » comment Dieu fut baptisé, la Passion, » l'Ascension et l'Advénement du Saint-» Esprit. Et lui envoya calices, livres, » ornemens, et tout ce qui faisait besoing » à chanter la messe, espérant sans » doute l'attirer à la religion chrétienne. » Ils revinrent au bout d'environ trois

» ans, lorsque le roy était encore à Cé-
» sarée, en Palestine, ainsi que j'ai de-
» puis oui racompter au roy (ajoute
» *Joinville*) par les messagiers qu'il y
» avoit envoyé : lesdits messagiers mon-
» tèrent sur mer, et allèrent arriver au
» port d'Antioche; et disoient que du
» port d'Antioche, jusques au lieu où
» estoit le grand roi de Tartarie, ils
» missent bien ung an; et faisoient dix
» lieues par jour, et trouvèrent toute la
» terre qu'ilz chevauchoient sujette aux
» Tartarins, etc.... »

Le reste du récit de *Joinville* contient une histoire assez mal digérée de la façon dont les princes ou kans (auprès desquels les moines ambassadeurs de *saint Louis* avaient été envoyés) étaient venus à bout de soumettre la Tartarie, et de secouer le joug des deux grands souverains leurs voisins; l'un, le prétendu *prêtre Jean*, ou empereur d'Éthiopie; l'autre, le roi de Perse. Le bon sire de *Joinville* conte tout cela avec beaucoup de naïveté; mais on voit qu'il a été aussi mal instruit sur le compte des Tartares que sur celui des Bédouins. Heureusement que nous avons, pour rectifier nos idées, le voyage de *Guillaume Rubruquis*, l'un de ces am-

bassadeurs moines : il est écrit dans un langage pareil à celui de *Joinville*, seulement un peu plus affecté. On le trouve imprimé dans un recueil d'anciens voyages, tiré des manuscrits de la bibliothèque du roi : c'est un morceau très-singulier et très-ridicule, d'où il résulte que cette ambassade fut un mal-entendu perpétuel : les discours des ambassadeurs qui parlaient latin, les réponses des Tartares qui parlaient leur langue, sont de vrais *coqs-à-l'âne*. Le cordelier *Rubruquis* et son confrère proposèrent au grand kan de se faire chrétien, lui montrèrent la croix et l'image de la sainte Vierge, qu'ils encensèrent en sa présence : ils étaient revêtus de belles chapes, et chantaient le *Salve Regina*. L'empereur tartare, faute d'un bon interprète, prit tout cela pour des hommages qui étaient rendus à sa personne, au nom et de la part de *saint Louis*. Il en parut fort content, fit boire aux deux moines du *cosmos*, c'est-à-dire du lait de jument aigri qui est la boisson enivrante de ce pays, et les renvoya avec quelques présens, entr'autres plusieurs beaux et bons chevaux, et une lettre pour *saint Louis*, dans laquelle la prince tartare, fils ou

petit-fils de *Gengis-Kan*, prenait le titre de *fils de Dieu et de souverain seigneur des seigneurs de la terre;* et ordonnait à *saint Louis* de se conformer exactement à la créance et aux lois du grand *Gengis-Kan*, s'il voulait obtenir son amitié et mériter ses bontés. Tel fut le succès de la mission de *Rubruquis* et de son compagnon. On ne sait pas précisément quel fut le lieu où ils rencontrèrent le prince, ou les princes à qui ils furent envoyés; la Tartarie est si étendue, et leur relation si-obscure, que ce point de géographie serait très-difficile à déterminer.

24°. Un autre trait singulier, que *Joinville* raconte avant que de parler du retour de *saint Louis* en France, c'est celui de l'alliance d'un roi des Comains, (peuples descendus des Scythes, dont il est fait mention dans *Villehardouin*,) avec un empereur de Constantinople, que *Joinville* appelle *Uataiche*, et dont le vrai nom était *Constantin*, surnommé *Vatace*.

« Le roy du peuple des Commains,
» pour avoir seureté et fiance fraternel
» de l'empereur de Constantinople, pour
» secourir l'un l'autre, il fallit qu'ilz et
» chacun de leurs gens, d'une part et

» d'autre, se feissent seigner, et que de
» leur sang ilz donnassent à boire l'un à
» l'autre, en signe de fraternité, disant
» qu'ilz étaient frères et d'ung sang. Et
» ainsi le convint faire entre nos gens et
» les gens d'icelui chevalier, et meslerent
» de leur sang avec du vin, et en bu-
» voient l'un à l'autre : et disoient lors
» qu'ils étoient frères d'un sang; et en-
» core firent-ilz une autre chose, car ilz
» firent passer un chien entre noz gens
» et eulx, qui étoient séparez d'une part
» et d'autre, et découppèrent tout le
» chien à leurs espées, disant que ainsi
» fussent-ilz découppez s'ilz failloient
» l'un à l'autre. »

25[e]. Ce fut en 1253 que mourut la reine *Blanche*, mère de *saint Louis*. Ce monarque fut sensiblement touché de cette perte; et s'adressant au sénéchal de Champagne, il lui fit part de son affliction dans les termes les plus touchans. Celui-ci le consola de son mieux, et en brave et pieux chevalier. Mais bientôt il fut employé à consoler une autre personne qui devait être naturellement moins affligée; c'était la reine *Marguerite de Provence*. Voici comme le bon *Joinville* s'en tira, suivant les termes originaux d'un passage

qui ne se trouve absolument que dans la dernière édition de *Joinville*, de 1761, et n'est point dans les précédentes de *Mesnard* et de *du Cange*.

« Madame Marie de Vertus, moult
» bonne dame et moult sainte femme,
» me vint dire que la royne menoit moult
» grand deulz (deuil), et me pria que
» j'allasse vers li (elle) pour la reconfor-
» ter. Et quant je vins là, je trouvai que
» elle plouroit, et je li dis que voire dit
» bien celui qui dit que l'en ne doit
» femme croire (que l'on ne doit pas tou-
» jours se fier aux pleurs d'une femme);
» car ce (la reine Blanche) estoit la femme
» que vous plus haïez (deviez haïr) et
» vous en menez tel deul. Et elle me dit
» que ce n'étoit pas li (elle) que elle
» ploroit, mes (mais) pour la mesaise
» (le chagrin) que le roy avoit du deul
» que il menoit (de la perte qu'il avoit
» faite), et pour sa fille (Isabelle) qui
» puis fut royne de Navarre, qui estoit
» démourée en la garde des hommes. »

Effectivement la reine *Blanche* avoit joué plusieurs tours à la reine *Marguerite* dans sa jeunesse : elle avoit empêché, autant qu'elle avait pu, le roi son fils de vivre librement avec elle, et d'user des

droits que lui donnait un amour légitime, dans la crainte que la jeune reine ne prît trop d'empire sur *saint Louis*, et ne diminuât par là le crédit et l'autorité qu'elle était jalouse de conserver.

26°. Enfin *saint Louis* partit pour retourner en France, après avoir employé plus de cinq ans dans son expédition de la Terre-Sainte. Nous ne suivrons pas *Joinville* dans quelques détails qu'il nous fait des circonstances de la dernière traversée du roi et de la reine, et de la double tempête qu'ils essuyèrent auprès de l'île de Chypre. La Franee revit son saint et sage souverain, et jouit encore quinze ans du bonheur d'être gouvernée par lui. Ce fut pendant ce tems de tranquillité que *saint Louis* fit ces beaux établissemens, dont quelques-uns subsistent encore, et font bénir la mémoire de ce monarque. Nous entrerons d'autant moins dans les détails de ces bienfaits dont la France lui fut redevable, que *Joinville* même en dit peu de choses : il cite en peu de mots quelques-unes de ces pieuses fondations, comme la Sainte-Chapelle, les Quinze-Vingts, les abbayes de filles de Saint-Antoine à Paris, de Maubuisson et du Lys; etc., les couvens des grands Cor-

deliers, des Jacobins; différens hôpitaux, hôtel-dieu, etc. D'ailleurs il passe très-légèrement sur les belles ordonnances, statuts et établissemens du saint roi, qui sont de trois espèces. Ses réglemens sont les plus raisonnables qu'il ait été possible de faire dans des tems où l'on ne pouvait sans danger entreprendre de détruire tout à coup des préjugés et des abus invétérés; ses établissemens, qui sont peut être l'ouvrage du savant *Pierre de Fontaines,* sont des lois très-estimables pour un siècle à peine sorti de la barbarie; enfin les statuts des arts et métiers sont des arrangemens utiles à la distinction des professions, et auxquels le commerce intérieur de Paris doit encore, en plus grande partie, sa bonne administration.

On trouve, dans les établissemens de *saint Louis*, un article qui nous paraît aujourd'hui bien extraordinaire; c'est le quatrevingt-cinquième : *d'ome qui muert desconfez* (sans confession). Il est dit que si quelqu'un, ayant été alité pendant huit jours, meurt sans se confesser, tous ses meubles appartiendront au baron dont il sera le vassal. Mais il faut savoir que ce n'est qu'une modification d'une coutume bien plus rigoureuse qui, par un grand

abus, était généralement reçue. Tout homme qui mourait sans s'être confessé, sans avoir reçu le saint viatique et sans avoir fait son testament, était noté d'infamie, et regardé comme en état de damnation. De là il s'en suivait que la famille d'un homme qui mourait de mort subite, ou était tué par accident, perdait le corps et les biens de son parent; car le baron s'emparait de l'héritage. *Saint Louis*, ne pouvant entièrement détruire cet usage pernicieux, mais fondé en quelque sorte sur la religion, n'a pu mieux faire que de le modérer. Il déclare donc qu'on ne sera censé *desconfez*, que quand on aura été huit jours malade; et il ajoute qu'en cas de mort subite, le seigneur n'a rien à prétendre, et que, s'il se trouve un testament, celui-ci sera obligé de l'exécuter. Il faut encore observer que *desconfez* et *intestat* étaient alors deux mots synonymes, parce qu'on ne faisait son testament qu'en se confessant en vue de mort; que les ecclésiastiques recevaient l'un et l'autre acte, et que de là il s'en suivait la nécessité d'y comprendre des legs pieux.

27°. En 1269, *saint Louis* partit pour sa seconde et malheureuse croisade, dans laquelle il périt. On proposa à notre bon

chevalier *Joinville* de le suivre dans cette expédition; mais il nous apprend ce qu'il en pensait. « Le roi de France et le roi » de Navarre, dit-il, me pressaient fort » de me croisier, et entreprendre le che- » min du pélerinage de la Croix; mais » je leur répondi que, tandis que j'avais » été oultre-mer ou (au) service de Dieu, » que les gens et officiers du roi de France » avaient trop grevé et foullé mes sub- » jects, tant qu'ils en estaient aprovix » (ruinés); tellement que jamez il ne » seroit (il n'arriveroit) que eulx et moi » ne nous en santissions. Et veoie (je » voyois) clérement, si je me mectoie au » pellerinage de la Croix, que ce seroit » la destruction de mes sujects. Depuis » ouy-je (j'entendis) dire à plusieurs » que ceulx qui lui conseillèrent l'entre- » prise de la Croix firent ung très-grand » mal et peschèrent mortellement; car » tandis que il fut ou royaume de France, » tout son royaume vivoit en paix et » régnoit justice. Et incontinent qu'il en » fut hors, tout commença à décliner et » à empirer. » D'ailleurs, la santé du roi était en si mauvais état, et son corps si faible, qu'il était aisé de prévoir qu'il ne résisterait pas à la fatigue d'une expédi-

tion nouvelle : aussi y succomba-t-il, et sa perte, irréparable pour la France, prouva que le roi le plus juste et le mieux intentionné peut être la victime d'un zèle mal entendu, de mesures mal prises et d'un mauvais conseil.

MATHILDE.

CHAPITRE PREMIER.

Après un siége aussi long que meurtrier, Saladin venait d'entrer en vainqueur à Jérusalem. Au bruit de la chute de la cité sainte, toutes les puissances chrétiennes furent émues. Guillaume, archevêque de Tyr, s'embarque aussitôt pour l'Europe, il va répandre sa profonde douleur dans le sein du souverain pontife, et lui demander des secours pour ses frères d'Orient. Urbain III, frappé à mort par cette funeste nouvelle, expire entre les bras de Guillaume. Grégoire VIII lui succède et prêche une nouvelle croisade. A sa voix, à celle du pieux archevêque parcourant l'Eu-

rope à pied, la croix à la main, avec des prières, des menaces et des larmes, les esprits s'échauffent, l'enthousiasme de la gloire et de la religion gagne toutes les âmes; les rois eux-mêmes se lèvent, s'unissent et jurent de ne poser les armes que quand ils seront rentrés dans cette Jérusalem, qui coûta tant de sang à leurs ancêtres, où repose le tombeau d'un Dieu, et dont la perte leur semble un opprobre, que sa conquête pourra seule effacer.

A la tête de tant de souverains, marchaient Richard Ier. et Philippe-Auguste: rivaux en puissance par la situation et l'étendue de leurs états, ils l'étaient encore par leur âge, leur penchant et leur amour pour la gloire; tous deux également fiers, altiers, intrépides, s'irritaient à la moindre apparence d'injure, et ne pouvaient se résoudre à plier. Philippe-Auguste, grand et magnanime autant que prévoyant et sage, aspirait à des victoires plus solides que brillantes. Richard, plein de candeur et de loyauté, mais imprudent et fougueux, toujours entraîné par ses passions, ne

pouvant ni dissimuler un outrage, ni tarder un jour à s'en venger, aussi constant dans ses haines que dans ses amitiés, et animé du courage le plus impétueux, attacha peut-être plus d'éclat que son rival à son nom et à ses exploits, et dut à l'excès même de ses qualités l'admiration universelle dont il fut l'objet, et l'infortune éclatante où les piéges de la perfidie le firent tomber dans la suite.

L'empereur Frédéric, à la tête de cinquante mille hommes, venait de partir pour la Palestine, tandis que Richard et Philippe-Auguste, réunis encore dans les plaines de Gisors, voyaient leurs armées s'augmenter chaque jours par les peintures pathétiques et véhémentes que Guillaume faisait de l'état déplorable des chrétiens d'Orient; tout ce qu'il y avait de jeunesse, animée de l'ardeur guerrière dans les deux royaumes, se rendait en foule auprès de ces deux souverains; et en les voyant marcher à la tête de leurs soldats, prêts à combattre courageusement pour la cause du ciel, nul ne voulait laisser ternir sa gloire par le re-

proche honteux d'avoir fui ou quitté la croix.

Cependant les deux monarques se séparent et se donnent rendez-vous à Messine; Philippe s'embarque à Gênes; Richard retourne à Londres, remet la régence à Jean, son frère; et tandis qu'on prépare à Marseille la flotte qui doit le porter, Bérengère, sa future épouse, s'est déjà rendue en Sicile, afin d'y célébrer le nœud qui doit les unir à la vue des deux camps réunis.

La timide fiancée de Richard, la tendre Bérengère, était fille de Sanchès, roi de Navarre; elle possédait peu d'appas et de talens, mais tant de vertus ornaient son caractère, et tant d'amour l'attachait à Richard, qu'elle avait su fixer le cœur de ce volage monarque; il l'avait préférée à toutes ses rivales; il l'avait préférée à la sœur même de Philippe-Auguste. En vain la superbe Alix avait-elle tenté de l'enchaîner à ses pieds, Richard, séduit un moment, avait bientôt rejeté la main d'une femme qu'il ne pouvait estimer: et une fois du moins la modeste

vertu put s'enorgueillir de l'avoir emporté dans le cœur d'un grand roi sur tout l'éclat de la naissance et de la beauté.

Mais avant de s'engager dans sa longue et périlleuse entreprise, Richard veut assister au sacrifice de sa plus jeune sœur, qui est au moment de prononcer ses vœux. Il ne l'avait point vue depuis son enfance, peut-être ne la reverra-t-il jamais; et avant qu'elle soit morte au monde, ou qu'il périsse lui-même par la main des infidèles, il désire la connaître, l'embrasser et lui dire un dernier adieu. Pendant que ses capitaines se préparent au départ, accompagné seulement de quelques écuyers et de l'archevêque de Tyr, qui veut être présent à la prise de l'habit de la jeune novice, il s'achemine vers le monastère où elle fut renfermée peu de mois après sa naissance, et dont elle va jurer de ne jamais sortir.

Elevée depuis seize ans à l'ombre de ce cloître, n'ayant jamais vécu qu'avec des vestales pures et chastes comme elle, les pensées de la jeune princesse ne se portaient pas au-delà de sa retraite, ni

son cœur vers d'autres biens; ses jours uniformes s'écoulaient sans qu'elle les comptât; et, dans sa parfaite innocence, elle ignorait également et l'existence du mal et le mérite de la vertu.

Peu vaine de sa naissance, moins encore d'une beauté qu'elle ne connaissait pas, n'ayant qu'une idée confuse du monde, dont le bruit n'arrivait jamais jusqu'à elle, et dont l'abbesse ne lui avait jamais parlé que comme d'un effroyable assemblage de dangers et de tourmens, Mathilde bénissait chaque jour le Seigneur de l'avoir appelée à une si sainte vie; et ne supposant pas l'existence d'un autre bonheur que celui qu'elle goûtait dans son asile, elle voyait arriver avec joie l'instant de l'auguste cérémonie qui devait l'y ensevelir pour toujours.

Cependant l'arrivée de Richard émeut tout le couvent; les portes s'ouvrent à l'instant, et les grilles même tombent devant lui : c'est pour la première fois que les regards d'un homme embrassent l'intérieur de ce cloître, et que le bruit des armes en fait retentir les voûtes paisibles; mais que ne permet-on pas à la

majesté suprême ? L'archevèque de Tyr seul ose suivre le roi, et Mathilde se hâte de venir recevoir les embrassemens de son frère et les bénédictions de Guillaume.

L'abbesse et les autres religieuses, couvertes de leur voile noir, accompagnent et entourent la jeune novice ; elles sont présentes à son entrevue avec Richard, et s'attendrissent aux douces effusions de l'amour fraternel : le monarque raconte ses projets et parle de son voyage ; après lui, Guillaume en parle aussi ; et, au seul nom de Jérusalem, on voit ses yeux se remplir de larmes ; il dit la perte des saints lieux, les maux que les fidèles ont à souffrir maintenant pour y pénétrer, et les délices qu'ils goûtent quand ils y sont parvenus : ces récits éveillent dans l'âme de Mathilde des pensées nouvelles, mais non moins pieuses : sa dévotion, si douce, prend un caractère plus ardent, et, quoique surprise et confuse de sentir un désir dans son cœur et de prévoir un changement dans sa vie, elle avoua, en rougissant, qu'elle souhaitait se croiser avec son frère, et

visiter la Terre-Sainte, avant de tirer le rideau qui devait à jamais la séparer du monde.

Mathilde n'eut pas de peine à obtenir sa demande; un pareil voyage était regardé, dans ces tems antiques, comme l'action la plus salutaire à l'état monastique : aussi, toutes les compagnes de la princesse se hâtèrent d'applaudir avec transport à son projet, et, ravies de l'éclat qu'un si saint pélerinage allait répandre sur leur couvent, déjà elles préparaient les roses mystiques dont elles voulaient couronner la jeune vierge à son retour : sur son habit de novice, d'une éblouissante blancheur, l'abbesse attacha elle-même la croix brillante qui donnait le sceau à ses projets, et la plaçait sous la protection immédiate de Dieu; puis, la remettant entre les mains du roi, elle dit : « Votre majesté ne connaît pas encore toute la valeur du dépôt que je lui confie, ni quel trésor d'innocence et de piété renferme le cœur de cette vierge; que votre valeur défende sa vie, sire; et vous, mon père, ajouta-t-elle, en se tournant vers l'archevêque,

que votre zèle veille sur son âme : ce n'est point la princesse d'Angleterre que je vous recommande, mais la future épouse de Dieu ; c'est le plus beau de tous les titres, sans doute. Cependant, ô Mathilde, qu'il n'enfle pas votre cœur de trop de présomption, et qu'une humble défiance vous accompagne toujours ; songez qu'il n'y a point de titre si auguste, de dispositions si saintes, qui mettent à l'abri des tentations. Gardez de prêter l'oreille à ces voix enchanteresses qui ne flatteraient vos sens que pour vous perdre, et, puisse ce chaste époux auquel vous êtes destinée, rendre vos oreilles si attentives au souffle de son divin esprit, que vous n'entendiez pas le bruit que le monde fera autour de vous. »

Pendant que Mathilde prêtait une profonde attention au discours de la pieuse abbesse, Richard en attendait la fin avec une sorte d'impatience ; et à peine fut-il libre de reprendre la parole, qu'il jura que sa sœur n'avait rien à craindre auprès de lui. « Avec l'aide de Dieu et de mon épée, s'écria-t-il, plein d'un enthousiasme chevaleresque, soyez

certaine, madame, que Mathilde ne sera pas moins en sûreté au milieu de mon camp, que derrière les murs de ce cloître. » Le ton énergique dont il prononça ces paroles, fit rougir le front de toutes les vierges ; mais frappées de l'air martial qui respirait dans toute la contenance du héros, et de la noble ardeur qui étincelait dans ses yeux, aucune ne baissa les siens vers la terre.

Cependant le moment du départ approche : Mathilde s'avance vers la porte extérieure du couvent; et, prête à en franchir le seuil pour la première fois de sa vie, elle s'arrête, se retourne, et ses timides regards semblent demander si son courage n'est pas de la témérité. L'abbesse, en voyant son effroi, et l'abîme du monde s'ouvrir devant elle, conçoit de nouvelles alarmes sur tous les périls qui vont entourer sa plus chère brebis; et, dans l'espoir de préserver sa vie et son innocence, elle fait un dernier sacrifice, et lui remet un reliquaire qu'elle portait toujours sur elle. « Ceci, mon enfant, lui dit-elle, vous garantira de tous les dangers : si la tempête vous

surprend; si, plus terribles qu'elle, les passions vous menacent, appuyez contre votre poitrine ce morceau de la vraie croix, et il vous délivrera. O Mathilde! vous croyez ne vous préparer que pour une fête du ciel, mais songez que vous voyagerez sur la terre. »

Mathilde, reconnaissante d'un don si précieux, l'attacha sur son sein avec une foi ardente, baisa la main révérée de qui elle le tenait, et disant un dernier adieu à ses timides sœurs, elle sortit du monastère, dont elle ne vit point, sans frémir, la porte se refermer sur elle : élevant alors des yeux humides de pleurs vers le saint asile qu'elle quittait, elle ne put les en détacher que quand l'épaisseur des bois et la distance des lieux l'eussent entièrement dérobé à ses regards : en le perdant de vue, son cœur se troubla, il se troubla plus encore en apercevant dans le lointain l'immense horison se déployer devant elle : éperdue, l'innocente colombe se rapprocha de son frère et de l'archevêque, en leur demandant avec inquiétude s'il fallait traverser tant de

pays avant d'arriver en Palestine. — Richard sourit de la simplicité de sa question. « Il se passera bien des jours et des mois, peut-être, avant que nous puissions atteindre la terre que vous allez chercher; mais que craignez-vous, ma sœur, ajouta-t-il, en mettant la main sur le glaive qui brillait à ses côtés; ne vous ai-je pas dit que ce défenseur ne vous quitterait pas? — Et oubliez-vous, continua l'archevêque, en lui montrant le ciel, celui, bien plus puissant dont la miséricorde est sans bornes, et dont la présence est partout. »

Je ne peindrai point les diverses émotions de Mathilde pendant un si long voyage : on peut imaginer assez l'effet que doit produire l'aspect de la mer, les chants guerriers des soldats et les cris tumultueux des matelots, sur l'âme d'une vierge timide qui, jusqu'alors, n'avait vu que les voûtes d'un temple, les jardins paisibles d'un cloître, et dont les oreilles n'avaient jamais été frappées que par les doux accens et les saints cantiques des filles du Seigneur.

Ce fut à Messine seulement qu'elle se

réunit à Bérengère : dès le premier instant, une tendre sympathie les attacha l'une à l'autre; Mathilde aima en elle ces chastes et modestes grâces qui lui retraçaient les compagnes qu'elle regrettait, et la fille de Sanchès, dont le cœur était tout amour, aurait-elle pu ne pas chérir l'aimable sœur du monarque auquel elle allait être unie ?

CHAPITRE II.

Les différends qui survinrent bientôt entre Richard et Philippe-Auguste, et dont les perfidies de Tancrède, roi de Sicile, furent la première cause, mirent obstacle au dessein que le monarque anglais avait formé de célébrer à Messine son union avec Bérengère; et ce ne fut qu'après avoir conquis Chypre, que, maître de cette île fameuse, et couronné des mains de la victoire, il put en ordonner la fête auguste.

Jamais hyménée ne fut consacré sous de plus heureux auspices, ni entouré de plus de magnificence et d'éclat. Vainqueur d'Isaac, roi de Chypre, Richard régnait sur le royaume qu'il ve-

nait de lui enlever, et se consolait d'avoir tant tardé à partager son trône avec Bérengère, par le plaisir de placer sur sa tête une couronne de plus.

Au bruit de son triomphe, on vit accourir Guy de Lusignan, roi de Jérusalem : ce jeune et superbe souverain, dont l'indomptable valeur n'avait pu soutenir le trône, et qui, chassé de ses états, se voyait disputer par Conrad, marquis de Montferrat, jusqu'à l'espoir d'en redevenir maître un jour, venait implorer l'appui de Richard contre les injustes prétentions de son rival; il lui était d'autant plus nécessaire, que Philippe-Auguste s'était déjà déclaré contre lui en arrivant en Syrie, et soutenait de tout son pouvoir les droits de Conrad, qui, maitre de Tyr, seule ville que les chrétiens possédassent encore en Syrie, en avait fait fermer les portes à Lusignan, et avait levé contre lui l'étendard de la révolte. Depuis son séjour en Sicile, Richard croyait avoir à se plaindre de Philippe-Auguste: animé d'une secrète jalousie contre une gloire qui balançait la sienne, il saisit avec joie

l'occasion qu'on lui offrait de se mettre à la tête d'un parti opposé au roi de France; touché d'ailleurs de la confiance de Lusignan, flatté de sa démarche, ému par ses malheurs, il s'engagea solennellement à le protéger contre tous ses rivaux; et dès ce moment, liés l'un à l'autre par la reconnaissance et les bienfaits, ils furent amis et se jurèrent foi et fraternité d'armes jusqu'à leur dernier soupir.

Raimond, prince d'Antioche, Bohémond, prince de Tripoli, Raynaud de Sidon, Honfroi du Thoron, et Léon, prince d'Arménie, avaient suivi Lusignan dans l'île de Chypre. En venant appuyer les prières de leur roi auprès de Richard, ils venaient aussi lui demander sa protection pour eux-mêmes. Le monarque anglais leur promit de les soutenir tous dans leurs prétentions diverses, et de ne quitter la Syrie qu'après les avoir remis en possession de leurs états. Pour prix d'un si éminent service, ces princes, et Lusignan lui-même, consentaient à le regarder comme leur suzerain, et à lui payer le

droit de vasselage : mais le noble Richard refusa un honneur qui aurait presque égalé le bien qu'il voulait leur faire; et tout ce qu'il exigea de leur reconnaissance, fut de les prier de prolonger leur séjour auprès de lui, afin qu'ils assistassent à la cérémonie de son mariage, et qu'ils en rehaussassent l'éclat et la pompe par leur présence.

Ce jour à jamais mémorable dans les annales de Chypre, fut annoncé dès l'aurore par le bruit de mille instrumens ; la superbe église de St.-Jacques située entre le port de Limisso et l'ancienne Amathone, fut décorée avec une magnificence toute royale; on jonchа les rues de fleurs, on les tapissa de riches étoffes; Lusignan ouvrait la marche à la tête des princes ses tributaires : sur leur vaste manteau, trempé dans la pourpre de Tyr, on voyait éclater en broderie les feux du saphir oriental; un peu plus loin, l'or et l'acier reluisaient de toutes parts sur les cottes d'armes des seigneurs anglais : Richard les suivait la couronne sur la tête et le sceptre à la main; et la fille de Sanchès, dont le

cœur palpitait depuis long-temps dans l'attente de cet heureux jour, la fille de Sanchès, qui allait jurer avec ferveur de n'aimer jamais que Richard, et recevoir avec transport le serment d'en être toujours aimée, la fille de Sanchès, enfin, presque belle ce jour-là de modestie et de bonheur, marchait à côté de son illustre époux; mais pour qu'il ne manquat rien à sa satisfaction, elle avait prié sa chère Mathilde d'en être témoin, et Richard l'avait exigé de sa sœur : la jeune novice parut donc à l'auguste fête : couverte de son voile, elle entra dans l'église à la suite de Bérengère, et vit pour la première fois une pompe nuptiale et les joies du monde sous leur aspect le plus séduisant. Ce serment d'un éternel amour adressé à un autre qu'à Dieu, étonna son innocence, et les accens passionnés de Richard, et les regards voluptueux de son épouse, troublèrent le cœur de la vierge.

Guy de Lusignan, placé à côté du roi, fut le seul de tous les princes qui pût s'approcher assez de Mathilde pour

découvrir une partie des charmes que cachait son chaste bandeau de lin : ils allumèrent dans son âme un feu aussi subit que violent ; mais le souvenir de Sibylle son épouse, et l'habit religieux de Mathilde, étaient des obstacles qui ne lui permettaient point d'exprimer ses vœux : renfermant ainsi dans son sein son amour et sa douleur, il cacha à tous les yeux la blessure si profonde et si douce dont il ne devait plus guérir.

Richard, bien plus guerrier qu'amant, eut à peine passé quelques jours auprès de sa jeune épouse, que tourmenté du besoin de la gloire, il se prépara à s'embarquer pour la Palestine ; mais prévenu par Lusignan que la mer était couverte de vaisseaux sarrazins, tous conjurés contre lui ; que les côtes de Syrie et même celles d'Egypte en étaient infestées, que Malek-Adhel, le frère de Saladin et le plus redoutable guerrier de l'Asie, les commandait souvent, et avait juré guerre à mort à tous les rois de l'Europe, Richard s'opposa à ce que Bérengère et Mathilde partageassent ses dangers : tous les efforts des ennemis

allaient se réunir contre lui; pendant la traversée son grand cœur s'élançait au-devant d'eux, et il sentait bien que pour être tout à la gloire, il ne fallait pas que les objets de sa tendresse fussent à ses côtés; assuré d'ailleurs qu'aussitôt qu'il serait arrivé à Ptolémaïs, les infidèles, furieux d'avoir manqué leur proie, porteraient toutes leurs forces vers le camp, et occupés de l'attaquer sur terre, laisseraient la mer libre, il crut que le trajet serait alors sans aucun péril, et ordonna que le vaisseau qui devait porter son épouse et sa sœur ne mettrait à la voile que quand le sien serait arrivé dans le port de Ptolémaïs.

Mathilde, accoutumée à l'obéissance, se soumit sans peine à la volonté de son frère; mais la tendre Bérengère, désespérée de se séparer de l'époux qu'elle chérissait, se précipita à ses pieds, baignée de larmes, lui demandant, comme la plus grande preuve d'amour qu'elle pût recevoir de lui, la grâce de partager les périls auxquels il allait s'exposer: touché de cette peine, Richard fut pourtant inexorable dans ses refus; il lui re-

présenta que sa présence et celle de Mathilde, en attendrissant son cœur, affaiblirait son courage et lui ferait peut-être éviter un combat qu'il était de son devoir de rechercher : d'ailleurs, ajouta-t-il, ces mêmes ennemis qui vont s'attacher à me poursuivre, vous laisseront passer tranquillement, et la traversée ne sera orageuse que pour moi. —La jeune reine voulut insister encore, mais Richard, surpris de sa résistance, lui ayant dit d'un ton un peu sévère qu'il voulait être obéi, elle se tut aussitôt, glacée par la crainte d'avoir déplu à son époux, et dévorant en silence sa douleur et ses larmes.

Le roi de Jérusalem et les autres princes de sa suite s'embarquèrent avec Richard; il ne resta auprès de la reine qu'Onfroi du Thoron, les ducs de Northumberland et de Glocester, Simon de Montfort, comte de Leicester, et quelques seigneurs français, parmi lesquels on distinguait le brave Adam de Turenne, grand chambellan, Enguerrand de Fiennes et Josselin de Montmorency, beau comme Renaud, intrépide comme

lui, depuis peu dans l'adolescence, depuis long-temps héros ; par ses exploits, il promettait une nouvelle gloire à sa patrie et un nouveau lustre à son nom ; qui, né avec la monarchie, était déjà plus ancien que celui de ses rois.

Richard voulut aussi que l'archevêque de Tyr n'abandonnât point les princesses. « Elles auront besoin, mon père, lui dit-il, en regardant la reine, que vous leur appreniez que les femmes doivent servir Dieu par leur patience et leur soumission, comme nous par les combats et la vaillance. » Bérengère n'entendit que trop ce que ces mots voulaient dire ; elle regarda son époux avec tant d'amour et de résignation, que le fier monarque en fut touché ; et peut-être aurait il cédé aux vœux d'une épouse si tendre, si, en lui devenant plus chère par sa douceur, elle ne lui avait fourni un motif de plus de ne pas l'exposer aux nombreux périls qu'il allait chercher.

Contente d'avoir obtenu l'approbation de son époux, elle renferme dans son âme les desirs qui l'agitent et les

craintes qui la déchirent; et tandis que pâle et les yeux baissés, n'osant verser aucune larme, elle l'accompagne jusqu'au port, Mathilde, renfermée dans l'intérieur du palais, s'interdit le murmure, se soumet aux volontés de son frère et de son roi, et adresse des vœux pour lui au divin fils de Marie.

Poussé par un vent favorable, le vaisseau du roi atteignit bientôt les côtes de l'Asie; mais, au moment de s'en approcher, il fut entouré par deux galères ennemies, montées chacune par huit cents hommes: loin de les fuir et de les craindre, il provoque lui-même l'abordage: les épées brillent, le sang coule, le carnage est affreux, la valeur égale. Musulmans et chrétiens, tous paraissent attaquer et non se défendre. Cependant après un long et rude combat, dans lequel Richard fut vaillamment secondé par Lusignan, il vint à bout de couler à fond une des galères, de s'emparer de l'autre, et mouille le lendemain, 8 juin, à Ptolémaïs, précédé de la victoire et chargé des dépouilles de l'ennemi: tous les croisés le reçurent

avec des acclamations d'enthousiasme, et célébrèrent son arrivée et son triomphe par des feux de joie allumés dans tout le camp.

Cependant Lusignan apprend que, durant son absence, la mort lui a ravi Sibylle, son épouse : cette perte, qui flattait la secrète passion qu'il avait rapportée de Chypre, pouvait être funeste à sa puissance : Sibylle, fille de Baudoin, héritière du royaume de Jérusalem, l'en avait fait couronner roi en l'épousant; mais en mourant, ses droits retournaient à Isabelle, sa sœur cadette, épouse du marquis de Montferrat, et donnaient ainsi une force de plus aux prétentions de ce dernier. Lusignan, appuyé par Richard, soutenait que le caractère de roi était indélébile, et qu'on ne pouvait l'en dépouiller; il vit passer dans son parti les Pisans, les Flamands et les chevaliers de St.-Jean; mais les templiers, les Génois et les Allemands, à la tête desquels se mit Philippe-Auguste, soutenaient les droits du marquis de Montferrat : celui-ci, renfermé dans Tyr, orgueilleux de posséder encore

une ville dans un royaume où Lusignan n'en possédait plus, insultait, du haut de ses superbes remparts, à la détresse de son rival; et tandis que tous deux livraient le camp des croisés à la désunion et à la haine, en se disputant la possession d'une couronne qu'ils s'étaient laissés enlever par les infidèles, Saladin l'affermissait sur sa tête, en fortifiant chaque jour Jérusalem contre les futures attaques des chrétiens.

Richard avait établi son quartier du côté de la mer, afin de surveiller les moindres mouvemens des assiégés, et de mettre obstacle à ce qu'ils reçussent aucun secours, tant par terre que par mer. A l'orient de la ville, vis-à-vis la plus forte des tours, appelée la *tour maudite*, on voyait flotter les bannières royales de Philippe-Auguste; et au milieu des camps, se déployaient les aigles glorieuses de l'empire d'Allemagne. Les trois nations se distinguaient par la couleur de la croix qui brillait sur leurs étendards : rouge dans l'empire des lis, elle était blanche chez les Germains, et verte dans le camp anglais. Parmi toutes

ces différentes cours, celle d'Angleterre s'efforçait d'éclipser les autres par le faste et la magnificence, et tandis que Richard s'environnait de pompes et de somptuosités, Philippe-Auguste, plus simple et plus modeste, ne voulait tirer son éclat que de la haute et vaillante noblesse dont il était entouré : c'étaient les comtes de Dreux et de Chartres, Errard et André de Brienne, les Joinville, les Châtillon, les Coucy, noms éternellement chéris en France, et dont aucun événement ne pourra jamais effacer le souvenir ni la gloire.

Cependant Richard demandait à grands cris qu'on poussât vigonreusement le siège de Ptolémaïs, dont la reddition devait ouvrir la route de la cité sainte; mais le fier Conrad ne voulait sortir de ses murs, et prêter son secours aux croisés, qu'autant qu'il serait déclaré roi de Jérusalem; et Philippe-Auguste, fidèle à l'alliance qu'il avait contractée avec lui, mécontent d'ailleur de l'empire que Richard voulait affecter dans le camp, et jaloux peut-être des lauriers qu'il avait ceuillis dans l'île

de Chypre, demeurait dans l'inaction, ou ne livrait aux infidèles que des combats particuliers, évitant avec soin un assaut général. Richard, trop fidèle, trop loyal pour abandonner son frère d'armes, et en même temps trop impérieux et trop fier pour entrer en accommodement avec son rival, loin de chercher à ramener Philippe-Auguste par des raisons, l'aigrissait par des invectives, et accroissait ainsi de plus en plus la division qui régnait dans le camp : vingt fois les partis contraires furent prêts à en venir aux mains, et vingt fois ils frémirent de lever contre des chrétiens l'épée qu'ils venaient de ceindre pour les défendre. Tandis que le désordre s'introduisait dans les conseils, et que les chefs, l'injure à la bouche, s'accablaient de mutuels outrages, les soldats qui n'étaient venus en Palestine que pour délivrer les saints lieux, et non pour faire un roi de Jérusalem, murmuraient hautement de la dissention intestine qui enchaînait leur courage; et plus d'une fois on les vit se réunir pour aller ravager les terres des Musulmans, et porter

le fer et la flamme jusqu'aux tentes de Saladin.

Mais ces troubles cruels, si funestes aux succès des armes chrétiennes, n'étaient pas le seul chagrin dont Richard eût à souffrir : son premier soin, en arrivant en Palestine, avait été d'envoyer à la reine l'ordre de le venir joindre avec sa sœur : il était bien sûr de la promptitude qu'elle devait mettre à lui obéir, et cependant elle n'arrivait point; chaque jour il allait sur le bord de la mer voir s'il n'apercevrait pas le vaisseau qu'il attendait, et chaque jour il y allait en vain. Lusignan ne le quittait point; Lusignan recevait dans son sein les inquiétudes et les craintes de son ami, et il les partageait d'autant plus vivement, que, depuis la mort de Sibylle, sa passion avait pris de nouvelles forces par les espérances qu'il avait osé concevoir; il venait de recouvrer sa liberté, Mathilde n'avait pas encore perdu la sienne, et déjà il comptait assez sur l'amitié de Richard, pour se flatter d'obtenir son appui auprès de sa sœur : c'était donc cette amitié seule qui pouvait lui ren-

dre son royaume et satisfaire son amour: aussi ne négligeait-il aucun moyen de la rendre plus vive. Richard était sensible au plaisir d'être aimé, et Lusignan lui montrait un dévouement sans bornes; mais le fier Richard voulait être aimé pour lui seul, et Lusignan, en lui découvrant les désirs de son cœur, avait eu l'art de lui persuader que, dans cette alliance, il songeait moins aux charmes de la sœur qu'à fortifier d'un nœud de plus l'amitié qui l'unissait au frère. Richard, franc, sincère, facile à tromper, parce qu'il était incapable de tromper lui-même, Richard le crut, et sentait sa tendresse s'augmenter de celle que lui témoignait Lusignan, au point de ne pouvoir plus se passer de lui : ils couchaient sous la même tente, ils n'avaient qu'une seule table, c'était ensemble qu'ils allaient combattre les infidèles, et le butin qu'ils leur enlevaient était toujours fidèlement partagé entre eux. Dans les joûtes, ils portaient les mêmes couleurs, sur leur bouclier la même devise, et lorsqu'ils s'étaient exercés dans la journée, soit à manier

la lance dans les tournois, ou à tirer l'épée contre les infidèles, ils retournaient le soir d'un commun accord se promener sur le bord de la mer; là, ils contemplaient l'immensité des flots et de l'horison en soupirant avec amertume, ils baissaient la tête, et accablés de la tristesse de leurs pensées, gardaient souvent un morne silence; si la tempête faisait bouillonner les ondes, ils croyaient les voir entr'ouvrir leurs abîmes pour engloutir à jamais ce vaisseau qui portait ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Mais si la mer était calme et que le vent fût favorable, alors leurs craintes changeaient de nature sans rien perdre de leur vivacité; et si ce n'était plus au vaste océan, c'était aux infidèles que le roi redemandait son épouse et sa sœur.

CHAPITRE III.

Depuis le départ du roi, la triste Bérengère n'avait cessé de prier et de verser des larmes; elle se représentait sans cesse cet époux si cher, en proie à la fureur des Musulmans; dans ses rêves, elle le voyait tantôt chargé de fers, tantôt couvert de blessures; et durant le jour son imagination alarmée lui confirmait tous ces lugubres présages : car lorsque le cœur est plein d'amour, il est plein de frayeurs. En vain l'archevêque de Tyr s'efforçait de calmer cette peine si vive, en la peignant comme une offense envers Dieu : la jeune reine pleurait alors sur sa faute sans pouvoir cesser de pleurer aussi sur l'absence d'un

époux. Mais ce que n'avaient pu faire ni les exhortations de Guillaume, ni l'exemple de Mathilde, fut produit en un instant par l'arrivée de l'esquif que Richard lui envoyait. Elle entendit à peine le récit de sa victoire, elle songea seulement qu'il était en sûreté, que dans peu elle allait le revoir, et ses larmes se séchant tout à coup, elle passa de la plus mortelle tristesse au comble de la joie.

Mathilde, en apprenant qu'elle allait enfin atteindre le but de son voyage, remercia Dieu d'un cœur aussi soumis, qu'elle s'était résignée au délai ordonné par son frère : trop pieuse pour livrer son âme à aucun sentiment extrême de joie ou de chagrin, elle regardait comme un péché le désespoir si violent dont Bérengère avait été accablée en se séparant du roi, et quand cette épouse désolée laissait échapper en sa présence les cris de sa tendresse et de ses regrets, la chaste vierge, qui jusqu'alors avait ignoré qu'il était des passions, étonnée d'un langage si nouveau, s'alarmait de l'entendre et se croyait coupable de prêter l'oreille aux accens d'un pur et lé-

gitime amour : la rougeur sur le front, elle confia ses scrupules à l'archevêque de Tyr, et le vénérable Guillaume qui, dans le secret de la confession, n'avait jamais reçu d'aveu aussi pudique, crut voir dans la beauté qui s'humiliait ainsi devant lui, l'Eve céleste au premier réveil du monde, et il se promit bien de ne jamais abandonner la direction d'une conscience dont l'extrême délicatesse annonçait à l'univers une sainte de plus.

Quoique la galanterie fût regardée alors comme un devoir et comme une sorte de gloire; quoique Bérengère eût à sa suite plusieurs des plus distingués et des plus nobles chevaliers des cours de France et d'Angleterre, nul pourtant ne fut assez hardi pour oser offrir des vœux à la jeune Mathilde; malgré l'éclat de ses charmes, la séduction de ses grâces et la langueur de ses grands yeux bleus, il y avait dans toute sa personne une sorte de pureté qui imposait aux désirs, leur défendait de naître; et l'habit religieux dont elle couvrait un corps formé par l'amour, la garantissait

moins encore des tendres entreprises que le respect qu'inspirait sa pudeur. Elle se montrait peu aux regards des hommes, mais à l'aspect de la vierge, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine, à demi cachée par un voile de lin, et toute brillante de la primitive innocence, chacun frappé d'une religieuse admiration, reculait quelques pas comme indigne de l'approcher. La reine aimait beaucoup trop Mathilde, pour ne pas s'affliger vivement des vœux qu'elle devait prononcer : ce n'était ni la solitude, ni l'obscurité de l'asile où elle allait s'ensevelir, qui paraissait un malheur, mais bien d'y vivre sans amour; si elle concevait facilement qu'on pût dédaigner une couronne, elle ne comprenait pas qu'on renonçât à un époux : plus d'une fois elle ne put s'empêcher de dire sa pensée à sa jeune sœur; mais quand elle s'efforçait de tenter son ambition, en l'éblouissant de l'éclat du trône et de cette foule de sceptres dont tant de rois s'estimeraient heureux d'orner sa beauté; quand plus souvent encore elle cherchait à émouvoir son cœur,

en lui peignant les charmes d'une union conjugale, Mathilde se détournait, en rougissant de la vue de pareils tableaux, non par la crainte qu'ils ne la tentassent, mais par la honte de les voir. Alors Bérengère, attentive à ne point blesser une si délicate pudeur, ne lui parlait plus que de ces purs et chastes sentimens qui ont seuls le droit d'attendrir le cœur d'une vierge : c'étaient les regrets du meilleur des frères; c'était la douleur d'une mère inconsolable de vivre séparée de son plus cher enfant; c'était enfin l'amitié qui les unissait toutes deux, et dont la privation laisserait un vide dans un cœur que l'amour même de Richard ne remplirait pas entièrement. A de si pathétiques peintures, la reine faisait succéder des fêtes où la magnificence s'unissait à la galanterie, et auxquelles il était difficile que la princesse Mathilde n'assistât pas quelquefois; mais en vain le siècle étalait ses pompes, en vain la nature faisait parler ses tendresses; courageuse et modeste, la jeune vierge dédaignait tous

les terrestres biens, et traversait le monde occupée seulement du ciel.

Après quelques jours d'une navigation heureuse, quoique lente, le vaisseau se trouva en vue des côtes d'Asie; et déjà on apercevait le port de Ptolémaïs comme un point dans l'horizon, lorsque le vent, s'élevant tout à coup avec violence, rendit tous les efforts des matelots inutiles; le pilote lui-même abandonna son gouvernail à la fureur des flots; et en moins de trente-six heures, la force de la tempête eut poussé le navire contre les bancs de sable qui s'étendent aux environs de Damiette : là, il fut surpris par un vaisseau ennemi qui, voyant la détresse des chrétiens, crut qu'il lui serait facile de s'en emparer; mais des sujets qui avaient à défendre leur reine, et des chevaliers qui combattaient pour la religion et la beauté, ne devaient se rendre qu'en perdant la vie. A la tête des guerriers, le plus jeune et le plus vaillant de tous, Josselin de Montmorency, l'épée à la main, résistait avec une telle

intrépidité, que déjà les infidèles commençaient à plier, lorsqu'un esquif, sorti du port de Damiette, fit changer la fortune. A la vue du drapeau jaune et noir qu'il portait, les Sarrazins s'écrièrent d'une commune voix : *Malek Adhel! Malek Adhel!* et ce nom leur rendant le courage prêt à les abandonner, ils recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Tandis que Josselin, animé d'une valeur héroïque, s'élance au milieu des ennemis, les presse, les pousse, les menace, précipite les uns dans la mer, frappe les autres, entasse les victimes, fait couler des ruisseaux de sang, et se forme un rempart des armes, des débris et des cadavres des infidèles, l'archevêque de Tyr qui était auprès des princesses, ayant entendu retentir le nom de Malek Adhel, tombe à genoux, et s'écrie : « Humiliez-vous avec moi, car notre heure est venue : rien ne résiste à Malek Adhel. » La princesse obéit et se prosterne; mais la reine, d'une voix déchirante, lui dit en fondant en larmes : « O mon père, qu'est-ce donc que cet

affreux, cet horrible Sarrazin, dont la valeur va m'enlever à mon époux! — Malek Adhel est frère de Saladin: de tous les ennemis des chrétiens, c'est le plus terrible sans doute; je l'ai vu, le fer et la flamme à la main, réduire en cendres nos bourgs et nos campagnes; sans lui, jamais Jérusalem ne serait tombée, jamais Saladin n'eût fait flotter ses drapeaux sur le temple du Christ. »

Guillaume achevait à peine ces paroles, qu'un bruit de chaînes et un cliquetis d'armes lui apprirent que leur funeste sort était accompli. Aussitôt il se hâta d'aller joindre ses frères, espérant adoucir leurs maux par ses prières: depuis long-temps il connaissait Malek Adhel, , et n'ignorait pas l'ascendant que sa haute sagesse lui donnait sur l'âme de ce guerrier. Tandis qu'il l'implorait, les deux infortunées princesses se retirent dans l'endroit le plus obscur du vaisseau, attendant en tremblant les chaînes dont on va les charger. La reine, au désespoir d'un événement qui la sépare de son époux, exhale sa douleur par des larmes et des sanglots, en

appelant le brave Richard à son aide. Mathilde, plus résignée, quoique frémissant de se voir sous la puissance des ennemis de la foi, presse contre son sein le reliquaire de l'abbesse, et à genoux devant Dieu, lui demande un secours qu'elle n'attend que de lui. Mais tout à coup la porte de la chambre où elles sont renfermées se brise avec fracas ; plusieurs hommes s'y précipitent: à la vue de l'habit musulman, Mathilde se détourne avec horreur, en invoquant de nouveau le saint reliquaire ; le chef des vainqueurs s'approche de la reine, d'un air fier mais respectueux, et lui dit: « Calmez votre effroi, madame, vous n'êtes point esclave, vous serez traitée dans mon palais avec tous les honneurs dûs à votre haute naissance ; je vous jure, au nom du prophète, qu'aucun des gens de votre suite ne portera des chaînes ; je leur demande seulement leur parole de demeurer à Damiette, et de ne point essayer de rejoindre le camp des croisés avant que Saladin, mon frère, instruit de votre arrivée dans ses états, n'ait traité avec le

roi d'Angleterre du prix qu'il met à votre rançon.

Bérengère accepta avec joie des conditions généreuses qui lui donnaient l'espoir d'être bientôt rendue à son époux ; touchée d'ailleurs des manières nobles et polies du prince arabe, elle répondit avec reconnaissance, promit ce qu'il demandait, et se prépara à quitter le vaisseau pour se rendre dans le palais de son nouveau maître : mais auparavant elle lui dit, en montrant Mathilde : « Seigneur, cette jeune vierge est la sœur de Richard ; ne nous séparez point ; la douceur de pleurer ensemble est la seule qui nous reste, et un si généreux vainqueur ne voudra pas nous l'arracher. » Malek Adhel aperçut alors la princesse et s'approcha d'elle pour lui donner la main ; mais Mathilde, dont le nom abhorré de Saladin venait de redoubler l'effroi, s'éloigna avec terreur du frère de ce grand ennemi de Dieu, et s'enveloppant dans ses voiles pour ne pas le voir, elle répondit en tremblant et sans lever les yeux, qu'elle suivrait la reine.

En arrivant sur le tillac, Malek Adhel jette un coup-d'œil curieux sur ses deux illustres prisonnières, dont jusqu'à ce moment les traits lui avaient été cachés par l'obscurité : admirateur idolâtre de la beauté, la figure de la reine d'Angleterre ne fixe pas long-temps ses regards, il les détourne sur la princesse qui venait d'entr'ouvrir son voile pour descendre dans la chaloupe : ce mélange de douceur et de majesté répandu dans toute sa personne, la blancheur de ce front ingénu, le modeste incarnat de ses joues, ces timides regards attachés vers la terre, cet habit, emblême de la chasteté, enfin ce genre de beauté inconnu au climat où vivait Malek Adhel, l'étonne, le frappe ; il demeure interdit ; il ne sait ce qu'il éprouve : jusqu'alors amant absolu des plus célèbres beautés de l'Asie, qui toutes maîtrisaient également ses sens, jamais son cœur n'avait été ému ; pour la première fois il vient de l'être : le fier Arabe tremble devant une femme, et, sans lever les yeux, une vierge chrétienne vient d'enchaîner le frère du sou-

verain de la Syrie, de l'Egypte et des trois Arabies.

C'était beaucoup pour un vainqueur musulman d'être poli envers un sexe que Mahomet a destiné à l'esclavage. Malek Adhel, étranger à la croyance d'Europe, ne pouvait partager le respect religieux que l'habit de Mathilde inspirait à des chrétiens, et puisqu'il avait osé l'aimer, il devait oser le lui dire : aussi, chargeant un de ses officiers du soin de conduire la reine, il court à la princesse, l'enlève dans ses bras, la transporte dans la chaloupe, s'assied auprès d'elle et veut s'emparer d'une de ses mains : mais la jeune vierge, épouvantée de l'audace du Musulman, se rejette en arrière avec autant d'effroi que si l'abîme des enfers se fût ouvert devant elle. Dans ce moment ses yeux se sont levés sur Malek Adhel, et la surprise la rend immobile : jusqu'à ce jour elle s'était figuré un Sarrazin comme la plus hideuse des créatures, et semblable en tout à l'effroyable portrait que le Saint-Esprit nous fait de Satan dans les écritures : au lieu des traits du démon,

elle aperçoit la plus majestueuse figure, un air fier et martial, un regard où la noblesse d'une belle âme se peint tout entière : étonnée, éperdue, ne sachant si un prestige infernal la séduit et l'aveugle, elle se précipite aux pieds de l'archevêque de Tyr, qui vient d'arriver auprès d'elle, et cachant sa tête contre sa robe, elle s'écrie : « O mon père, mon père !... » Guillaume connaît l'extrême dévotion de Mathilde, et croit voir dans le sentiment qu'elle éprouve, l'humiliation d'avoir été enlevée par un infidèle et la douleur de se sentir sous sa dépendance; il la relève, l'encourage, et tandis qu'il la soutient d'une main, il porte l'autre vers son front qu'il incline devant Malek Adhel, en lui disant : « Seigneur, cette jeune fille que vous voyez devant vous, pâle et tremblante, n'appartient plus au monde : placée par sa naissance à côté du trône de Richard, elle en est descendue pour se consacrer à Dieu par des vœux d'éternelle chasteté : l'approche d'un homme est pour elle une souillure, et jusqu'à ce jour nul chevalier chrétien n'a osé regarder d'un

œil profane la vierge du Seigneur. Permettez donc, ô noble Malek Adhel, que renfermée dans l'intérieur de votre palais, à l'abri de tous les regards, fidèle à sa loi, elle demeure solitaire et cachée jusqu'à l'instant marqué pour sa délivrance par le ciel, le grand Richard et l'illustre Saladin. » En achevant ces mots, il s'incline avec plus de respect encore et attend la réponse de Malek Adhel. Celui-ci contemple long-tems la princesse, dont la confusion augmente encore la beauté; il jette de tels regards sur elle, qu'elle est obligée de cacher dans le sein de la reine son embarras et sa honte! cependant il garde le silence, hésite, ne sait à quoi se résoudre; à la fin, se tournant du côté de l'archevêque, il lui dit: « Pontife du Christ, vos paroles me semblent si étranges, que, pour y croire, j'ai besoin qu'elles me soient confirmees par la princesse elle-même. » Alors, faisant quelques pas vers elle, il ajouta: « Serait-il vrai, madame, que vos vœux soient tels qu'on vient de les exprimer, et que vous vous soyez condamnée volontairement à ensevelir

dans une éternelle obscurité ces attraits qui étonnent, ravissent l'âme?.... » Elle interrompt le prince, et sans le regarder, levant les yeux au ciel, elle dit: « O que ne suis-je encore dans mon cloître, n'ayant jamais vu les traits, ni entendu la voix d'un Sarrazin! Dieu tout-puissant, vous le savez si tous les vœux de mon cœur ne sont pas de vivre à jamais éloignée des ennemis de votre nom. — Vous voyez, illustre Malek Adhel, que je ne vous en impose pas, lui dit l'archevêque. — Oui, mon père, reprit le prince avec fierté, j'y vois les effets de cette religion fanatique que vous nommez la *très-sainte*, tandis que vous taxez la nôtre d'être impie et barbare: cependant, toute barbare qu'elle est, jamais elle n'a commandé à nos guerriers d'aller ravager votre patrie, ni à de jeunes et célestes beautés de quitter le monde et ses plaisirs pour s'ensevelir toutes vivantes dans un tombeau: au reste, la princesse est libre; elle vivra dans mon palais conformément à ses volontés, et je saurai respecter jusqu'à ses absurdes sermens. »

En achevant ces mots, Malek Adhel s'éloigna, et ayant divisé l'équipage chrétien sur plusieurs chaloupes, il remonta dans l'esquif qui l'avait amené, et précéda ses prisonniers à Damiette.

Les princesses, en débarquant sur le port, trouvèrent deux litières qui les attendaient; on présenta un cheval à l'archevêque; le reste des prisonniers suivit à pied, hors le brave Montmorency, qui, n'ayant cédé qu'au nombre dans le combat, était couvert de glorieuses blessures, et, pâle, inanimé, fut mis sur un brancard et porté presque sans vie au palais.

Durant la route, Mathilde, seule avec elle-même, repassait dans sa pensée tous les funestes événemens dont ce jour avait été témoin; elle frémissait au souvenir de la témérité de l'infidèle; mais en même tems elle s'étonnait de ne pas sentir pour lui une plus invincible horreur. Comment surtout, se disait-elle, n'ai-je pas aperçu en lui quelques traits du démon auquel il est livré? Sans doute la cause en est dans le trouble où ses discours impies avaient jeté mes esprits; et en

réfléchissant ainsi, la princesse éprouvait une secrète curiosité de revoir le jeune Arabe, afin de découvrir le signe réprobateur dont Dieu devait l'avoir marqué.

Malek Adhel habitait à Damiette l'antique palais des califes fatimites; là, tout brillait de la magnificence de ses anciens possesseurs; on n'y marchait que sur le marbre, on n'y voyait que des colonnes de jaspe et de granit, et le faste de l'extérieur n'égalait pas encore celui du dedans : des appartemens sans nombre, d'immenses jardins étaient occupés par le sérail; des eunuques veillaient aux portes secrètes, et des gardes superbement vêtus, aux portes extérieures : mais le prince a destiné un autre palais pour la reine et les princes chrétiens : quoiqu'étranger aux mœurs de l'Europe, il en connaît assez les délicatesses pour savoir qu'une souveraine rougirait d'habiter avec des esclaves, et qu'un séjour de volupté est horrible aux yeux du saint archevêque : c'est donc dans un palais séparé qu'il fait conduire la reine et toute sa suite. Il veut qu'elle n'y soit servie

que par des chrétiens ; il permet à Guillaume d'y célébrer les mystères de son culte, et consent même que les seigneurs et les chevaliers qui formaient le cortége de Bérengère, soient introduits chez elle à certaines heures du jour. De grands et solitaires jardins entourent ce palais ; quoique attenant à ceux du sérail, ils en sont séparés par de hautes murailles, et n'ont entre eux aucune espèce de communication.

Le luxe oriental qui éclate dans cette demeure, étonne la reine et révolte l'humble novice : de riches tapis de Perse s'étendent sous leurs pieds ; les plus doux parfums de l'encens et de la myrrhe brûlent de tous côtés, et dans un vaste salon de jaspe, des piles de carreaux enrichis de broderies, entourent un bassin où quatre Amours de porphyre versent une onde claire et rafraîchissante. Des rideaux de gaze et des jalousies entr'ouvertes ne laissent percer qu'un demi-jour, et cependant n'empêchent pas qu'on ne distingue dans les jardins le doux balancement des orangers et des roses, et les guirlandes que le jasmin et

la vigne forment autour des fenêtres du palais.

Le plus riche de ces appartemens est destiné pour la reine; Mathilde choisit le plus simple, et au milieu de ces murs revêtus de marbre et de dorure, elle regrette son obscure et étroite cellule. L'archevêque, profondément affligé de l'esclavage de la reine et des chrétiens, déteste d'autant plus le faste qui l'entoure, que son cœur est plus rempli d'amertume; il s'enferme dans un réduit ignoré du palais : pour tous meubles il ne veut qu'un lit grossier, pour seul ornement qu'une croix ; là, il prie jour et nuit pour la délivrance de ses frères, et ne sort de cette retraite que pour aller leur porter des secours et des consolations.

Aussitôt que les princesses furent arrivées dans leur palais, Malek Adhel leur envoya des corbeilles pleines des fruits les plus exquis et des glaces de toute espèce : mais, joignant le respect à la générosité, il ne se présenta point devant elles ; il leur fit même dire qu'aucun Musulman n'entrerait chez elles sans

leur aveu, et que lui-même n'oserait s'y montrer que quand il aurait quelques nouvelles satisfaisantes à leur apprendre.

Durant la triste nuit qui suivit cette triste journée, les princesses cherchèrent en vain un sommeil que le souvenir de leurs malheurs interrompait sans cesse. Bérengère, occupée seulement de son époux, mouillait de pleurs sa couche solitaire, et ne pouvait adresser à Dieu que les accens passionnés d'un amour au désespoir. Mathilde, aux pieds du souverain-juge, lui offrait ses larmes et ses prières, et s'efforçant de soumettre son âme à l'affliction qu'il lui avait envoyée, elle disait : « O grandeur infinie! je romprai mon cœur plutôt que de murmurer contre vos décrets, et le vase de terre ne s'élevera point contre la main qui l'a formé. Heureuse encore que vous m'ayez donné votre loi pour soutien, afin qu'elle adoucisse l'amertume des jours mauvais, et m'empêche d'être accablée de douleur dans mes épreuves. »

Le lendemain, les princesses se réu-

nirent dans un cabinet solitaire dont elles résolurent de faire leur oratoire: on voyait sur le visage pâle de Mathilde l'empreinte d'une douleur calme et résignée, telle que la piété l'approuve et la permet; tandis que la reine portait sur ses traits défigurés l'image de la profonde désolation qui régnait au fond de son âme. L'archevêque, en ce moment, entra chez elle; il venait de quitter la prière pour un soin plus important encore, il venait consoler l'affligée; digne et noble prérogative de son ministère, que sa charité ne lui permettait jamais de négliger : mais la reine, accablée de tristesse, n'était pas encore en état de l'entendre, et sans oser le dire, elle sentait au fond de son cœur que sa blessure ne cesserait de saigner que le jour où elle serait rendue à Richard; cependant, afin de pouvoir envisager un terme à ses maux, elle interroge Guillaume, et lui demande de l'instruire du caractère de Saladin et des espérances qu'elle peut fonder sur la protection de Malek Adhel. « Mon père, lui dit-elle, vous, né dans l'Asie, depuis trente ans patriarche de

Tyr, conseiller, ami des rois de Jérusalem, ayant été chargé par eux plusieurs fois d'ambassades auprès du soudan, vous devez connaître mieux que personne la cour, les usages, les caractères de nos ennemis, et m'indiquer par quels moyens on peut obtenir d'eux la grâce d'où dépend ma vie. »

« Hélas! répondit Guillaume, il n'est que trop vrai que j'ai vu naître et croître cette puissance de Saladin, qui a renversé le trône de Jérusalem, et qui menace maintenant toute l'Asie; je pourrai vous apprendre, sans doute, par quel chemin il est parvenu à ce comble de gloire où nous le voyons maintenant: je connais sa cour, sa puissance et ses intrigues; je connais les vertus qui le distinguent et les vices qu'on lui reproche; je connais surtout le grand ascendant de Malek Adhel sur son esprit, et tout le parti que j'en aurais pu tirer pour l'avantage des chrétiens, si on m'eût laissé seul maître de traiter avec ce prince, le plus généreux de tous les princes. Ah! au lieu de s'entre-détruire par des guerres intestines, si nos chefs,

nos chrétiens d'Orient eussent voulu écouter mes conseils, et qu'Amaury et Lusignan se fussent confiés à mon expérience, croyez que la Terre-Sainte ne serait pas réduite à l'état déplorable où nous la voyons aujourd'hui. »

En achevant ces mots, l'archevêque soupira amèrement et se tut. Après un assez long silence, il reprit la parole et commença son récit, tandis que la reine et Mathilde, les yeux attachés sur lui, l'écoutèrent avec la plus profonde attention.

CHAPITRE IV.

« C'est à Damas, dans la cour de l'Atabek Noureddin, que Saladin et Malek Adhel furent élevés sous les yeux de leur père Ayoub. Celui-ci était loin de prévoir et de désirer la future grandeur de sa maison : fidèle à son souverain dont il était chéri et honoré, tantôt l'épée à la main, il lui conquérait de nouveaux états, ou retiré dans son gouvernement de Damas, il s'occupait à lui former, dans ses enfans, deux serviteurs aussi fidèles, aussi dévoués qu'il l'avait toujours été lui-même.

» Saladin n'annonçait pas dans son enfance ce qu'il devait être un jour; on ne distinguait en lui qu'une humeur indolente et des vertus paisibles; tandis

que Malek Adhel, plein d'une ardeur guerrière, semblait avec la vie respirer les combats. Saladin, grave, froid, austère, réfléchissait beaucoup, parlait peu, repoussait tous les plaisirs, dédaignait l'amour et ne voyait arriver qu'avec peine le moment où son âge le forcerait à prendre les armes. Malek Adhel, impétueux, intrépide, franc jusqu'à l'indiscrétion, se livrant avec excès à toutes les voluptés de la jeunesse, obtint, par ses prières, de verser son sang pour la patrie avant l'âge où la loi le permet aux Musulmans.

« C'est ainsi que le génie de Saladin, qui n'était né que pour commander, demeura muet tant qu'il fut contraint d'obéir; tandis que Malek Adhel se montra de bonne heure ce qu'il devait être toute sa vie, guerrier intrépide, ami sincère et serviteur dévoué. Mais autant le caractère de ces deux frères était opposé, autant leurs cœurs étaient étroitement unis; ils ne se quittaient point sans regret, et ne se retrouvaient point sans joie. Cette amitié, cimentée par un même respect pour la loi de Mahomet,

par une haine irréconciliable pour les chrétiens, par des services mutuels, et surtout par le temps; cette amitié vive, profonde, qui serait l'objet de notre admiration, si ses effets ne nous avaient pas été si funestes, ne s'est point démentie jusqu'à présent, et paraît même augmenter de force en augmentant de durée.

» Ce fut en Egypte qu'ils firent leurs premières armes, sous les ordres de leur oncle Shirkouh: celui-ci y avait été envoyé par l'Atabek Noureddin, pour chasser le calife Fatimite qui régnait au Caire, et faire substituer à son autorité celle du calife de Bagdad. Shirkouh entra facilement dans un pays mal gardé, mal défendu, dont le nonchalant souverain avait abandonné le gouvernement à des tyrans subalternes. Cependant à l'approche du général de l'Atabek, Ledin Allah se réveilla de son assoupissement; mais n'ayant aucun moyen de repousser un si formidable ennemi, il employa ses trésors pour le séduire, et lui fit offrir, pour prix de sa trahison, avec la moitié de ses richesses, la place

de grand-visir, qui, par l'étendue du pouvoir, était au-dessus de celle du calife lui-même.

» Shirkouh fut ébloui par la magnificence de ces promesses, et son ambition l'emportant sur sa fidélité, il promit de soutenir les droits de Ledin Allah, et d'abandonner ses anciens maîtres. A cette nouvelle, l'âme de Malek Adhel se révolta; il osa reprocher à son oncle la trahison dont il se rendait coupable. Shirkouh, offensé d'une telle audace, l'en eût puni sans doute, si Saladin n'eût intercédé pour son frère, et n'eût même obtenu de lui d'accompagner leur oncle le lendemain à l'audience du calife.

» La pompe éclatante de cette cour étonna les fils d'Ayoub, accoutumés à la simplicité de celle de Nourreddin; mais ils la regardèrent avec des yeux bien différens. Tandis que la perfidie de Shirkouh remplissait d'indignation le cœur fier et généreux de Malek Adhel, Saladin sentait naître dans le sien des mouvemens d'ambition qu'il avait ignorés jusqu'alors: ce n'était point qu'il

enviât la grandeur de Shirkouh; la seconde place d'un empire n'était pas capable de l'arracher à sa paresse ; mais il sentait en même tems que l'espoir de ne voir rien au-dessus de sa puissance, pourrait faire de lui un autre homme (1).

» Ces sentimens ne tardèrent pas à se développer ; il ne fallait qu'une occasion pour déterminer Saladin : elle arriva. Shirkouh mourut, et Ledin Allah se voyant sans défenseur, et espérant en trouver un autre dans l'aîné des fils d'Ayoub, se hâta de lui offrir la place de son oncle. L'ambitieux Saladin qui en voulait un autre, feignit pourtant de se contenter de celle-là, et s'excusa auprès de Malek Adhel de l'avoir acceptée, en l'assurant que son intention était de n'en user que pour concourir aux vues, et de se conformer aux ordres de leur maître l'Atabeck. Malek Adhel le crut : Mais tandis qu'il

(1) Tous ces détails sur le caractère de Saladin sont vrais et transcrits fidèlement de l'histoire de sa vie.

s'éloigne du Caire, qu'il combat les chrétiens, il apprend que Ledin Allah a perdu la vie, que Saladin est monté sur son trône et exerce la suprême puissance: il ne peut croire que son frère trahisse ainsi la foi qu'il doit à Noureddin; il ne peut croire surtout que son frère l'ait trompé: Il quitte l'armée au milieu de ses victoires; il accourt au Caire, et se présente devant Saladin: les larmes aux yeux, il lui peint, sous les plus vives couleurs. la honte qu'une pareille usurpation va faire rejaillir sur leur famille, le désespoir de leur vieux père Ayoub; il rappelle que c'est au maître qu'il veut trahir, qu'il doit jusques à la grandeur où il est parvenu. Saladin n'avait point oublié les bienfaits de l'Atabek; il respectait les cheveux blancs de son père, et aimait Malek Adhel comme jamais frère n'avait aimé un frère: cependant inébranlable sur son trône, sentant que c'était là que le destin avait marqué sa place, les prières de son frère ne purent la lui faire abandonner; et Malek Adhel ne voulant ni combattre contre lui, ni le

défendre contre Noureddin, ni demeurer spectateur oisif de la guerre, tourna ses armes contre les chretiens, et les fit trembler jusque dans Jérusalem.

» C'est ainsi, continua l'archevêque, que Malek Adhel, en refusant de prendre part à la grande querelle de Saladin avec l'Atabek, nous rendit victimes de son amitié pour son frère, et de sa fidélité pour son souverain. Je ne vous peindrai point les affreux ravages que son bras a exercés dans la Terre-Sainte. Nous n'avons point eu de villes, nous n'avons point eu d'armées capables de résister à ce guerrier, surnommé, à trop juste titre, le *lion des combats* et le *foudre des batailles.* Mais Rama et Tibériade rasées, Tripoli et Bethléem changés en un monceau de pierres, Ptolémaïs conquise, et Jérusalem enfin perdue pour la chrétienté, vous en disent plus que toutes mes paroles, et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser au souvenir de pareils malheurs »

L'archevêque s'interrompit une seconde fois en cet endroit, pour donner

un libre cours à ses pleurs. Mathilde y mêla les siens, et aurait haï sans doute le cruel auteur de tant de calamités, si le ciel lui eût donné un cœur capable de haïr. « Mon père, dit-elle d'une voix timide à l'archevêque, il y a dans votre récit des choses qui confondent mon intelligence: comment accordez-vous des sentimens nobles et généreux au prince impie qui a renversé la cité sainte? Se peut-il que les infidèles aient quelques vertus?—Pour le malheur du monde et de la foi, ils en ont, ma fille, répondit Guillaume; vous rencontrerez dans plusieurs Sarrazins, et sur tout dans Malek Adhel, la sincérité, le désintéressement et la grandeur d'âme; mais toutes ces vertus ne sont qu'une écorce brillante, renfermant en elle une source de corruption, semblables à ces fruits dont nous parle l'écriture, qui charment l'œil par leur beauté, et ne laissent dans la bouche qu'une cendre amère et empoisonnée. » Mathilde, à ces mots, leva les yeux au ciel comme pour recommander à sa miséricorde ces malheureux Musul-

mans; et la reine s'écria : « Mais, mon père, dites-moi comment Malek Adhel, qui avait quitté l'Egypte pour ne pas favoriser l'usurpation de son frère, se trouve-t-il maintenant gouverneur de Damiette ? C'est ce qui me reste à vous apprendre, répondit l'archevêque ; mais votre majesté permettra que je remette mon récit à un autre jour : en ce moment, le souvenir des maux de mes frères a fait saigner toutes mes plaies. Hélas ! quel est celui qui les guérira ? La couronne de notre tête est tombée ; nos jours sont accomplis ; notre fin est venue ; et tout l'honneur de la fille de Sion s'est retiré d'elle : regarde, ô Eternel ! notre affliction ; vois s'il y a une douleur comme notre douleur, et ne ferme point ton oreille à nos cris, afin que nous n'expirions pas dans la détresse (1). »

Durant les jours suivans, l'archeque n'eût pas le tems de se trouver avec les princesses qu'à l'heure de la prière : plusieurs de ses momens étaient pris

---

(1) *Lamentations de Jérémie.*

par Malek Adhel, qui l'interrogeait sur l'état de l'Europe, et le caractère des rois qui la gouvernaient : il consacrait le reste de sa journée à visiter les blessés et consoler les mourans; il s'arrêtait surtout auprès du lit de Montmorency; mais c'était moins pour affermir que pour admirer son courage : car ce jeune héros était soumis à Dieu, à un tel point, qu'il aurait vu approcher la mort sans oser seulement regretter la gloire : cependant il y fut rendu, à cette gloire pour laquelle il était né. Ses blessures se fermèrent, et Malek Adhel, en le sachant hors de danger par l'effet des soins qu'il lui avait fait prodiguer, Malek Adhel, noble et généreux, ne pensa point qu'il avait conservé un ennemi, mais qu'il avait sauvé un héros.

Enfin, quand l'archevêque fut libre de se retrouver auprès de la reine, elle le conjura de vouloir bien continuer l'histoire des conquêtes de Saladin. Ils se réunirent avec Mathilde dans l'oratoire des princesses, et Guillaume commença ainsi :

« Pendant que Malek Adhel ruinait

nos villes et nos campagnes, Noureddin se préparait à châtier son infidèle émir; il venait de rassembler une nombreuse armée, et s'avançait à grands pas vers l'Egypte, lorsque la mort le frappa, et détruisit ainsi la seule force qui pouvait mettre obstacle à l'ambition de Saladin : celui-ci, en habile politique, se hâta d'épouser la veuve de l'Atabek, et ce mariage légitimant en partie son usurpation, Malek Adhel n'hésita plus à se ranger du parti de son frère; et dès-lors soutenu par ce bras invincible, le trône du nouveau sultan put défier toutes les puissances de l'Orient réunies.

» Les deux frères célébrèrent leur réunion par de nouvelles conquêtes. Mouhoul, Damas, Alep, tombèrent sous leurs coups : Jérusalem seule résistait encore; mais les guerres intestines qui la déchiraient, faisaient trembler tous les chrétiens sur le sort qui lui était réservé.

» Amaury n'existait plus; l'infortuné Baudouin V lui avait peu survécu, et Sibylle, sa sœur aînée, héri-

tière du royaume de Jérusalem, en avait fait couronner roi Lusignan son époux : mais les droits de celui-ci n'étaient pas généralement reconnus. Plusieurs princes, ses tributaires, refusaient de lui prêter serment, et Conrad, marquis de Montferrat, lui disputait ses droits au trône. Ce concurrent, soutenu par Raimond, comte de Tripoli, était un ennemi redoutable, et peut-être l'eût-il emporté, s'il n'eût aliéné tous les esprits par son caractère dur, hautain et inflexible; au lieu que Lusignan, en cachant une ambition aussi démesurée sous un extérieur populaire et affable, se faisait beaucoup plus de partisans : d'ailleurs, profond dans ses projets et constant dans ses entreprises; impétueux dans ses desirs, mais toujours maître de ses mouvemens; faux, perfide peut-être, n'examinant jamais si un parti était injuste, mais s'il pouvait réussir, et cependant ayant l'art de persuader que ses propres intérêts n'étaient rien pour lui devant ceux de l'état, il avait obtenu de grands avantages sur un rival qui osait menacer les chrétiens de les aban-

donner pour s'allier à Saladin, s'ils ne forçaient pas Lusignan à lui céder la couronne.

» Ce fut dans ces circonstances que le roi de Jérusalem me fit appeler un jour dans son conseil, et me dit : — Mon père, si nous étions encore aux tems de la première croisade, à ces tems heureux où les chrétiens, soumis à un seul chef, sacrifiant avec joie leur bien particulier au bien général, étaient dignes de la céleste cause qu'ils étaient appelés à défendre, malgré la valeur et le nombre de nos ennemis, je ne les craindrais pas, et je ne me verrais pas réduit à l'humiliante nécessité de leur demander la paix; mais, mon père, depuis que les richesses de l'Asie ont corrompu les chrétiens, qu'ils ont préféré l'or, les parfums et les voluptés de l'Orient, à cette pauvreté, à cette austérité de mœurs qui distinguaient jadis les vengeurs du fils de Marie, depuis que la Palestine enfin a vu naître successivement des princes de Sidon, des marquis de Tyr, des comtes de Joppé, des barons de Ramla, et tant d'autres seigneurs qui ont voulu se ren-

dre indépendans du roi de Jérusalem, l'empire, en divisant ainsi ses forces, les a perdues sans retour; et si nous n'obtenons de Saladin une trève qui nous donne le tems de demander et de recevoir des secours de l'Europe, je vois en frémissant, le trône de Godefroi de Bouillon prêt à s'écrouler, et le tombeau du Christ, conquis par tant de sang et de sacrifices, retomber pour jamais sous la puissance de nos impies oppresseurs. Dans cette affreuse situation, c'est à vos lumières, c'est à votre sagesse que j'ai recours, mon père. Révéré des chrétiens, estimé même par nos ennemis, vous êtes le seul qui puissiez soutenir notre cause avec succès : partez donc, mon père, rendez-vous à la cour de Saladin, parlez-lui, parlez surtout à Malek Adhel : il a un grand ascendant sur l'esprit de son frère; et, quoiqu'il nous ait fait plus de mal que personne, si j'en crois ce que la renommée publie à sa louange, il sera plus que personne touché de nos malheurs. Quant aux conditions de la trève, mon père, je m'en repose entièrement sur

vous; car je sais trop combien la gloire des chrétiens vous est chère, pour craindre de la voir se ternir entre vos mains.

» En consentant à me charger de cette honorable et difficile ambassade, je me rangeais, aux yeux de toute la la chrétienté, du parti de Lusignan; mais quoique je n'estimasse pas son caractère, il me paraissait plus propre que celui de Conrad à ramener la paix dans l'empire : d'ailleurs ses droits étaient bien plus justes; ils étaient même sacrés, puisqu'il avait reçu le serment d'obéissance de tous ses sujets : l'honneur, la religion, me faisaient un devoir de le reconnaître pour mon souverain : en conséquence, je n'hésitai pas à me rendre, d'après ses ordres, à la cour de Damas, où Saladin résidait alors.

» Je puis dire que jamais ambassadeur ne reçut un accueil plus distingué que celui que j'obtins à Damas. Dès le jour même de mon arrivée, je fus admis à l'audience du Sultan; il me reçut dans sa tente, dont le luxe et le faste étaient sévèrement bannis, et où il ne se distinguait lui-même du reste de ses sujets,

que par une plus grande simplicité dans ses habits. En m'apercevant, il m'honora d'un gracieux sourire ; et le prince son frère s'avançant vers moi avec cet air de dignité et de franchise qui lui gagne tous les cœurs, me prit par la main et me dit : — Vénérable pontife, en vous envoyant vers nous, les chrétiens nous annoncent enfin qu'ils veulent agir de bonne foi, et que nous pouvons prendre confiance en leurs promesses : mon frère est prêt à écouter vos propositions, et moi à les soutenir auprès de lui. Quoique nous sachions bien que, par votre exemple et votre éloquence, vous attiriez à votre foi presque tous les prisonniers Sarrazins, nous n'ignorons pas non plus que ceux qui demeurent fidèles à Mahomet n'en sont pas moins protégés par vous, et que votre charité s'étend sur tous les malheureux ; aussi recevez-vous dans cette cour les mêmes respects, les mêmes hommages qu'on vous rend sans doute à celle Jérusalem : quiconque sème partout les bienfaits, doit recueillir partout la reconnaissance : un homme tel que vous

ne peut avoir que des amis, et je jure, en dépit de la croyance qui nous divise, qu'il n'en trouvera nulle part un plus sincère et plus ardent que Malek Adhel.

» La chaleur avec laquelle ce prince prononça ces paroles, émut tous les assistans et me toucha au point de me faire verser quelques larmes. — Peut-être, continua l'archevêque, en s'adressant à la reine, votre majesté trouvera-t-elle que la modestie aurait dû fermer ma bouche sur de pareils éloges; mais c'est bien moins la vanité que le désir de vous faire connaître Malek-Adhel qui m'engage à les répéter. — Mais, mon père, interrompit vivement Mathilde, comment n'avez-vous pas profité de votre séjour auprès de ce prince pour ouvrir ses yeux à la lumière? — Je l'ai tenté plus d'une fois, ma fille, reprit Guillaume; mais sans doute l'instant marqué par Dieu n'était pas arrivé encore : je veux croire qu'il viendra, et qu'une âme si magnanime ne restera pas éternellement dans les ténèbres. — Mon père, continua la princesse, ne priez-vous pas quelquefois pour sa con-

version? — Tous les jours, ma fille; car une pareille conversion serait plus utile à la chrétienté que le gain de plusieurs batailles; et si la reine le permet, chaque matin et chaque soir nous implorerons pour le prince, dans nos prières communes, le Dieu des miséricordes. — Bérengère assura qu'elle y consentait de grand cœur, et la princesse ajouta un peu vivement : — Mon père, vous nous continuerez demain votre intéressant récit; mais maintenant, je crois que l'heure de la prière a sonné. » L'archevêque se leva à ces mots pour commencer les saintes cérémonies; on assembla tous les chrétiens captifs, qui par leur rang pouvaient être admis en la présence de la reine. On voyait près de l'autel le vieux duc de Norfolk : courbé par le poids des ans, il ne demandait à Dieu qu'assez de vie pour aller mourir dans le camp des chrétiens; plus loin, quelques femmes éplorées élevaient leurs mains et leurs cœurs vers celui qui pouvait seul mettre fin à leur esclavage; un peu plus loin, le jeune Josselin de Montmorency,

pâle, faible encore, jetait un regard timide sur la fille des rois, et s'étonnait que le ciel, qui se l'était réservée, eût permis qu'elle tombât sous le joug des infidèles. La reine, prosternée devant son prie-dieu sur des coussins de velours, occupée d'un sentiment unique, ne pouvait parler et prier que pour un seul objet; tandis qu'agenouillée sur un marbre, Mathilde, du fond d'une conscience tranquille, faisait monter vers le ciel pour la conversion du prince, des prières innocentes et pures qui auraient pu se mêler avec celles des anges.

CHAPITRE V.

Peu de jours après, l'archevêque se disposait à continuer aux princesses l'histoire des succès de Saladin, lorsqu'un eunuque noir, apportant un message de Malek-Adhel, fut introduit chez la reine, et lui dit que le prince la faisait prévenir qu'ayant une nouvelle importante à lui communiquer, il allait se rendre dans l'instant auprès d'elle.

A cette annonce, la jeune vierge rougit et se leva en regardant l'archevêque, comme pour lire dans ses yeux si elle devait s'éloigner ou attendre le prince. Guillaume réfléchit quelques minutes; puis, prenant Mathilde par la main, il

la fit asseoir entre la reine et lui. « Il faut rester, ma fille, lui dit-il; la moindre marque de défiance pourrait offenser le prince, et le plus sûr moyen de contenir les âmes grandes et généreuses, est d'avoir l'air de se fier à elles; d'ailleurs Malek Adhel a, par sa discrétion, mérité notre confiance, puisque depuis votre séjour à Damiette, voici la première fois qu'il ose se présenter devant vous. » A ces mots, la docile Mathilde s'assit en baissant son voile sur son front virginal. Bérengère, toujours occupée de son époux, ne doutait pas, du moment qu'on lui annonçait une nouvelle importante, qu'il pût être question d'autre chose que de lui; elle allait interroger l'archevêque, lorsqu'elle fut interrompue par Malek Adhel, qui, suivant de près son message, parut tout à coup devant eux.

Après s'être avancé vers la reine et l'avoir saluée d'un air également doux et respectueux, il se retourna vers la princesse, la regarda long-tems, et non sans émotion. A la fin, s'adressant à l'archevêque, il lui dit : Vénérable

père des chrétiens, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons; si nos croyances sont différentes, j'ose penser que nos âmes ne le sont pas, et qu'en parlant de moi à mes illustres captifs vous ne m'avez pas représenté comme un maître implacable et un ennemi sans miséricorde. — Les princesses peuvent vous dire, répondit Guillaume, dans quels termes je me suis exprimé sur votre compte. — Seigneur, interrompit vivement Bérengère, l'archevêque nous a confirmé ce que la renommée nous avait déjà appris; nous savons que Malek Adhel est un héros aussi brave que magnanime, toujours vainqueur au champ de bataille, toujours clément après la victoire; si, les armes à la main, il subjugue les plus fiers courages, quand il les a posées, il ne résiste point aux larmes de l'infortune. Seigneur, vous voyez devant vous une reine gémissante; ce n'est point son trône qu'elle pleure et vous redemande, c'est son époux, un époux que seul vous pouvez lui rendre, puisque vous êtes maître de son sort. — Non, ma-

dame, je ne le suis point, reprit Malek Adhel avec attendrissement; si je l'étais, soyez sûre que vos chaînes seraient déjà brisées; mais j'ai voulu vous dire moi-même que demain j'envoie demander votre liberté à mon frère, au grand Saladin, après Mahomet, le plus grand des humains; il ne voudra pas prolonger vos peines; confiez-vous à sa bonté, madame, à mes prières et à son amitié pour moi. Mais ne pourrais-je savoir, continua-t-il, en s'adressant à la princesse, avec un sentiment de crainte et d'embarras dont il s'étonnait lui-même, ne pourrais-je savoir si la sœur de Richard partage l'opinion flatteuse que la reine a de moi, et si elle daigne me regarder aussi favorablement? » La vierge qui avait toujours tenu ses yeux baissés vers la terre depuis l'entrée du prince, les releva timidement vers lui à cette question, et répondit: « Comment pourrais-je avoir une opinion à cet égard, quand ma pensée ne peut comprendre qu'il soit quelques vertus parmi les infidèles?.... Mais, s'il est vrai qu'ils en possèdent, quels prodiges d'ingratitude

sont-ils donc, puisqu'ils méconnaissent le Dieu de qui ils les tiennent? « Le prince tressaillit à ce mot; la hardiesse d'une telle parole et la timidité du maintien de la princesse offraient un contraste si étrange, qu'il la regardait en silence sans pouvoir ni lui répondre ni la comprendre. Bérengère, craignant qu'il ne fût offensé, se hâta d'excuser sa sœur : Pardonnez, seigneur, lui dit-elle, la témérité d'une jeune fille qui, élevée loin du monde, ne connaît que la loi de Dieu, et ignore le respect que l'on doit aux grands de la terre; mais son intention est si louable que la manière dont elle s'est exprimée ne doit point vous irriter.—M'irriter, interrompit vivement le prince; ah! madame, soyez sûre qu'il n'est pas en la puissance de la princesse d'Angleterre de pouvoir m'irriter contre elle. — En disant toute sa pensée, la princesse Mathilde n'a fait que suivre son devoir, reprit le pieux Guillaume; car le Dieu qui l'inspire, ce Dieu auquel elle est consacrée, ne permet point que son zèle soit arrêté par de frivoles considérations. Qu'est-ce que la

naissance, qu'est-ce que le rang et les honneurs du monde pour celle qui les a sacrifiés à son salut? Prince, ajouta-t-il, en s'adressant à Malek Adhel, ce langage ne doit point vous surprendre; car si vous vous rappelez les fréquens efforts que j'ai faits pour vous attirer au vrai Dieu, durant mon séjour à Damas, les voeux de mon cœur vous sont bien connus, et vous pouvez imaginer avec quelle ardeur je joins mes prières à celles que la reine et la princesse adressent chaque jour au ciel pour votre conversion. — Est-il vrai, s'écria Malek Adhel, en jetant des regards pleins de feu sur Mathilde, est-il vrai qu'une bouche si charmante prononce mon nom sans colère? Est-il vrai, madame, que, malgré ma croyance, vous preniez quelque intérêt à moi?

La princesse, les yeux attachés vers la terre et la rougeur sur le front, lui répondit d'une voix calme : « Votre croyance me fait horreur; votre aveuglement me fait pitié : l'empire du démon, qui s'étend à l'aide de votre bras, ferait place à celui du Christ, si vos

yeux s'ouvraient à la lumière : puis-je trop demander cette grâce à Dieu? — Ah! madame, interrompit le prince, en saisissant sa main, il faut bien que ce Dieu ne soit pas le vrai Dieu; car s'il vous entendait, et qu'il fût tout-puissant, résisterait-il à votre voix, et n'exaucerait-il pas vos prières? « La vivacité du jeune Arabe troubla la vierge; elle retira sa main, fit quelques pas en arrière, et, levant vers l'archevêque des yeux pleins de confusion et d'innocence, elle lui dit : » Ne puis-je pas me retirer maintenant, mon père? » Guillaume lui fit signe qu'elle le pouvait. Malek Adhel n'osa point la retenir; mais à peine fut-elle sortie, qu'il s'écria : « De quel ciel cette fille est-elle descendue! assurément ce n'est point une créature humaine, et les houris que le prophète nous promet ne peuvent avoir cette ravissante beauté. — La beauté de la fille des rois n'est point une beauté profane, répondit gravement l'archevêque; elle vient du dedans, et ses traits brillent de la pureté de son âme : si elle perdait son innocence, elle

ne serait plus qu'une beauté ordinaire. — Non, non, interrompit le prince, l'amour lui prêterait, s'il est possible, de nouveaux charmes. Heureux, mille fois heureux celui qui la verra embellie par l'amour? « A ce mot, le cœur de l'archevêque fut saisi d'effroi ; car dès-lors il prévit et les désirs du prince, et les dangers de Mathilde; mais sa longue expérience lui fit sentir l'obligation d'opposer la ruse à la force; il feignit donc de n'avoir pas compris le sens de ces paroles; et la reine, qui les avait à peine écoutées, rompit le silence, et suivant toujours la seule pensée qui l'occupait, elle dit : « Seigneur, vous n'ignorez point sans doute ce qui se passe au camp des croisés : s'est-il livré quelque bataille? Mon époux a-t-il combattu? Le vaillant, le noble Richard n'est-il point blessé? — Si j'en crois les nouvelles que je reçois de l'armée, répondit Malek Adhel, la discorde qui règne parmi les chrétiens aura bientôt mis fin à cette funeste guerre, sans que nous ayons à peine besoin de les combattre. Depuis l'arrivée du roi d'Angleterre en

Syrie, il n'y a point eu d'action générale, mais seulement quelques combats particuliers, où votre époux a fait briller sa valeur et s'est acquis une nouvelle gloire, sans qu'il en doive rien coûter à votre repos : peut-être, madame, pourrai-je vous en dire davantage à mon retour. —Eh quoi ! seigneur, interrompit Bérengère effrayée, partez-vous pour Ptolémaïs, et votre invincible épée va-t-elle se diriger contre le cœur de mon époux ? — Non, madame, reprit le prince, la volonté de mon frère me retient encore en Egypte ; il me commande de me rendre au Caire pour y assembler de nouvelles troupes, et je reviendrai attendre ici le moment où il m'ordonnera de les lui amener. Durant mon absence, vous commanderez seule dans ce palais ; vos moindres ordres y seront respectés : je demande seulement qu'en faveur de nos usages, qui commandent aux femmes une retraite sévère, les seigneurs de votre cour se montrent peu chez vous, et que vous ne donniez à aucun le droit d'entrer dans vos jardins. Cette demande ne vous regarde

point, mon père, continua-t-il, en s'adressant à l'archevêque; le respect dû à votre caractère, la profonde vénération que vos vertus m'ont inspirée, me disposeraient plutôt à obéir à tous vos ordres, qu'à oser vous en donner : je sens que vous êtes ici la seule consolation et l'unique appui des princesses; ne les quittez donc point, et que la liberté que je vous laisse de ne jamais les perdre de vue, vous assure du moins de la pureté de mes intentions. » Alors il réitéra à Bérengère la promesse de parler en sa faveur à Saladin, et sortit de l'appartement.

A peine furent-ils seuls, que Guillaume dit à la reine : « Votre majesté ne frémit-elle pas des dangers auxquels la princesse va être exposée? Sa beauté a enflammé l'infidèle, et je ne connais que trop Malek Adhel; son âme est généreuse, mais ses passions sont violentes; et habitué comme il l'est à les écouter, si Dieu ne vient au secours de la vierge, sa vertu ne la sauvera pas. — Mon père, reprit la reine, ne vous exagérez-vous pas vos craintes? Suffit-il d'un jour,

l'un instant, pour faire naître une passion? Le prince ne connaît point ma sœur; il n'a vu que sa beauté; et quoique la beauté soit beaucoup, ce n'est pas assez cependant pour inspirer un attachement durable. — Madame, répondit l'archevêque, nous ne sommes point ici en Europe, où les femmes, libres dans leur choix, ont besoin de tems pour aimer et pour être aimées, parce qu'elles ne peuvent former que des liens exclusifs et indissolubles, que le bonheur de ces liens ne s'appuie que sur des vertus, et que les vertus ne se découvrent qu'avec l'aide du tems; mais en Orient, où les femmes sont assujetties à un maître qui en dispose à son gré, les qualités de l'âme sont comptées pour rien, les charmes extérieurs sont tout, et pour les voir et s'en laisser enflammer, il ne faut qu'un instant. — Ainsi, mon père, vous croyez donc que le prince a conçu de l'amour pour Mathilde? — Je suis surpris qu'un pareil malheur ait échappé à la pénétration de votre majesté. — Mais, mon père, pourquoi appeler cet amour un malheur? ne savez-vous pas

qu'il est impossible de résister à ce qu'on aime? Et s'il est vrai que Mathilde soit chère au prince, elle n'aura besoin que d'un mot pour faire tomber nos chaînes, et obtenir de lui qu'il nous renvoie au camp des croisés. — Mon caractère, reprit Guillaume avec gravité, m'a toujours préservé de ce délire que vous nommez amour; mais autant qu'il m'a éte permis de l'observer dans les autres, il m'a paru que, pour l'homme qui en était atteint, il n'y avait ni devoirs, ni sermens, ni rien de sacré sur la terre, qu'il ne consentît à braver, et qu'enfin il était capable de tout faire pour l'objet de son amour, si ce n'est de lui immoler cet amour, et de lui sacrifier ses désirs; ainsi je puis bien croire que Malek Adhel accorderait tout aux prières de la princesse, hors ce qui toucherait les intérêts de sa passion; pourvu qu'elle lui reste, peut-être romprait-il nos chaînes; mais, madame, serait-ce assez? et si votre sœur ne vous suivait pas, auriez-vous le courage de partir? — Mon père, reprit la reine en hésitant, de quel secours ma présence pourrait-elle être à

Mathilde ? que dis-je, ne lui serai-je même pas plus utile en allant demander à Richard de venir la délivrer l'épée à la main, qu'en restant à gémir ici avec elle ? Sans doute, mon père, vous ne vous défiez pas de sa vertu, et vous ne pouvez croire qu'un prince, tel que vous nous avez peint Malek Adhel, soit capable d'une violence criminelle ? — Je vois, reprit l'archevêque d'un air surpris, qu'on ne peut porter la tendresse conjugale plus loin que votre majesté, puisqu'elle pourrait vous donner le courage d'abandonner la princesse. Non, madame, je ne me défie point de la vertu de cette chaste enfant ; mais auprès de Malek Adhel la séduction sera terrible, et jamais peut-être plus rude combat n'aura éprouvé l'innocence. Votre majesté connaît trop bien l'ardent amour qui m'attache à la foi du Christ, pour supposer qu'un prince mahométan puisse m'inspirer un fol enthousiasme ; mais, j'ose vous le déclarer, madame, ni Philippe-Auguste, ni l'illustre Richard, les deux plus grands rois de la chrétienté, ne possèdent cette réunion d'éclatantes

vertus, cette grâce de l'esprit, ce charme entraînant du cœur, qu'on remarque dans Malek Adhel; mais dans l'erreur à laquelle il est livré, tant de brillans avantages ne sont que des sources de corruption, et ne servent qu'au malheur du monde. Vous le dirai-je, madame, ils ont séduit une fille chrétienne, une fille qui était née près du trône, dans cette Jérusalem où son père avait régné et où son Dieu était mort, la fille d'Amaury et de Marie, nièce de l'empereur de Constantinople, cette Agnès si célèbre dans tout l'Orient par sa beauté et par sa valeur, qui, l'épée à la main, brava mille fois la mort, et s'élevant ainsi au-dessus des habitudes de son sexe, dont elle voulait être la gloire, en devint bientôt l'opprobre en en méconnaissant les devoirs, comme elle en avait oublié la pudeur. Fière héroïne, toi, qui méprisais les modestes vertus de tes compagnes, qui riais de les voir se plaire dans la retraite et l'obscurité, et t'en orgueillissais de ta supériorité, parce que tu pouvais répandre le sang, pour avoir eu un cœur sans pitié

il n'a pas été sans faiblesse; et sans doute, si au milieu des exercices des guerriers, du bruit des batailles et des regards des hommes, tu n'avais pas appris à ne rougir de rien, tu aurais rougi de ton amour pour un Sarrazin. — Que dites-vous, ô ciel! s'écria la reine avec effroi? — Une vérité cruelle, affreuse, au souvenir de laquelle mon cœur saigne tous les jours : mais j'entrerai dans tous les détails de cette déplorable aventure, lorsque je reprendrai l'histoire de Saladin, et peut-être alors pourrez-vous mieux juger de ce que nous avons lieu de craindre et d'espérer du caractère de Malek Adhel.

Peu de jours après cette conversation, la reine fit dire à l'archevêque qu'elle allait se rendre, avec Mathilde, dans le berceau d'orangers le plus voisin du palais, et qu'elle le priait de venir les y joindre, afin de leur achever le récit qu'elles étaient si impatientes d'entendre.

Bérengère et sa sœur, se tenant par le bras, couvertes de leurs voiles, descendirent dans les jardins. En atten-

dant l'archevêque, elles se promenaient tranquillement autour du berceau d'orangers, lorsque tout à coup du milieu d'un épais buisson, dont les branches touffues s'étendaient le long de la muraille qui fermait le jardin, un bruit inattendu les fit tressaillir. Bérengère s'avança : elle vit avec surprise une petite porte secrète, fabriquée dans le mur, se dérobant à tous les regards sous le feuillage qui la cachait, s'ouvrir à l'instant, et une esclave tremblante, éperdue, accourir et tomber à ses pieds. A la vue d'une suppliante, Mathilde, dont la frayeur avait suspendu la marche, vint à elle pour la relever ; mais l'esclave, collant ses lèvres sur la robe de la princesse, s'écria : « O cher et saint habit ! ô brillante et bienheureuse croix ! ô vierge digne de la porter, soyez bénie mille fois ! Ah ! madame, ajouta-t-elle, en se débattant contre Mathilde qui s'efforçait toujours de la relever, que vos chastes mains ne me touchent point ; je suis une malheureuse souillée du plus noir des crimes : j'ai renié mon Dieu et ma patrie, pour suivre en ce lieu impie

ma royale et coupable maîtresse. Séduite par le plus grand des héros, elle sacrifia tous ses devoirs à sa folle passion, et ne doutait point de régner toujours dans le cœur de Malek Adhel, et de partager avec lui la puissance de Saladin; mais au lieu de cette gloire, de ce bonheur qu'elle attendait, Malek Adhel l'accable de mépris; il traite la fille d'Amaury, qui s'est donnée à lui, comme les esclaves qu'il achète : elle se meurt de douleur et de honte. Plus d'une fois elle a voulu reprendre ses armes et quitter ce séjour abominable, l'amour la retenait, et plus encore la crainte de reparaître dans sa patrie irritée. Quelquefois, saisissant sa redoutable lance, elle a voulu appeler au combat son ingrat amant; il lui répondait qu'il ne savait pas se battre contre une femme, ni aimer une femme qui savait se battre. Enfin, madame, quand nous avons appris que vous étiez prisonnière à Damiette, mais traitée en reine par Malek Adhel, j'ai conjuré ma maîtresse de me permettre de chercher le moyen de parvenir jusqu'à vous, afin d'implorer votre secours : sa

fierté ne pouvait s'y résoudre; mais ce matin un nouvel affront l'a déterminée à briser, si elle peut, les chaînes où on la retient, et à remettre son sort entre vos mains. Le croiriez-vous, madame? ce n'était point assez pour le prince de confondre la fille d'Amaury avec la foule de femmes qui remplit son sérail; ce n'était point assez de la traiter avec une froideur insultante; ce n'était point assez enfin de renoncer à elle; il veut la livrer à un autre époux avant de partir pour le Caire. En sortant de votre palais, madame, le prince a déclaré à toutes ses femmes qu'il allait leur choisir des époux parmi les émirs de sa cour; et cet ordre humiliant, auquel des esclaves pouvaient obéir, croiriez-vous qu'il a osé le donner aussi à la princesse de Jérusalem? Celle-ci, justement indignée, lui a répondu qu'elle voulait quitter à l'instant même le palais du tyran qui la menaçait d'un pareil opprobre: Malek Adhel s'y est opposé. — En vous donnant à moi, lui a-t-il dit, en adoptant le culte de Mahomet, vous êtes devenue esclave, et

les lois du sérail m'interdisent de vous rendre la liberté. Choisissez donc, ou de l'époux que je vous propose, ou d'une éternelle captivité; et qu'à mon retour du Caire, je vous trouve déterminée. — En achevant ces mots il s'est éloigné, et la princesse, désespérée, se jetait sur son poignard pour terminer sa misérable vie, lorsque j'ai arrêté sa main. Alors, à force de prières et de gémissemens, j'ai obtenu d'elle de venir en son nom implorer votre protection. — Va donc, m'a-t-elle dit, va supplier cette reine d'Europe de jeter un regard de pitié sur mon infortune. Dis-lui de quel affront la princesse de Jérusalem est menacée; c'en sera assez sans doute pour l'engager à m'y soustraire. — Aussitôt, madame, j'aurais volé dans votre palais, si j'avais été libre de sortir de celui du prince; mais, ne l'étant point, j'ai cherché par quel moyen je pourrais arriver jusqu'à vous. En marchant le long des murs du jardin du sérail, j'ai découvert une issue secrète, cachée comme de ce côté-ci, par d'épaisses touffes de verdure, et qui

est ignorée de Malek Adhel lui-même : c'est par là, c'est sous mes habits que ma maîtresse viendra tomber à vos sacrés genoux ; et je vous conjure, au nom du divin Sauveur, qui ne repoussa jamais les cris du cœur brisé, je vous conjure d'arracher cette triste victime des mains du cruel Sarrazin qui l'outrage, et de vouloir bien protéger sa fuite et la mienne. »

En parlant ainsi, l'esclave prosternée baissa son front sur la poussière et attendit la réponse de la reine. Bérengère ne la fit point attendre ; son cœur tendre et compatissant était toujours empressé de soulager les pleurs de l'infortune et du repentir : elle répondit donc avec une dignité mêlée d'indulgence, que, quoique esclave elle-même, elle promettait à la fille d'Amaury de mettre tous ses soins à favoriser son évasion, dans le cas où elle ne pourrait pas obtenir de Malek Adhel la permission de la laisser partir librement ; mais, ajouta-t-elle, j'exige une promesse de la princesse de Jérusalem : après une faute comme la sienne, elle doit sentir que le

monde lui est à jamais fermé, et qu'il ne peut plus y avoir d'asile pour elle parmi les chrétiens, que dans le cercueil de la pénitence. — Oui, madame, s'écria l'esclave, c'est bien là où nous voulons nous ensevelir toutes les deux, et où d'éternelles larmes n'effaceront jamais assez notre irréparable faute. — Si telle est votre intention, reprit la reine, recevez ma parole royale de ne jamais vous abandonner ni l'une ni l'autre. Mais, dites-moi, sait-on quel est le motif de l'étrange conduite du prince, et pourquoi ses femmes lui sont devenues tout à coup si odieuses. — On assure, madame, repartit l'esclave, qu'un amour nouveau, né d'un regard et d'un instant, en est cause; que cet amour pur, chaste, généreux, semblable à celui qu'éprouvent nos chevaliers, et digne en un mot de l'objet qui l'inspire, est ce qui ferme le cœur de Malek Adhel à tout autre désir. — Et nomme-t-on, demanda la reine, celle qui a produit un si merveilleux effet? — Oui, sans doute, madame, on la nomme; mais votre majesté me pardonnera si le respect qu'inspire un

nom si beau, si révéré, m'empêche de le prononcer devant elle. »

Bérengère pénétra facilement ce que l'esclave voulait taire, mais Mathilde ne devina rien ; elle avait écouté l'histoire de la fille d'Amaury avec une sorte d'effroi : son innocente pensée se refusait à comprendre des crimes si nouveaux, et cependant elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée par des images qu'on lui présentait. Ne venait elle pas d'entendre qu'une fille chrétienne avait renié sa patrie et son Dieu; qu'elle avait choisi un Musulman pour maître ; qu'elle encensait les autels de Satan ; et pourrait-on s'étonner de la secrète horreur qui remplissait son âme, et du tremblement universel qui l'avait obligée de s'appuyer contre un arbre pour se soutenir? « Mon Dieu! madame, s'écria l'esclave en se relevant tout à coup, n'est-ce point l'archevêque de Tyr qui s'avance vers vous? Ah! je fuis : je ne peux supporter encore sa présence. Hélas! l'idée de paraître à ses yeux est la plus mortelle des craintes qui agitent ma maîtresse. — Les paroles du pieux

Guillaume sont pourtant si consolantes et si douces ! répondit la princesse. — Elles le sont pour vous, madame, qui êtes pure et sans reproche, reprit l'esclave; mais pour les consciences criminelles, ah, que les regards de l'homme de bien sont terribles !

En parlant ainsi, elle referma vivement la petite porte sur elle, et la reine s'avançant vers l'archevêque, lui raconta ce qu'elle venait d'entendre. Guillaume fut surpris, mais remercia le ciel de ce qu'il avait enfin touché le cœur de l'infidèle princesse de Jérusalem. « Elle a tort de me craindre, dit-il; si son repentir est profond et sincère, je la soutiendrai contre les terreurs que l'énormité de son crime a dû lui donner. Et vous, ma fille, ajouta-t-il en s'approchant de Mathilde; vous, qui semblez encore épouvantée de l'effroyable histoire dont on vient de souiller vos chastes oreilles, croyez que la Providence n'aurait pas permis que vous entendissiez de pareilles choses, si leur connaissance ne devait pas vous être utile un jour : sans doute, vous êtes des-

tinée à des épreuves dont votre seule innocence ne vous sauverait pas; et c'est parce que la sagesse divine a prévu que vous auriez besoin des lumières de la vertu, qu'elle vient d'ouvrir vos yeux à l'image du mal, pour vous faire mesurer l'abîme où les passions précipitent. Mais, venez, mon enfant; suivez la reine avec moi; nous allons reprendre et finir l'histoire de Saladin; vous entendrez les malheurs de vos frères; vous pleurerez sur leurs châtimens, surtout sur leurs fautes, et vous apprendrez, par leur exemple, qu'il ne faut pas s'attendre à reposer doucement sur cette terre, mais à y souffrir beaucoup. ».

A la vue de cet avenir qu'on lui présentait, Mathilde soupira profondément; et agitée de mille craintes confuses qu'elle ne pouvait ni comprendre ni définir, elle s'achemina en silence vers le berceau d'orangers, où l'archevêque reprit en ces termes le triste récit des victoires musulmanes.

CHAPITRE VI.

« Je n'avais pas encore passé un mois à la cour de Damas, que, grâce à la protection de Malek Adhel, j'avais obtenu de Saladin une trève de trois ans, mais à des conditions si avantageuses, que Lusignan lui-même n'aurait jamais osé en demander de pareilles. Malek Adhel, plein d'une généreuse confiance, avait engagé son frère à se livrer à ma seule parole, à n'exiger de moi pour otage ni ville, ni citadelle, ni château fort, et l'amitié l'avait obtenu de Saladin, en dépit des représentations de la prudence. Déjà le traité venait d'être signé, déjà le sultan avait donné des ordres pour qu'on suspendît jusqu'à l'expiration de la trève les fortifications qu'il faisait éle-

ver à Rama, lorsque le marquis de Tyr, apprenant des nouvelles si favorables pour son rival, oublia sans doute qu'elles l'étaient plus encore pour les chrétiens, et se décida à détruire, par une perfidie, tous les succès que j'avais obtenus et le bien que je venais de faire : c'est le moment où les hostilités sont suspendues, où la trêve va être jurée et la paix solidement établie, qu'il choisit pour armer ses soldats et aller attaquer, piller, ravager une caravane chargée de trésors que Saladin envoyait à la Mecque et à la Caabah (1).

« A la nouvelle de cette trahison, la cour de Damas, où j'étais encore, retentit de cris de fureur; le sultan ne voulut point comprendre que les intérêts de Lusignan étant opposés à ceux de Conrad, le crime de celui-ci ne devait point être imputé à l'autre; il ne vit que son outrage; il crut que tous les chrétiens en étaient complices et méritaient également sa vengeance; aussi,

---

(1) Temple de la Mecque.

dans le premier mouvement de son indignation, il ordonna que je fusse chargé de chaînes et jeté dans un cachot. Malek Adhel s'y opposa, quoiqu'il partageât tout le ressentiment de son frère contre les chrétiens, quoiqu'il dût être d'autant plus irrité contre eux, qu'il avait répondu de leur bonne foi sur sa tête, il osa représenter à son frère que la perfidie de leurs ennemis n'autorisait pas la leur, que la personne d'un ambassadeur devait être sacrée, et que tout en détestant ceux dont je soutenais les intérêts, il défendrait ma liberté et ma vie jusqu'à la dernière goutte de son sang. » Saladin lui répondit : « Je mets un bien moindre prix à l'empire que je possède, qu'à l'ami qui vient de m'empêcher de commettre une grande faute! Fais ce que tu voudras : je remets la personne de l'archevêque sous ta garde. — Tes sujets, reprit Malek Adhel, sont si justement indignés contre le peuple téméraire qui a osé attenter au trésor que tu envoyais au tombeau du prophète, que je ne crois pas que l'archevêque de Tyr pût traverser tes états avec sûreté:

permets donc que je l'accompagne jusqu'aux portes de Jérusalem ; et ce dernier devoir rempli, permets-moi d'en remplir un autre non moins sacré ; permets-moi de venger mon frère, le prophète et la foi des traités odieusement violée. — Je le veux, s'écria Saladin ; je veux aussi qu'avant peu de jours nous mettions le siége devant Jérusalem, et que ce sabre que je te donne en ce moment, soit le premier que je voie briller sur le haut de ses remparts. — Tu l'y verras, reprit Malek Adhel, en pressant le soudan contre sa poitrine : tu sais que ton frère ne t'a jamais rien promis en vain.— Je le sais, dit le sultan, et je lis dans tes yeux que les chrétiens sont perdus.— Ils le sont, « s'écria vivement le prince ; et ils se séparèrent.

« Malek Adhel n'exécuta que trop fidèlement la promesse qu'il venait de donner à son frère. Après m'avoir conduit jusqu'aux terres des chrétiens avec des soins si généreux, que la reconnaissance me fait un devoir de ne jamais les oublier, il poursuivit l'armée de Conrad qui revenait vers Tyr, chargée des

dépouilles de la caravane; il l'attaqua, la battit, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on comptait Raimond de Tripoli et Renaud de Châtillon; mais à peine achevait-il cette victoire, qu'il entend parler de la bataille qui va se donner à Tibériade; pour notre malheur, il y court, et pour notre plus grand malheur encore, Lusignan refuse d'écouter mes avis; et loin de se renfermer dans les murs de Jérusalem, ainsi que la prudence le lui demandait, il fait ouvrir les portes de la ville, sort à la tête de son armée et accepte le combat qu'on lui propose. Vous n'avez que trop entendu le récit de cette fameuse et à jamais déplorable journée, qui abattit presqu'entièrement la puissance chrétienne dans l'Orient: le corps des templiers détruit, les plus illustres capitaines privés de vie, le roi lui-meme fait prisonnier, n'étaient que les terribles avant-coureurs d'un malheur bien plus terrible. Jérusalem résistait encore : mais que pouvaient des femmes, des vieillards, des enfans qui pleuraient leurs chefs et leurs soutiens,

contre une armée triomphante et nombreuse? En vain Sibylle s'efforçait-elle d'encourager le peu de soldats qui nous restaient, en vain répétais-je à ce peuple éperdu, qu'il valait mieux mourir sur le tombeau de son Dieu que de l'abandonner aux mains des infidèles; on ne nous répondait que par un morne silence : l'horrible famine abattait tous les courages ; le temple saint était désert; on ne voyait que des visages pâles et livides se traîner dans les rues comme des ombres, pour y disputer la pâture des plus vils animaux ; on n'entendait que les sourds gémissemens de la faim et les derniers soupirs de la vie. Ainsi se vérifièrent, sous nos yeux, les tristes paroles du prophète :

« Les anciens de la fille de Sion (1)
» sont assis sur la poussière, et se tai-
» sent : ils ont mis de la poudre sur leurs
» têtes et se sont ceints de sacs ; les vier-
» ges de Jérusalem baissent les yeux vers
» la terre, et pleurent. »

(1) *Lamentations de Jérémie*, ch. 2, v. 10.

« Hélas ! madame, comment vous peindrai-je ce jour de désolation où il fallut se résoudre à capituler, ce jour où la triste Jérusalem ouvrit ses portes à un vainqueur superbe, et vit en frémissant le bras de Malek Adhel arborer le premier sur ses murailles les odieuses enseignes du croissant. Cependant je dois convenir que c'est à la protection de ce prince que nous dûmes une capitulation plus honorable, et la permission de nous retirer à Antioche avec nos familles et nos trésors; il délivra tous les prisonniers qu'il avait faits à Tibériade, et paya de ses deniers la rançon des captifs dont il ne disposait pas; il donna de riches présens aux femmes dont les époux avaient péri dans le combat; il voulut que les blessés fussent traités à ses dépens, et obtint de Saladin que les frères hospitaliers continueraient à en avoir soin jusqu'à leur parfaite guérison; enfin, madame, j'avoue qu'en cette circonstance ce prince fit éclater des vertus inconnues à ce siècle: l'Orient étonné les admira, les Musulmans en étaient fiers, les chrétiens en

étaient touchés : mais tous le louaient, le bénissaient; et c'est à ce foyer d'adoration universelle que s'allumèrent les premières étincelles de la funeste passion qui perdit la fille d'Amaury. Cette princesse était avec Lusignan à la tête de l'armée qui fut vaincue à Tibériade, portant sa valeur partout où le carnage était le plus terrible ; elle se trouvait toujours auprès de Malek Adhel ; plusieurs fois ils combattirent ensemble : elle résista long-tems ; enfin, obligée de céder, elle apprit à son vainqueur étonné, que l'ennemi qu'il avait eu tant de peine à soumettre, était une femme, et elle le suivit dans sa tente. Depuis ce jour, elle abandonna le parti des chrétiens, renonça à sa foi, et devint la première esclave du prince dont elle était née l'ennemie. C'est ainsi qu'Agnès, en bravant les préjugés de son sexe, en avait abandonné les vertus, et il devait être plus malaisé de triompher de sa valeur que de sa modestie.

Aussi le sentiment que lui inspira Malek Adhel ne fut point cette tendresse que la vertu permet aux femmes : ce fut

une de ces passions effrénées telle qu'il en naît dans le cœur des guerriers, et qui, semblables à un torrent enflammé, se répandent à flots précipités sans craindre ni l'éclat ni le bruit. Ah! que ne doit-on pas attendre d'une vierge qui a rompu une fois les chaînes de l'austère pudeur! elle tombe avec d'autant plus de force que ses liens étaient plus étroits: ainsi, Agnès, habituée à n'obéir qu'aux mouvemens impétueux de son âme, aima le prince avec la même ardeur qu'elle avait aimé les combats; elle voulut être son épouse, et Malek Adhel, qui ne pouvait l'estimer, consentit cependant à lui en donner le titre. — Mon père, interrompit Bérengère, à une femme qu'il n'estimait pas? — Ce titre d'épouse, reprit l'archevêque, est très-loin d'être aussi saint chez les Musulmans que chez les chrétiens; plusieurs femmes le partagent, et le goût de leur maître est la loi qui les répudie. — Se peut-il, interrompit une seconde fois la reine, en joignant les mains, qu'une chrétienne se soit soumise à une telle humiliation! — Ah! madame, cette honteuse folie,

qu'on nomme amour, répliqua Guillaume, avait persuadé à Agnès qu'il y avait de la gloire dans cette humiliation, qu'il y avait de la gloire à aimer au point de compter pour rien l'estime des hommes et le jugement de Dieu. C'est ainsi que, se trompant toujours, et croyant voir la gloire dans la célébrité, elle avait quitté le fuseau pour l'épée, et l'ombre de la retraite pour le bruit des armes; et c'est ainsi que s'égareront toujours celles qui, dédaignant la place que Dieu leur a marquée, et les qualités qui sont leur partage, substituent à leurs humbles vertus les vertus audacieuses des hommes, et, confondant ce que le ciel a divisé, n'appartiennent au sexe qu'elles quittent et à celui qu'elles adoptent, que pour réunir les vices de tous deux. — Et que devient Agnès, mon père, s'écria la reine : sans doute elle n'a point connu d'heureux jours? — Non, madame, reprit Guillaume, la passion, qui est la force qui nous écarte le plus violemment de nos devoirs, étant la route du vice, est toujours celle du malheur. Agnès a souffert toutes les pei-

nes qu'elle méritait, quoiqu'un Musulman ne connaisse guère cette délicatese qui comptait pour rien les charmes extérieurs quand les qualites de l'âme ne les accompagnent pas; cependant elle a eu la honte d'être méprisée par son ravisseur : sans doute à la place de Malek Adhel un chrétien aurait fait plus, il aurait repoussé avec indignation une jeune fille qui se donnait à lui sans pudeur; Malek Adhel hésita un moment : hésiter était beaucoup pour lui, car telle est la supériorité de notre sainte religion sur toutes les autres, que la même action qui chez les infidèles est une rare vertu, n'est, chez nous, qu'un simple devoir; de sorte que, dans cette circonstance, quand la volupté et l'honneur luttaient ensemble, en résistant un moment à la voix de la première, Malek Adhel était généreux, et qu'en résistant un moment au cri de l'autre, un chrétien eût été coupable. Je ne vous peindrai point Agnès abandonnant sa patrie et son Dieu pour suivre un infidèle, quittant les degrés du trône où elle était placée pour s'enfermer dans

un sérail, et sa superbe armure pour l'habit d'une esclave. Jetons, jetons un voile sur l'égarement de cette malheureuse princesse; ne nous retraçons point sa faute : puisqu'elle commence à s'en repentir, commençons à la plaindre, et ne soyons pas plus sévères que Dieu, qui ne ferme jamais les trésors de sa grâce au pécheur repentant.

« Enfin il se leva ce funeste jour où il fallut abandonner Jérusalem; les habitans mêmes qui avaient demandé sa reddition et la liberté de quitter la ville, pleuraient alors de l'avoir obtenue; ils ne pouvaient se consoler de la perte des saints lieux : et c'était un spectacle bien attendrissant que de les voir s'embrasser les uns les autres, se demander pardon de leur haine, de leurs divisions, lever les mains au ciel en gémissant, baiser avec respect les murailles des églises qu'ils ne devaient plus revoir, se tenir prosternés dans le saint sépulcre, le visage collé contre terre, et arroser de larmes de sang les lieux où leur Sauveur était mort. La reine Sibylle, la tête rasée, et couverte d'habits lugu-

bres, ouvrait la marche et conduisait ses sujets éplorés; en la voyant, Saladin parut ému de sa profonde douleur; il s'approcha d'elle avec respect, et lui dit que, venant d'être armé chevalier par Hugues de Tibériade (1), il voulait commencer ce jour même à suivre les lois de la chevalerie, en lui octroyant un don selon la coutume de nos anciens paladins; la reine n'hésita point à demander la liberté de son époux; et l'adroit sultan, qui s'attendait bien à cette prière, feignit cependant d'en être surpris, et sembla n'y souscrire que par un saint respect pour sa promesse: mais, au fond de l'âme, il était fort aise d'avoir un prétexte aussi magnanime de rendre la liberté à Lusignan, car il n'ignorait pas que cette liberté allait être une source de nouvelles divisions parmi les chrétiens: En effet, si ce prince fût demeuré dans les chaînes des Sarrazins,

(1) Voyez l'*Histoire de Saladin*, par M. Marin (pièces justificatives), où il est dit que ce grand prince reçut les éperons de la main de Hugues de Tibériade, son prisonnier, après la prise de Jérusalem.

tous les partis se seraient réunis autour de Conrad : unis alors de forces et d'intentions, dirigés par un seul chef, ils auraient pu tenir tête à l'armée de Saladin; au lieu que Lusignan, en redevenant libre, fit valoir de nouveau ses droits au royaume qu'il venait de perdre. Conrad, indigné de cette obstination, lui fit cruellement fermer les portes de Tyr, la seule ville qui restait aux chrétiens. Alors les partis se divisèrent de plus en plus, et les haines s'envenimèrent au point que Lusignan et Conrad étaient plus ennemis l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient de Saladin lui-même; et tandis que méprisant mes remontrances, oubliant l'intérêt de leurs frères, ils se disputaient honteusement un trône qu'ils n'avaient pas su défendre, tout l'Orient, ébloui de la feinte générosité du sultan, applaudissait à sa conduite, en élevant jusqu'aux nues la grandeur d'une action qui n'était au fond que le fruit de la plus adroite politique.

» Ce fut à cette époque que je m'embarquai pour l'Europe. Vous savez, madame, quels puissans secours j'ob-

tins de tous les princes chrétiens; peu contens d'ouvrir le champ d'honneur à la vaillance, à la gloire, à la piété, ils ont voulu y marcher eux-mêmes, et donner l'exemple à leurs sujets: les voilà qui accourent en foule sur nos bords désolés; non, une plus grande ardeur n'animait point leurs ancêtres à la première croisade; nul alors ne brûlait d'une plus sainte flamme, et n'était plus disposé à verser tout son sang pour reconquérir le tombeau de son Dieu. Ah! sans doute, nous verrons s'éteindre les dissentions de Conrad et de Lusignan devant le magnanime exemple qu'ils reçoivent de Richard, de Philippe-Auguste, et de tant d'autres princes d'Europe, qui, pour l'intérêt de la religion, abandonnent de vastes et florissans états, et, à travers tous les périls d'une mer orageuse, viennent chercher la mort dans un climat étranger. O mon Dieu! continua l'archevêque en élevant ses mains vénérables vers le ciel, vous ne voudrez point assurément que de si belles espérances soient détruites, et qu'un si grand dévouement soit sans effet; vous ferez

luire ce jour glorieux où les chrétiens, après avoir acheté le repos par le travail, et la victoire par le combat, rentreront dans Jérusalem consolée pour y faire retentir de toutes parts les cris de leur reconnaissance et de leur amour : et là, purifiés par le malheur, ils prendront de nouvelles mœurs, d'autres sentimens, et donneront un tel exemple de sagesse et de vertu aux nations voisines, que celles-ci émues, édifiées et converties par leur changement, accourront dans votre temple et ne formeront plus avec vos anciens serviteurs qu'un seul peuple, un seul culte et un seul cœur... » En parlant ainsi, le bon archevêque était si pénétré de ce qu'il disait ; il croyait si bien lire dans l'avenir la confirmation de ses espérances, que l'image d'un pareil bonheur remplit sa poitrine de trop d'émotion pour qu'il lui fût possible de continuer ; il s'arrêta : mais ses regards enflammés, sa tête élevée vers le ciel, et son silence tout vivant de ferveur, indiquaient assez que le cœur était encore en prières quoique les lèvres n'en articulassent plus.

Déjà les premières ombres de la nuit commençaient à envelopper le bosquet d'orangers, et donnaient à la nature cette teinte de mélancolie qui favorise si bien les méditations religieuses et les tendres rêveries, lorsque le bruit léger d'un vêtement qui glissait à travers les feuilles, vint frapper l'oreille de l'archevêque et des deux princesses, et les arracher à leurs réflexions. Bientôt ils virent paraître à l'entrée du bocage une esclave qui semblait désirer et craindre de s'approcher. « Qui êtes-vous, lui demanda Guillaume en faisant quelques pas vers elle. » A cette question, l'inconnue se précipita la face contre terre, avec de tels gémissemens, qu'on eût cru son cœur prêt à se briser. « Malheureuse Agnès, est-ce vous? s'écria l'archevêque, en reculant involontairement. — Mon père, reprit la princesse, ne vous éloignez pas, ne m'accablez pas, car la mort est dans mon sein, et mon dernier moment approche. — O mon père! interrompit vivement Mathilde, en s'approchant de la fille d'Amaury, hatez-vous de lui donner vos secours, car elle

dit qu'elle va mourir, et son âme peut être sauvée encore.— Est-ce la princesse d'Angleterre que je vois, s'écria Agnès? Est-ce celle qui parle en ma faveur? Oui, je la reconnais à son habit, et surtout à sa merveilleuse et fatale beauté : Dieu! me faut-il être réduite à ce comble d'humiliation, de devoir quelque chose aux prières de celle qui m'a fait tant de mal? — Qu'entends-je? reprit Mathilde étonnée : étrangère dans ces lieux, prisonnière dans ce palais, ne connaissant votre nom et votre existence que depuis quelques heures, que me reprochez-vous, et quel mal ai-je pu vous faire? — Elle le demande, s'écria douloureusement Agnès; elle, qui m'a chassée du cœur où je régnais, qui m'a ravi un amour auquel j'avais tout sacrifié; elle, enfin, l'unique cause de mon opprobre et de mon désespoir..... — Arrêtez; arrêtez, Agnès, interrompit impérieusement l'archevêque; votre opprobre est dans vos regrets. Ah! malheureuse, si vous étiez pénétrée d'un vrai repentir, tiendriez-vous un pareil langage? ne béniriez-vous pas l'instant qui, en éloignant

de vous l'objet de votre criminelle ardeur, vous a comme forcée de recourir aux miséricordes du ciel. — Que parlez-vous du ciel? s'écria Agnès égarée; qu'est-ce que le ciel sans Malek Adhel, et quel Dieu puis-je implorer quand celui que je m'étais choisi m'abandonne et me méprise? — Si tels sont vos sentimens, reprit l'archevêque d'un ton sévère, si votre âme est toujours sous le poids de la réprobation, pourquoi êtes-vous ici? pourquoi porter vos cris licencieux jusqu'aux oreilles de cette noble reine et de cette chaste vierge, et que venez-vous chercher auprès de moi? A ces mots, la fille d'Amaury reprenant tout son orgueil, répondit d'une voix fière et assurée: « Je viens y chercher un abri contre l'ingrat qui me répudie; j'y viens demander des armes pour me défendre et me venger; qu'on me rende la lance et l'épée, et mon bras saura bien soustraire la princesse de Jérusalem à la honte d'être traitée comme la dernière des esclaves. — Et de quel droit la princesse de Jérusalem espère-t-elle être traitée

autrement, répliqua l'archevêque avec indignation, quand elle s'est placée par sa conduite au-dessous des plus méprisables créatures de son sexe. Allez, allez, misérable Agnès, retournez dans ce palais; abaissez-vous sous les pieds de votre superbe arabe; implorez le sourd Mahomet.... Le jour de la condamnation n'est pas loin; il approche, il se hâte, il va vous engloutir : déjà le ciel vous annonce par ma voix votre éternel arrêt..... — O mon père, ne le prononcez pas, interrompit Mathilde, en fondant en larmes. Vos lèvres pourraient-elles s'ouvrir pour prononcer de si terribles paroles; prenez pitié de l'infortunée qui va mourir sans secours, et qui n'a plus la force de vous en demander. « La reine s'approcha aussi de l'archevêque, et lui dit à demi-voix : » Mon père, ne lui adresserez-vous pas quelques mots plus doux, et ne voulez-vous point essayer de la ramener à Dieu ? — Je ne le veux point, dites-vous, répliqua Guillaume, en essuyant des pleurs qui couloient sur ses joues vénérables; madame, pou-

vez-vous le croire? Ah! vous ne savez pas le mal que me fait son endurcissement, ni avec quelle joie je donnerais mon sang pour racheter son péché; mais que puis-je faire si elle ne se repend pas? que puis-je faire, si ce n'est d'invoquer pour elle les grâces du Tout-Puissant? « Il achevait à peine, quand l'esclave qui avait parlé à la reine quelques heures auparavant, entra, et s'adressant à la princesse de Jérusalem, elle s'écria: » On vient de s'apercevoir de votre absence, madame; on vous cherche dans tout le sérail: j'ai profité de la rumeur qui y règne pour m'échapper et vous suivre; nous voici en sûreté toutes deux, car la route qui nous a conduites ici n'est connue de personne, et le palais de la reine d'Angleterre est un asile inviolable où l'œil d'aucun Musulman ne peut pénétrer. — Madame, dit alors Agnès, vous voyez que mon sort est entre vos mains, ne m'accorderez-vous pas un asile dans votre palais, ne me rendrez-vous pas ma liberté, mes armes, la vengeance....? » Le ton

dont elle prononça ces mots fit frémir Mathilde : ce n'était pas celui qui pouvait persuader la reine. Agnès, voyant qu'elle hésitait, se hâta d'ajouter : « Je m'entends mal à vous prier, madame; mais songez qu'habituée à commander depuis mon enfance, la prière est pour moi une langue étrangère, que je n'y ai recours que pour fuir l'esclavage, et que je ne l'aurais pas employée pour sauver ma vie. — Je ne résisterai point à votre désir, répondit la reine, je ne résisterai point à l'espoir de contribuer à votre salut, en brisant la chaîne qui vous retient ici : venez, madame, venez revoir des chrétiens, venez pleurer avec eux sur le jour funeste où vous avez cessé de les nommer vos frères; et, par de longs et fréquens actes de repentir, obtenez de la clémence infinie de Dieu, un pardon que la clémence des hommes ne vous accorderait peut-être pas. Je verrai le prince Malek Adhel à son retour du Caire, je lui demanderai de vous permettre de vous éloigner d'ici.... — Non,

madame, non, interrompit impétueusement Agnès, ne lui demandez rien, je vous en supplie : je veux le fuir sans qu'il le sache, surtout sans qu'il y consente ; laissez-moi le soin de mon sort : c'est à travers les déserts que, seule à pied, sous l'armure d'un guerrier, je veux aller chercher une retraite, que je ne devrai qu'à vos bontés et à mon courage. » L'archevêque dit alors que ce n'était pas le moment de savoir si une pareille demande pouvait lui être accordée, et qu'elle devait se contenter d'attendre son sort en silence auprès de la généreuse bienfaitrice qui consentait à lui donner un asile. Agnès n'osa rien répliquer à l'ordre de Guillaume; elle abattit son voile devant son visage, s'appuya sur son esclave, et suivit la reine dans son palais. Comme il n'entrait chez les princesses que des personnes de leur choix, elles purent facilement s'assurer de leur discrétion sur l'asile momentané qu'elles accordaient à la fille d'Amaury; Mathilde céda avec plaisir à cette princesse la chambre qu'elle oc-

cupait : Agnès s'y établit le soir même, et Mathilde, ravie de l'y voir à son aise, se retira dans un petit cabinet voisin qui n'avait d'autres meubles que deux tabourets et un petit lit de repos. À peine fut-elle seule dans ce modeste réduit, que le souvenir de ce qu'elle venait d'entendre, de ce qu'elle avait compris, et plus encore de ce qu'elle n'avait pas compris, vint éveiller de nouvelles pensées, et lui révéler que le monde et le cœur des hommes étaient pleins de mystères qui lui étaient entièrement inconnus; elle se blâmait de se laisser ainsi posséder par des idées qu'il ne lui était pas permis d'approfondir; mais les efforts même qu'elle faisait pour les chasser, les lui rappelaient sans cesse; et la curiosité d'une jeune fille qui s'inquiète de ce qu'on lui cache, avait peine à céder à la pudeur d'une vierge qui s'alarme de ce qu'elle entrevoit. Cependant seize ans d'innocence l'emportèrent bientôt sur un trouble de quelques heures. En offrant à Dieu ses prières accoutumées, elle oublia insensiblement les discours,

les torts et les accusations de la fille d'Amaury, et de tous les sentimens qui l'avaient agitée, il ne lui resta plus que celui d'une profonde pitié pour des maux d'autant plus redoutables à ses yeux, qu'elle en comprenait moins la cause ; mais la pitié, qui pour les âmes tendres est plus un plaisir qu'une peine, ne l'empêcha point de trouver sur son étroite couche, ce sommeil doux et paisible qu'une conscience pure finit toujours par obtenir.

CHAPITRE VII.

La princesse de Jérusalem était trop étrangère à cette paix qui régnait dans l'âme de Mathilde, pour qu'il lui fut possible de goûter le même repos. Les tourmens de l'orgueil et ceux d'une conscience effrayée, fermaient son cœur à ses sentimens de contrition, qui seuls soulagent etfortifient le pécheur abattu: plus irritée des humilations que sa faute lui causait, que repentante de l'avoir commise, elle n'éprouvait que des remords arides et sans larmes, et une sorte de haine universelle qui s'étendait également et sur l'amant qui la méprisait, et sur la bienfaitrice qui consentait à la sauver, et sur le Dieu auquel elle s'était donnée, et sur celui qu'elle avait

abjuré, et sur l'innocence de cette vierge qu'on lui préférait; mais plus encore (et c'était là le pire de ses tourmens) sur elle-même, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'accuser seule de l'état honteux où elle se voyait réduite. En vain cherchait-elle à se fuir, elle ne pouvait s'échapper; la douleur de sa honte s'accroissait par le souvenir de sa célébrité, et cette nécessité irrévocable qui la liait à sa pensée et la forçait à vivre avec elle-même, la jetait dans des accès de désepoir, auprès desquels la folie et la mort eussent été de grands biens. Si quelquefois l'image de Malek Adhel venait la détourner de sa propre image, ce n'était que pour lui présenter un nouveau malheur; car non seulement elle se voyait dédaignée par l'homme auquel elle avait sacrifié le monde et l'éternité, mais elle allait en être séparée, et il allait y consentir..... A cette pensée, la plus cruelle de toutes les pensées pour une âme que la passion brûle encore, l'infortunée Agnès qui, durant cette longue nuit, n'avait pu trouver un moment de sommeil, laissa échapper un cri si perçant et si doulou-

reux, qu'il retentit aux oreilles de Mathilde et l'éveilla en sursaut; elle se lève, regarde autour d'elle; le jour commençait à éclairer l'Orient de ses premiers feux; elle n'aperçoit rien; mais elle écoute d'où peut venir le bruit qui l'a frappée, et elle distingue de sourds gémissemens qui partent de la chambre d'Agnès : elle y court aussitôt, et la trouve debout, marchant à grands pas dans la chambre, pâle, éperdue, criant de douleur, mais ne pleurant pas. « Que me veux-tu, s'écria-t-elle, à l'instant qu'elle aperçut la vierge? Pourquoi ton aspect angélique vient-il me présenter la vue de tout ce qui me manque, et accroître le trouble qui me dévore?—Vos plaintes sont venues jusqu'à moi, répondit Mathilde, j'ai cru que vous étiez malade, et je venais vous offrir mes soins. — Malade, reprit Agnès en la regardant fixement : je le suis en effet, et beaucoup; mais que m'importent tes soins, penses-tu qu'ils me guériront? Ah! si tu veux soulager les horribles tourmens que tu me causes, rends-moi le cœur que tu m'as pris, rends-moi l'amour de

Malek Adhel, rends-moi mon amant.
— Grâce au ciel, répondit la princesse en rougissant, le cœur de cet infidèle n'est point à moi et je n'en dispose pas.
— Que n'as tu dit vrai, interrompit Agnès, en lui saisissant la main avec une brusque vivacité, je donnerais ma vie pour le croire un instant; mais écoute, s'il te l'offrait jamais, ce cœur dont la possession est le premier bien de la terre et du ciel, ne l'accepte pas, car tu tomberais bientôt dans l'état où tu me vois? Mais cet état affreux dont mon âme est épouvantée, reprit doucement Mathilde, ne pouvez-vous pas en sortir? ne pouvez-vous pas fuir le prince?
— Le fuir! que dis-tu? fuir Malek Adhel! non, je ne le puis pas; non, je ne puis m'arracher aux délices de son amour; si tu savais quelle félicité je goûtais à oublier près de lui ma patrie, ma famille, mes crimes et mon Dieu même!... Tu frémis, Mathilde; et jamais tes oreilles n'ouïrent de pareils forfaits. Eh bien! tu ne sais pas tout encore; non, tu ne sais pas jusqu'à quel excès d'impiété l'amour a pu m'entraî-

ner. J'ai désiré l'anéantissement de l'empire du Christ, parce qu'il peut s'élever contre celui de mon amant; j'ai désiré voir cet amant régner seul sur tous les rois et les mondes enchaînés; j'allais le suivre à l'armée, combattre contre la cause que je soutenais autrefois, et, pour défendre une tête adorée, lever l'épée contre mon propre sang et le Dieu de mes pères... Enfin, dans ce moment même, quand Guillaume m'ouvre la voie du repentir et que mon ingrat époux m'abandonne et me hait, l'idée de le fuir, de m'en séparer à jamais, est plus terrible à mes yeux que celle de ma damnation éternelle... Et toi, barbare fille, auteur de tous mes maux, laisse-moi, et va dire à ton archevêque que je ne veux point d'un ciel qui n'a point l'amour de Malek Adhel à m'offrir. »

Pendant tout ce discours, Mathilde était demeurée immobile et tremblante; l'expression d'une passion aussi effrénée lui faisait horreur; incapable de répondre un seul mot à des discours si nouveaux pour elle, impatiente de s'affranchir de la honte de les écouter, elle ne

pouvait se résoudre pourtant à laisser Agnès seule en proie à son affreux délire : cependant elle sortit pour appeler ses femmes et les envoya auprès d'Agnès en attendant qu'elle eût pu faire avertir le pieux Guillaume de l'état de la fille d'Amaury. Aussitôt qu'il en fut instruit, il vint; Mathilde, le sachant dans le palais, accourut à sa rencontre, et lui dit : « Mon père, la princesse de Jérusalem est fort mal, je ne sais quelle fièvre l'agite; mais sa raison est entièrement perdue, car elle ne parle que des ravissemens du crime, des délices de l'impiété, et Malek Adhel lui semble préférable à Dieu même... — Arrêtez, ma fille, répondit Guillaume, qu'une bouche si pure ne s'ouvre point pour répéter de pareils discours : tâchez même de les effacer de votre esprit, et gardez-vous de tenter jamais de les comprendre. Maintenant, allez trouver la reine, commencez avec elle vos saintes lectures, et ne revenez point dans votre appartement avant de m'avoir vu ? « A ces mots, Mathilde s'éloigne, elle marche toute rêveuse et s'efforce d'obéir au

prélat en ne cherchant point à comprendre quel est l'étrange bonheur qu'Agnès peut goûter au sein du crime; elle va dans l'oratoire, la reine n'y est point; elle passe dans sa chambre et ne l'y trouve pas; enfin elle entre dans le grand salon de jaspe, et c'est là que Bérengère est assise sur une pile de carreaux, devant une table élégamment servie et entourée d'une foule de jeunes esclaves chargées de corbeilles de fleurs. « Ma sœur, s'écrie la reine, en la voyant, le prince vient d'arriver à Damiette, il va venir incessamment nous donner des nouvelles de l'armée; et en attendant, il nous envoie ses femmes nous amuser par leurs jeux : venez vous placer près de moi et prendre part à ce divertissement. « A ces mots, la princesse rougit, son cœur palpite, elle s'assied et garde le silence : les jeunes eselaves commencent à danser au son des castagnettes, du cistre et du tambour de basque; mais il y a dans leurs chants et surtout dans leur maintien, une sorte de molle volupté qui agite la reine et alarme la vierge : elle détourne les yeux d'un

spectacle dont sa pudeur est offensée; et, pour cesser de le voir, elle se lève, s'approche d'une croisée, entr'ouvre la jalousie, et là, enchantée de l'éclat du ciel, de la beauté de la verdure et du charme que répand dans l'air la fraîcheur du matin, elle cède au vif désir de faire une promenade solitaire, et descend dans les jardins du palais.

Elle suit le cours d'un ruisseau qui serpente sur un sable fin, bordé d'une haie de roses et de citronniers : insensiblement les arbustes s'élèvent, s'épaississent, elle se trouve au milieu d'un bois où mille routes se croisent et lui font perdre la première qu'elle a suivie : prenant au hasard celle qui se présente, elle s'égare de plus en plus; et cependant, ce lieu est si beau, tant d'oiseaux y chantent, tant de fleurs le parfument, des eaux si claires le rafraîchissent, que la vierge en se voyant seule s'émut, mais ne s'effraya pas. Bientôt, fatiguée d'avoir autant marché, elle s'assied sous un berceau de jasmin et de platanes, bientôt la paix silencieuse de cette solitude ramène le calme dans

son cœur ; le souvenir d'Agnès s'affaiblit, et avec lui l'effroi de ses discours impies ; des pensées douces, tranquilles comme le lieu où elle se trouve, succèdent à l'agitatiou ; et, vaincue insensiblement par les charmes de cette touchante nature, dont il semble qu'on ne puisse approcher sans devenir meilleur, Mathilde se laisse aller à cette sorte de vague rêverie où l'imagination, errante sur plusieurs objets, les quitte, les reprend, ne se fixe point, parce que chacun l'attire, et se plaît avec tous, sans avoir à rougir d'aucun.

Au sein de cette retraite si belle, de cet état d'abandon si nouveau et si doux au cœur d'une vierge de seize ans, qui, pour la première fois de sa vie, se trouve seule dans des bocages de parfums et de fleurs, les heures ont fui rapidement, la matinée s'est presque entièrement écoulée, et le prince s'est rendu chez la reine. Etonné, chagrin de n'y point trouver Mathilde, il veut savoir où elle est, et s'il lui sera permis de la voir. Bérengère l'envoie chercher ; elle n'est pas dans son appartement. Guillaume,

qui y est toujours resté avec Agnès, quitte aussitôt sa pénitente, vient dire à la reine que Mathilde n'a point paru chez elle, et demande ce qu'elle est devenue. Bérengère ne peut le satisfaire; elle n'a point vu sa sœur descendre dans les jardins. Cette absence alarme l'archevêque; il regarde le prince d'un œil soupçonneux; mais pour s'apercevoir de sa défiance, Malek Adhel est trop occupé de la princesse; il demande, il s'informe, il interroge tout ce qui l'entoure avec une agitation qui révèle assez combien tout son cœur est dans cet objet. Bérengère se souvient bien que sa sœur s'est assise auprès d'elle, mais seulement quelques minutes: qu'est-elle devenue ensuite? elle ne le sait point. Cependant, après bien des efforts, elle croit se rappeler l'avoir vu ouvrir une des portes du jardin, et aussitôt elle veut aller elle-même l'y chercher; mais elle est bientôt devancée par le prince; heureux de l'espoir de trouver la princesse seule, il s'élance rapidement: le désir, l'émotion lui donnent des ailes. Il connaît tous les détours de

l'épais labyrinthe, et les a parcourus en un instant; à la fin il vole vers le bocage de jasmin, il entrevoit le vêtement blanc de la vestale, et la seule vue de cet habit lui cause un plaisir plus vif qu'il n'en éprouva jamais. Mathilde a entendu le bruit des feuilles qu'il froisse sous ses pas, elle s'est levée, l'a reconnu; aussitôt le récit de l'archevêque et l'état de la fille d'Amaury sont revenus à sa mémoire. Le cœur plein de trouble et d'effroi, elle fuit précipitamment en s'écriant: « O mon Dieu, préservez-moi de ce fils du démon, de ce redoutable infidèle, dont le bras terrasse les chrétiens, et dont les trompeuses paroles ont perverti la malheureuse Agnès! » Et, à cette pensée, elle s'éloigne plus vite encore; mais à quoi lui sert de fuir avec tant de promptitude, si ce n'est à montrer sa frayeur et son zèle; car la course d'une vierge timide, qui a passé sa vie dans une étroite clôture, ne la sauvera pas longtems de la poursuite d'un guerrier tel que Malek Adhel. Sûr de l'atteindre quand il voudra, il s'arrête et la re-

garde courir ; c'est vraiment pour l'éviter qu'elle presse ses pas ; il le voit, et cette résistance qu'on ne lui opposa jamais l'enflamme davantage encore ; il part à son tour, la flèche dans les airs pourrait à peine le suivre ; il est auprès de la princesse, il la touche, il la saisit par son habit, il voudrait la presser dans ses bras, et pourtant il n'ose le faire ; si la divine beauté de la princesse l'attire, la dignité de sa contenance le retient. Emporté par des désirs impérieux qu'il ne combattit jamais, souverain de ce palais, maître de tout oser, n'ayant qu'à vaincre la faiblesse d'une jeune fille pour parvenir au comble de ses vœux, un sentiment indéfinissable, une sorte de respect que jusqu'à ce jour il n'avait éprouvé qu'à l'aspect de son père ou dans le temple de Mahomet, le fait tomber aux genoux de Mathilde. Pour la première fois le superbe Arabe se voit prosterné devant une femme, et il n'en rougit point ; car il croit sentir la présence d'une divinité. « O vous ! lui dit-il, qui faites de moi un nouvel être, fille

du ciel, angélique beauté!...... vous; qui surpassez tout ce que j'ai vu de beau en ma vie, qui m'embrasez d'un feu ardent que je n'ose satisfaire, et dont je crains presque de vous parler....... vous, qui disposez déjà de ma volonté et de ma vie, où avez-vous pris votre puissance? » A ces paroles passionnées, Mathilde pressa contre son sein le reliquaire de l'abbesse en levant les yeux au ciel, et fit de nouveaux efforts pour s'échapper; mais le prince ne le permit pas. « Où voulez-vous aller, s'écria-t-il, en pressant entre ses deux mains la main délicate de la princesse? pourquoi me fuir avec tant d'obstination? que craignez vous de moi? me voyez-vous donc avec horreur?» En parlant ainsi, il la regardait avec des yeux si tendres, l'amour donnait tant d'expression à ses traits déjà si beaux, que l'ingénue Mathilde, qui depuis sa naissance n'avait jamais déguisé sa pensée, ne put pas lui dire qu'elle le voyait avec horreur; elle répondit seulement, et en détournant la vue: « Dieu m'ordonne de fuir ses en-

nemis. — Et ce Dieu cruel vous ordonne-t-il aussi de haïr ceux qui vous adorent? — Je dois haïr ceux qui le méconnaissent. — Oh ! non, mille fois non, interrompit-il en pressant contre ses lèvres la main de Mathilde, vous ne suivrez point une loi injuste, cruelle; vous vous laisserez toucher par le feu qui me brûle, vous vous livrerez à l'amant qui vous abandonne et son sort et sa vie; je le jure, jamais l'Angleterre ne vous reverra dans son sein ! plutôt mourir que de me séparer de vous. » A ce serment terrible, Mathilde crut se voir enlever à la fois sa patrie sa famille, son couvent, et le salut éternel que lui assuraient ses vœux: épouvantée des projets du Sarrazin, elle arrache sa main d'entre les siennes, l'enveloppe dans les grandes manches de son habit, baisse son bandeau de lin sur son front; et aussi confuse qu'effrayée des discours du prince, elle répond du ton le plus sévère: « Je suis destinée à l'honneur d'être une des épouses de Jésus-Christ ; c'est pour mieux mériter un si glorieux titre que

je suis venue en Palestine adorer son tombeau; mais c'est en Angleterre que mon cloître m'attend et que mes vœux m'appellent; rétractez donc un serment impie, sacrilége, rendez-moi la liberté que vous m'avez ravie, et, pour récompense, Dieu consentira peut-être à ouvrir vos yeux à ses éternelles clartés. » A ce langage, Malek Adhel reconnaît cette foi vive, cette piété ardente qui distingue tous les enfans du Christ; il sent bien que le tems et ses soins pourront seuls changer le cœur de la princesse; et comme déjà il ne veut que ce qu'elle veut; qu'il détesterait un bonheur qu'elle ne partagerait pas, loin de la contraindre, il se soumet et dit: « Fille de l'innocence, qu'ordonnez-vous et qu'exigez-vous de moi? esclave de toutes vos volontés, il n'est rien que je ne veuille souffrir pour vous plaire et vous obéir. » Mathilde est trop pure pour apprécier toute l'étendue d'un pareil sacrifice; mais à l'air, à l'accent de Malek Adhel, elle soupçonne qu'il a dû lui coûter beaucoup; son cœur est touché, ses regards

s'attendrissent, sa voix s'adoucit, et elle répond avec embarras : « Je vous en prie, conduisez-moi vers la reine. » Le changement de Mathilde n'a point échappé au prince ; il voit que s'il y a pour lui un moyen de toucher cette belle chrétienne, ce ne peut être qu'à l'aide d'une grande réserve et d'une parfaite soumission : aussi n'hésite-t-il pas un moment à lui obéir. « Venez par ici, lui dit-il en lui montrant une autre route; celle-ci conduit plus directement au palais. » Elle la prend aussitôt et suit le prince en silence. Quelquefois il se retourne pour la voir, il l'arrête, il soupire ; alors la craintive Mathilde se recule doucement, baisse les yeux vers la terre, avance sa main pour se cacher aux regards du prince, mais ne peut lui dérober l'expression de cette pudeur qui se répand sur sa physionomie et sur son maintien, de cette pudeur qui est la plus touchante des grâces, la plus puissante des forces que le ciel ait données à la femme, et qui sait inspirer le respect en même tems qu'elle augmente l'amour. En la

voyant si belle, Malek Adhel contient avec peine la flamme qui s'élance de son sein; mais il la contient, car en ce moment la beauté de Mathilde est presque celle d'un ange; il précipite ses pas pour échapper plutôt au danger de faire éclater des transports qui pourraient aliéner le cœur qu'il veut absolument obtenir; le combat de ses désirs présens et de ses projets futurs l'agite avec violence; il marche plein d'émotion, mais il en connaît parfaitement la cause; il sait bien ce qu'il veut, ce qu'il attend, ce qu'il espère, au lieu que Mathilde est troublée sans savoir le motif de son trouble, sans savoir même qu'elle en éprouve; et s'il se passe quelque chose dans son cœur, elle ne le voit qu'à travers ce voile épais que l'innocence tient toujours devant les pensées d'une vierge pour l'empêcher de distinguer ce que la modestie ne lui permet pas de savoir.

CHAPITRE VIII.

Le prince et Mathilde eurent bientôt atteint la lisière du bois; alors ils aperçurent la reine qui venait au-devant d'eux, et près de la porte du palais l'archevêque qui les attendait; son regard était grave et sévère, et en embrassant la reine, Mathilde ne put s'empêcher de rougir; comme elle ne pourrait sans une grande confusion avouer tout ce qui s'est passé entre elle et le prince, elle s'inquiète intérieurement d'avoir quelque chose à cacher; il lui semble que toute pensée qu'on n'ose dire est une pensée répréhensible, et prenant la honte de la pudeur pour le remords d'une faute, elle croit déjà trouver sa punition dans l'embarras si nouveau que lui cause la présence de l'archevêque.

Bérengère fait quelques questions à sa sœur; mais bientôt l'intérêt qu'elle y met disparaît devant un intérêt plus puissant; elle n'a pas eu le tems le matin de parler de son époux au prince; tout occupé de Mathilde, il ne l'aurait pas écoutée; maintenant elle espère obtenir plus d'attention, et approchant de lui, les yeux pleins de larmes, elle dit : « Ne pourriez-vous me donner quelques nouvelles de l'armée de Ptolémaïs ? ô noble Malek Adhel ! n'avez-vous rien à m'apprendre sur Richard? Hélas ! ma vie est dans votre réponse. « Le prince allait la satisfaire ; mais il en est détourné par la vue d'un chevalier qui paraît s'avancer vers eux avec précipitation. Malek Adhel s'étonne, et dit à la reine : « Quel est le téméraire, madame, qui ose entrer dans vos jardins et à cette heure-ci sans vos ordres ? « L'archevêque a reconnu Josselin de Montmorency, et le nomme au prince. Malek Adhel répond alors : « Ce nom illustre est venu souvent jusqu'à moi à côté de celui de tous les rois de l'Europe, et entouré d'une réputation de vaillance et de gloire à laquelle peu

de souverains peuvent prétendre; mais ce nom, tout grand qu'il est, et quelle que soit la valeur de celui qui le porte, n'excuse pas son audace. « Alors il s'avance vers Josselin qui n'était plus qu'à quelques pas, et lui dit fièrement : « Présomptueux chevalier, ne t'est-il pas défendu d'entrer dans ses jardins sans la permission de la reine d'Angleterre? Te l'a-t-elle donnée, et si elle ne l'a pas fait, pourquoi viens-tu ici? Ne sais-tu pas qu'une telle hardiesse mérite un grand châtiment? — Prince, répondit Josselin avec une froide dignité, quand Richard remit son épouse et sa sœur sous la garde de tous les chevaliers qui sont à Damiette, nous lui jurâmes de les défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang : tout à l'heure, en me présentant chez la reine, j'ai trouvé tous les chrétiens en rumeur; j'ai appris que la princesse Mathilde était perdue dans ces vastes jardins, qu'elle y courait des dangers.... — Et quels dangers pouvait-elle courir en ces lieux, interrompit le prince avec impatience? — Il m'importait peu de le savoir, reprit

Josselin, il me suffisait d'apprendre qu'ils existaient, et qu'ils menaçaient la princesse, pour me faire voler à son secours, en dépit de tous les obstacles et sans calculer à quels périls je m'exposois. « A ces mots la grande âme de Malek Adhel fut émue ; serrant la main du chevalier avec affection, il lui dit : « Brave Montmorency, ne crains rien ; sans doute la reine ne punira point ce qu'elle admire, mais apprends que moi aussi je suis chevalier comme toi : Hugues de Tibériade m'a chaussé les éperons, et j'ai juré entre ses mains de protéger la beauté, l'innocence, l'infortune, au péril de mes jours ; ne t'inquiètes donc plus du sort de la princesse d'Angleterre, c'est moi qui veillerai sur elle maintenant : moi seul, entends-tu ? Tout en rendant justice à ta valeur, je crois que la mienne lui sera d'un aussi utile secours, et c'est au pied de cette fille divine, en présence de sa sœur, de ce saint prélat et de toi-même, que je la prie de me regarder désormais comme son plus dévoué chevalier et son seul défenseur. — Je doute, reprit vivement Montmorency, que toute prisonnière

qu'est la fille des rois dans ce palais, elle veuille en accepter le maître pour serviteur. — Elle ne le peut comme chrétienne, ajouta l'archevêque. — Et moins encore comme sœur, répondit la reine. O prince magnanime! considérez vous-même si Mathilde peut accepter la protection de celui qui, un jour peut-être versera le sang de son frère et de mon époux? — Et si je vous jurais, madame, répartit Malek Adhel, de ne jamais tourner mais armes contre cet époux si chéri, de veiller moi-même sur ses jours, de respecter enfin le frère de Mathilde à l'égal de mon propre frère; à ce prix ne consentiriez-vous pas à voir la princesse souscrire à ma prière? « Bérengère ne peut croire ce qu'elle entend, elle ne peut croire que ce bras formidable, non content d'épargner son époux, se lève pour le défendre. Malek Adhel répète sa promesse, et alors, dans l'effusion de sa reconnaissance, elle bénit ses fers, elle aime l'esclavage qui lui a donné les moyens d'attendrir Malek Adhel en faveur de Richard. « Je ne sais, interrompit amère-

ment Montmorency, si ce grand roi ne s'offenserait pas de voir votre majesté invoquer pour lui la générosité de Malek Adhel. Quelle que soit la valeur de ce guerrier, je me trompe fort où l'illustre Richard craindrait bien moins ses armes que sa pitié, et tout nos chevaliers s'étonneraient beaucoup, madame, de voir une reine chrétienne mettre moins de confiance dans leur zèle que dans la protection de leur plus grand ennemi. »

Mathilde penche doucement sa tête sur l'épaule de la reine, et lui dit que la réponse de Montmorency lui paraît juste, noble, et qu'elle doit en être touchée. Malek Adhel l'entend et se trouble; il la regarde, elle paraît émue. Cependant Montmorency à genoux près de la princesse, la contemple avec enthousiasme, et la remercie avec transport de l'approbation qu'on vient de lui donner. A cette vue, Malek Adhel contient à peine les terribles soupçons qui commencent à l'agiter; tous lui disent que Montmorency est cher à Mathilde; aussitôt mille projets violens se présen-

tent à son esprit; tous lui disent de se défaire de son rival. Assurément il le punira, mais comme son cœur généreux sait punir : « Montmorency, lui dit-il, une âme où l'honneur règne comme dans la vôtre doit s'indigner d'être loin des combats: retournez-y, je brise votre chaîne; allez dire à vos maîtres que je ne les crains guères, puisque j'ose vous rendre à eux. « A ce discours, Josselin demeure interdit; il ne peut se résoudre à recevoir un bienfait d'un infidèle, ni à s'éloigner de Mathilde; il refuse le don de sa liberté; il a juré à Richard de ne point quitter les princesses, et à moins qu'elles ne le dégagent de son serment, au prix de tout son sang il le tiendra. Malek Adhel, avec une grande vivacité, demande à la reine si elle s'oppose à ce que Montmorency aille parler à Richard. Bérengère assure qu'elle se croirait coupable de priver Richard et les chrétiens d'un si valeureux défenseur. Josselin n'a plus qu'un espoir : il s'adresse à Mathilde; il la conjure de ne pas la renvoyer aussi; serait-ce là le prix dont elle paierait le pur zèle qui l'anime,

zèle qui lui ferait sacrifier sa vie sans demander même un regard pour récompense. L'impétueux Arabe ne peut le laisser achever, il se précipite aux genoux de la princesse, il s'écrie : « Mathilde, je vous promets un dévouement aussi pur, une reconnaissance sans bornes; songez aux droits immenses que le titre de votre chevalier vous donnera sur moi, et à tout le bien que mon obéissance vous permettra de faire à vos sujets, vos amis et vos frères. » Il se tait alors et attend en silence la réponse de la princesse. Montmorency l'attend comme lui, et tous deux attachent sur elle des regards supplians qui lui demandent avec instance quelques mots favorables. Mathilde baisse les yeux vers la terre; l'embarras, l'émotion, l'incertitude, se peignent sur son visage ingénu ; elle ne sait que résoudre, et pleine de méfiance en elle-même, elle demande des secours à la sagesse de l'archevêque : « O mon père ! lui dit-elle, guidez-moi, apprenez-moi ce qu'il faut faire. — Ma fille, répond Guillaume, le bras de Montmorency peut être trop

utile à l'armée pour qu'il vous soit permis de le retenir ici ; mais si le devoir vous ordonne de le dégager de son serment, il vous ordonne plus encore de refuser les services d'un prince qui, tout grand, tout magnanime qu'il se montre, n'en est pas moins l'ennemi le plus redoutable de votre frère et de votre Dieu. Mon enfant, continua-t-il avec un pieux enthousiasme, qu'avez-vous besoin du secours des hommes? Ah! conservez seulement la piété qui règne dans votre âme, et, malgré la faiblesse de votre sexe et de votre âge, vous serez armée d'une force qui vous élevera au-dessus de tous les secours humains. — Mon père, répliqua Mathilde, vos paroles viennent du ciel, je les crois, je les adore, elles seront ma loi. « Alors se retournant vers Josselin avec une touchante dignité, elle lui dit : « Baron de Montmorency, le chemin de la gloire vous est ouvert ; je ne vous retiens point ; partez pour l'armée ; allez verser votre sang pour cette cause sainte et sacrée, qui est la cause de Dieu même, et qu'il vous appelle à soutenir ; vous

raconterez nos infortunes à mon frère ; vous demanderez aux chrétiens des prières pour notre délivrance; mais, ajouta-t-elle en rougissant, il faudra, pour les rassurer, leur dire toutes les vertus du maître de qui nous dépendons; il vous sera facile de les peindre : parler de loyauté et d'honneur, c'est pour un Montmorency parler sa langue naturelle. » A ce doux langage, le fier Josselin fut prêt à s'attendrir; pour cacher son émotion, il se courba vers la princesse, et prit le bas de sa robe qu'il baisa respectueusement; mais sentant que son trouble augmentait, il baissa la visière de son casque, s'inclina devant la reine, salua le prince, l'archevêque, et se hâta de se retirer. Après son départ, Malek Adhel demeura rêveur et préoccupé; debout à sa place, il semblait ne rien voir de ce qui l'entourait. La reine, fatiguée de son silence, s'assit sur un banc de gazon, Mathilde se plaça près d'elle. Cependant Guillaume médite en lui-même les moyens d'obtenir aussi du prince la liberté de la fille d'Amaury; sans doute il craint d'interrompre Ma-

lek Adhel, mais il craint plus encore de remettre au lendemain une bonne action qu'il peut faire le jour même; entraîné par la charité, il se détermine à parler au prince : il lui peint les remords d'Agnès, le désir qu'elle éprouve d'aller expier son crime au fond d'un de ces asiles où la pénitence austère pleure jusqu'à la mort; il espère que le noble Malek Adhel ne s'opposera point au seul moyen de salut qui reste à une pècheresse qui n'a été coupable que pour lui. Le prince étonné lui demande s'il sait ce qu'Agnès est devenue? Bérengère alors prend la parole, raconte par quels moyens la fille d'Amaury a quitté le sérail, et finit par demander sa liberté. Malek Adhel lui répond : « Puisque cette princesse a choisi une si respectable protectrice, madame, je remets sa liberté en vos mains, et vous laisse l'arbitre de son sort. Père des chrétiens, ajouta-t il, en s'adressant à l'archevêque, vous le savez, ce n'est point moi qui ai séduit Agnès; sans doute elle était trop belle pour que je n'acceptasse pas son amour; mais pour lui donner le mien j'estimais

trop peu son caractère, et l'espèce de gloire qu'elle s'était acquise la rendait encore moins aimable à mes yeux : non, une femme que j'avais vue se couvrir de sang et n'être pas seulement émue, ne pouvait pas toucher mon cœur; il lui fallait à ce cœur, qui n'avait point aimé encore, une beauté timide et modeste; il fallait à mon respect un objet pur et vertueux; il fallait enfin à mon amour ce qui est unique dans le monde, ce qui ne s'est montré qu'une fois aux regards des hommes, ce qu'un seul mot réunit et exprime, il me fallait...... »
L'archevêque se hâta de l'interrompre : « Seigneur, lui dit-il, que décidez-vous pour la fille d'Amaury? — Madame, répondit le prince en s'adressant à Bérengère, je vous remets tous mes droits sur elle, veillez sur sa conduite; vous serez désormais son appui et sa seule famille, car elle vient de perdre la sœur qui lui restait; Sibylle n'existe plus..... — Qu'entends-je? s'écria l'archevêque; Sibylle n'existe plus! Que deviendra Lusignan, quel parti va-t-il prendre en perdant une épouse qui le dépouille de

tous ses droits à la couronne de Jérusalem? — Je crois, reprit Malek Adhel en souriant, que la valeur de mon frère les lui avait mieux enlevés encore. » Alors il ajouta quelques détails sur la situation des chrétiens; il dit que la perte de Sibylle n'avait pas rendu Lusignan plus sage, qu'il s'obstinait toujours à se regarder comme roi de Jérusalem; mais que ses prétentions, quoique appuyées par Richard, n'en obtiendraient pas plus de succès. Il parla aussi de la division qui s'était élevée entre le roi d'Angleterre et Philippe-Auguste, et des diverses factions qui déchiraient le camp des croisés.

A ce récit, l'archevêque soupira amèrement sur les malheurs, et plus encore sur les fautes de ses frères, et il osa demander au prince de permettre qu'il chargeât Montmorency de quelques conseils par écrit, propres à ramener la paix parmi les croisés. Le prince n'eut pas le courage de refuser un homme pour lequel il avait une si profonde vénération; il s'excusa même de ne pas faire davantage. « Je pourrais vous lais-

ser partir avec Montmorency, lui dit-il, mais je connais si bien la supériorité de vos talens et l'ascendant de votre sagesse, que je ne puis douter de leurs effets sur l'esprit des chrétiens : vous donner les moyens d'apaiser leurs divisions, divisions si utiles à notre empire, ne serait-ce pas une perfidie envers mon frère? » Guillaume sentit trop la justesse de cette observation, pour essayer de la détruire; d'ailleurs Mathilde lui semblait entourée de tels dangers, qu'eût-il été libre de la quitter le jour même, il eût hésité à le faire : depuis l'instant où elle avait reparu avec Malek Adhel, il l'avait regardée plusieurs fois attentivement, sans avoir pu retrouver sur son visage le calme paisible et la douce sérénité qui faisaient le caractère habituel de sa physionomie. Il était impatient de l'interroger et de savoir d'elle-même tout ce que le prince avait pu lui dire : il lui fit un signe, elle se leva à l'instant, et la reine qui désirait soulager son cœur en envoyant à son époux de longs détails de son amour et de ses souffrances, demanda aussi

au prince la permission de le quitter. Il s'inclina devant elle, l'accompagna jusqu'à la porte de son palais en regardant toujours Mathilde, et se retira dans le sien.

Bérengère court aussitôt se renfermer dans son cabinet, et la princesse marche vers l'oratoire, non sans être émue en voyant que Guillaume la suit. Elle désire, elle veut, mais elle craint de lui avouer les torts qu'elle se reproche : cependant à peine sont-ils seuls, que, l'âme remplie d'une profonde humilité, elle tombe aux pieds de l'archevêque et lui dit : « Mon père ! quel aveugle empressement m'a poussée hors de mon cloître, pour me faire voir ce qui m'était si nuisible de connaître? Pourquoi suis-je venue apprendre dans ce fatal pays, qu'il se trouve des crimes parmi les chrétiens, et des vertus chez les infidèles? Ma fille, lui dit Guillaume, la Providence se plaît quelquefois à orner un idolâtre des plus brillantes qualités, afin de montrer qu'en ayant tout aux yeux du monde, il n'a rien aux yeux de Dieu, s'il ne possède la

vraie foi ; et si en d'autres tems cette même Providence permet aux chrétiens de tomber dans de grandes erreurs, c'est pour manifester la puissance de cette religion pleine de pardons, qui a toujours le sang du Christ tout prêt pour racheter le péché de ses enfans. Mais, ma fille, pourquoi toutes ces questions ? que se passe-t-il dans votre âme ? elle semble oppressée par une pénible agitation ; la rougeur de la honte couvre votre front; quelle est donc la pensée qui peut faire rougir Mathilde ? » A ces mots, la princesse cache son visage contre la robe de l'archevêque, elle verse des larmes et répond d'une voix tremblante : « Mon père, le Sarrazin m'a surprise dans ses jardins, il m'a dit qu'il m'aimait, il a porté ses lèvres impures sur ma main ; dans le trouble de mes esprits, je ne songeais pas d'abord à la retirer, et quand je l'ai fait, mon père, je l'ai fait sans horreur. » En écoutant cet aveu, l'archevêque se garde bien de montrer de la sévérité ; mais il questionne adroitement sa jeune pénitente, il sonde

au fond de son cœur, pénètre dans chaque repli, y poursuit, y surprend la trace fugitive d'une émotion récente, et ne peut méconnaître que Malek Adhel en est le seul auteur. Cependant s'il est vrai que ce sentiment existe, il est encore si faible que Guillaume s'en alarme peu; et comme il voit des moyens d'en arrêter facilement les progrès, loin de croire nécessaire d'instruire Mathilde de ce qu'il soupçonne, il veut lui cacher ce qu'elle éprouve, il veut que l'idée de pouvoir aimer un infidèle lui demeure à jamais inconnue, parce qu'il pense qu'il est des sentimens qui doivent toujours être regardés comme impossibles à l'innocence. Ainsi, sans parler à la princesse des dangers auxquels la faiblesse de son cœur pourrait l'exposer, il lui peint seulement ceux qui entourent une jeune fille qui ne vit point dans une retraite austère. » Quand on ne rend compte qu'à soi-même de ses actions, lui dit-il, et qu'on ne vit pas sous la sévère discipline du cloître, on se relâche dans la pratique des de-

voirs, on se permet des satisfactions qu'on croit innocentes, et qui, par les circonstances qu'elles entraînent, prouvent qu'elles ne le sont pas. Au lieu de vous rendre hier avec la reine dans le berceau d'orangers, si vous n'eussiez pas quitté cet oratoire, l'esclave d'Agnès ne vous aurait pas rencontrée, et vous ignoreriez encore une honteuse histoire, dont j'aurais voulu ne vous parler jamais; et ce matin, quand vous avez été tentée par le désir d'aller vous promener seule au milieu des vastes jardins du palais, si vous aviez eu le courage de lui résister et de venir vous enfermer ici, le prince ne vous auroit pas trouvée: Mathilde, vous êtes jeune, vous êtes belle; pleurez sur ces avantages qu'un monde insensé aime et admire, et que le fidèle craint et méprise; car ils exposent à de tels dangers, et entourent de tant d'occasions de faillir, que la fragilité humaine ne peut s'en garantir que dans le sein d'une profonde retraite. « La princesse, à ces mots, se prosterne, et promet une entière obéissance. Après

un moment de repos, l'archevêque continue ainsi : et surtout, ma fille, ne regrettez jamais un monde dont les biens ne sont qu'illusions, les grandeurs que songes, et les plaisirs qu'impostures ; un monde où la joie la plus sensible se change tout à coup en tristesse amère, et où le plaisir du soir nous afflige le matin : regrettez encore moins ces sentimens passionnés dont vous entendez souvent vanter les délices, et qui toujours perdent sans retour ceux qui les éprouvent : tel est l'effet de tout amour divin, ma fille, il entre doucement dans l'âme, mais quand il y est entré, il blesse et donne la mort.

Exaltée par tout ce que Guillaume venait de lui dire, Mathilde aurait pu, à la suite de cette conversation, être exposée aux plus dangereuses tentations, et rencontrer même le prince sans risquer seulement d'être émue ; elle rentra dans sa chambre dans une disposition bien plus paisible qu'elle n'en était sortie le matin. Agnès n'y était plus, Malek Adhel lui avait fait

préparer un logement particulier auprès de celui de Bérengère, sous la condition expresse de n'en sortir qu'avec la reine. Mathilde fut bien aise de ne la plus trouver, car elle avait besoin de solitude pour repasser tranquillement dans sa pensée tous les événemens du jour; elle se promena en silence dans la chambre, méditant sur tout ce qu'elle avait entendu; elle s'arrêta près du siége où Agnès avait exhalé tant de plaintes quelques heures avant; elle frémit au souvenir des désordres de cette ame malheureuse, et appliquant à cette triste histoire une partie des paroles de l'archevêque, elle leva ses beaux yeux au ciel, et finit la journée en répétant plusieurs fois avec un accent tendre et douloureux : « Tel est l'effet de tout amour humain, il entre doucement dans l'âme; mais quand il y est entré, il blesse et donne la mort. »

CHAPITRE IX.

La tyrannie que l'image de Mathilde exerçait sur l'âme de Malek Adhel devenait chaque jour plus impérieuse; constamment occupé de cette seule pensée, elle le dégoûtait de tous les plaisirs, le poursuivait dans tous ses travaux, le distrayait de toutes ses affaires, et la nuit lui enlevait tout repos; car un tel amour ne dort point; il veille dans le sommeil même. Souvent le prince, soit en conférant avec ses amis, soit en passant la revue de ses troupes, s'arrêtait tout à coup, demeurait plongé dans une profonde rêverie, poussant de profonds soupirs, et ne voyant ni n'entendant plus rien de ce qui se passait autour de lui. Souvent il

allait s'asseoir dans le bocage où il avait surpris la princesse ; là, se retraçant la beauté, les gestes, les regards de cette jeune fille, son imagination s'enflammait par ce souvenir, son cœur battait avec violence, d'impétueux désirs frémissaient dans tout son sang, et il formait la résolution d'aller surprendre Mathilde, et de la forcer d'être à lui : mais tout à coup il croyait voir ses pleurs, il entendait ses cris, il se la représentait appelant sur lui la vengeance du ciel, l'accablant de son indignation et de sa haine ; alors sa résolution changeait, il ne pouvait se résoudre à affliger Mathilde ; mourir lui eût semblé plus facile. Mais moins il osait, plus il aimait, et il ne se dissimulait point que cette sévérité de la princesse, qui mettait obstacle à ses désirs et lui ôtait tout espoir, était précisément ce qui la rendait plus belle et si chère à ses yeux. En effet, comment eût-il été possédé d'un sentiment si extraordinaire, si elle eût ressemblé aux femmes qu'il avait connues ? Cependant, tout profond, tout terrible

qu'était ce sentiment, il le chérissait, et ne l'aurait pas changé contre aucune des jouissances de sa vie passée ; sa profonde blessure lui semblait délicieuse, et il se reposait dans sa peine, faisant son plaisir de sa douleur. Pourtant les jours s'écoulaient sans lui apporter aucune consolation, il n'apercevait seulement plus Mathilde ; en vain se rendait-il chaque jour chez la reine d'Angleterre, la princesse ne s'y montrait jamais ; plusieurs fois il en demanda la raison ; on lui répondait simplement, qu'engagée par sa religion à des vœux de profonde retraite, il lui était imposé de ne point paraître aux yeux des hommes. De pareilles réponses ne faisaient qu'irriter sa passion; et un jour qu'il se trouva seul avec la reine, il laissa éclater toute sa douleur; il lui déclara qu'il ne pouvait plus vivre sans voir Mathilde, que si on lui refusait cette satisfaction, il ne répondait plus de lui-même, et que de maître doux et soumis, il deviendrait peut-être tyran furieux et forcené. « Cette fille divine, s'écria-t-il dans une ex-

trême agitation, bouleverse toutes les puissances de mon âme; il n'est point de domination plus absolue que celle qu'elle exerce sur moi; il n'est aucun de ses désirs qui ne fût un ordre à mes yeux. Quelle est donc cette fierté européenne qui dédaigne de rien demander à un maître qui brûle de tout accorder? Ignorez-vous, madame, continua-t-il, poussé par cet instinct qui fait toujours deviner si juste le mot qui doit réussir, ignorez-vous tout ce que vous pouvez obtenir par l'intercession de la princesse? En brisant vos chaînes sans en avoir reçu l'ordre de Saladin, je risque ma vie sans doute, mais combien je me croirais heureux que Mathilde me demandât un pareil sacrifice! »

En écoutant ces paroles, Bérengère tressaille; elle a entrevu qu'elle pourrait être rendue à son époux, et cette idée l'agite d'une inexprimable émotion: trop pieuse cependant pour donner aucune espérance au prince, elle se permet seulement de le plaindre et de gémir sur une différence de religion qui met une barrière insurmontable entre

Mathilde et lui. Le cœur de la reine d'Angleterre est fait plus qu'aucun autre pour s'attendrir aux souffrances d'un amour malheureux ; tout en compatissant à celles du prince, elle pense aux siennes ; elles les peint, les exprime avec énergie, parle de Richard en épouse passionnée, et ne dissimule point que si son retour auprès de ce grand roi dépend des prières de Mathilde, il ne dépendra pas d'elle que Mathilde en adresse au prince. Malek Adhel n'en demande pas davantage ; il se retire. La reine passe aussitôt dans l'appartement de la princesse ; elle y trouve l'archevêque, et leur raconte tout ce qu'elle vient d'entendre, qu'elles pourraisnt être libres, que le généreux Malek Adhel consent à briser leurs chaînes, à les rendre à Richard, et que pour un tel bienfait il ne demande qu'un mot de Mathilde ; car il aime Mathilde, ajoute-t-elle, il l'aime avec une ardeur, un respect, dont j'ai vu peu d'exemples parmi les plus nobles chevaliers. Ces mots troublent la vierge, une rougeur brûlante couvre les lis de

son front, elle baisse vers la terre ses regards humiliés, et s'accuse d'avoir inspiré de l'amour à un enfant de Mahomet. Bérengère blâme cet excès d'austérité; elle justifie le prince, et prétend que loin de lui faire aucun reproche, on ne peut assez admirer sa conduite, puisque pouvant abuser de tout, il se refuse même ce qu'il aurait droit de se permettre; et qu'il n'est aucun prince mahométan, et peut-être aucun prince chrétien qui, maître absolu d'un objet aimé, eût usé de la même modération. A ces mots, Guillaume l'interrompt, et lui demande d'un ton un peu sévère, quelles heureuses espérances elle pouvait fonder sur un amour aussi coupable? « Mon père, reprit-elle, si ma sœur pouvait vaincre la répugnance que lui inspire le prince, et se résoudre à le revoir pour lui demander de briser nos chaînes.... une seule fois, pour obtenir notre liberté, Malek Adhel a juré de ne rien refuser à Mathilde. » Guillaume garda un moment le silence, puis il répondit d'un ton plus grave: « Je déclare à votre

majesté que la princesse ayant agréé mes soins, tant qu'elle m'accordera la même confiance, et qu'elle demeurera libre de ses actions, je ne lui permettrai pas de se trouver un seul instant avec l'impie qui a osé jeter un œil profane sur elle, et je vous en dirais davantage, madame, si je ne respectais la pure et sainte ignorance de la vierge dont les jours sont voués au Seigneur. » La reine, accoutumée à adopter aveuglément toutes les décisions de l'archevêque, se garda bien de le contredire, ni de presser davantage Mathilde de se montrer aux regards du prince; mais au fond de son âme elle ne pouvait approuver la conduite de Guillaume, et osait y trouver plus d'obstination que de raison et de véritable piété.

Le lendemain Malek Adhel ne manqua point de se rendre de bonne heure chez elle; car il se flattait, d'après la manière obligeante dont elle avait accueilli ses plaintes la veille, qu'elle aurait déterminé Mathilde à sortir de sa retraite; mais en voyant son espé-

rance déçue, il se répandit en reproches amers et presque menaçans; il annonça que désormais il userait envers ses prisonnières de la même rigueur dont elles usaient envers lui, et puisqu'on refuse non seulement de me voir, s'écriait-il dans sa douleur, mais même d'écouter les nouvelles que j'ai à donner et les propositions que je puis faire, je garderai un profond silence, et d'autres que moi souffriront du supplice d'être privé de la vue de ce qu'ils aiment. — Hélas! reprit Bérengère tout en pleurs, où est votre bonté, où est votre justice? Me punirez-vous de la faute d'une autre, et mon sort doit-il être à la merci des décisions de ma sœur? — Je vous l'ai déjà dit, madame, repartit le prince, votre sort dépend entièrement de Mathilde; je puis beaucoup pour vous, mais il faut qu'elle daigne me parler et m'entendre. — Ah! s'écria vivement la reine, tant que l'archevêque de Tyr sera auprès d'elle, nous ne gagnerons rien sur son esprit. — Est-ce donc ce prêtre qui l'indispose contre moi, demanda Malek Adhel, comme frappé

d'un trait de lumière? — Prince, reprit la reine, Guillaume a de la sagesse, de l'expérience et une grande piété; il sait que ma sœur a renoncé au monde, et qu'il faut, pour qu'un tel sacrifice soit agréable au Seigneur, que celle qui le consomme le fasse sans regret; peut-être craint-il qu'en s'exposant souvent au danger de vous entendre, l'innocente Mathilde n'emporte au fond de son cloître un souvenir trop vif d'un ennemi de son Dieu. »

C'en est assez pour Malek Adhel; il sort précipitamment, déterminé à éloigner l'archevêque de Damiette; mais en quel lieu l'enverra-t-il? Esclave en une autre ville? il ne peut s'y résoudre: l'amour en le rendant passionné, n'a pas le pouvoir de le rendre injuste. Le fera-t-il donc partir pour le camp des croisés? la prudence voudrait bien s'y opposer, mais la générosité approuve ce parti, et dans l'âme de Malek Adhel la générosité l'emporte toujours sur la prudence; d'ailleurs, s'il nuit à son frère en envoyant aux chrétiens ce véhément apôtre, ne sera-ce pas une raison de le

défendre avec une nouvelle ardeur? et n'est-il pas sûr de lui faire plus de bien que tous les discours de l'archevêque ne pourront lui faire de mal. C'est ainsi qu'il se justifie à lui-même une résolution qui lui paraissait si coupable peu de jours avant, qu'il avait déclaré à l'archevêque que l'intérêt de son pays ne lui permettrait jamais de la prendre; mais c'est l'intérêt de son amour qui parle maintenant, et lui seul est écouté. Malek Adhel ne se permet pas de réfléchir plus long-tems; il semble craindre qu'une plus longue méditation ne lui montre toute l'imprudence du parti auquel il s'arrête, et il se hâte d'ordonner que l'archevêque soit à l'instant introduit devant lui. « Pontife du Christ, lui dit-il, d'après des nouvelles que je reçois de Saladin, j'ai des raisons de croire qu'il ne rendra la reine d'Angleterre à son époux qu'autant que les chrétiens consentiront à lever le siége de Ptolémaïs. Je ne sais si l'amour de Richard l'engagera à ce sacrifice; votre sagesse devrait peut-être l'y déterminer, et pour vous donner tous les moyens d'y

parvenir, je brise vos chaînes et vous renvoie au camp des croisés avec Montmorency; instruisez Richard des dispositions de Saladin; s'il les accueille, je ne doute pas que son exemple ne soit une autorité pour tous les autres souverains, et que par conséquent il ne dépende de lui de terminer une guerre cruelle; mais s'il persiste dans ses desseins, s'il préfère Ptolémaïs à son épouse, qu'il sache que je suis prêt à le combattre, et que la même épée qui a renversé vos armées à Tibériade saura bien les chasser de Ptolémaïs. »

Le pieux Guillaume est surpris de ce discours; la résolution du prince lui paraît si subite, si singulière, qu'il en conçoit des soupçons; il croise ses mains sur sa poitrine, penche sa tête dans l'attitude de la réflexion, et médite en silence quels peuvent être les véritables motifs du prince pour l'envoyer au camp des croisés. Ce ne peut être, comme il le dit, pour engager Richard à se retirer de devant Ptolémaïs; ce serait une action si lâche, que la proposer est presque un affront, et Malek Adhel ne doit

pas douter que plutôt que d'y consentir, Richard souffrirait mille fois la mort. L'archevêque voit bien que ce n'est qu'un prétexte pour l'éloigner de Damiette, èt ne devine que trop les motifs du prince ; mais pourquoi lui laisser la liberté de se rendre auprès des chrétiens ? Ne pouvait-il pas l'envoyer prisonnier ailleurs ? Faut-il donc que jusque dans les torts de Malek Adhel il y entre de la magnanimité ? Ah ! cette passion qui peut lui faire faire une imprudence, et non pas une cruauté, effraïe l'archevêque bien moins par sa violence que par cette sorte de grandeur d'âme qui s'y mêle, et qui est à ses yeux le plus noir des artifices de l'ange des ténèbres, parce qu'elle est la plus dangereuse des séductions.... Non, il n'abandonnera point sa timide brebis à un périlsi imminent, il soutiendra ce faible roseau, et lui montrera la voie de perdition qu'on ouvre devant elle.

Pendant qu'il réfléchit ainsi, Malek Adhel attend impatiemment sa réponse, et voyant qu'il demeure toujours en silence, il le presse de s'expliquer ; l'ar-

chevêque dit alors : « Vous auriez tort de croire que la tendresse de Richard pour son épouse pût l'engager jamais à l'action lâche et honteuse que vous lui proposez : pour la délivrer, il verserait tout son sang ; mais pour le bien de son pays et de sa religion, il donnerait la vie même de cette épouse si chère : tel est Richard, tels sont tous les princes chrétiens ; et je vous déclare que s'il était possible qu'ils accueillissent les propositions que vous venez de me faire entendre, j'emploierais tout mon ascendant sur eux à les en faire rougir. Non, prince, non, une pareille mission n'est point faite pour un ministre de paix, puisqu'elle ne peut servir qu'à rallumer une guerre plus cruelle ; c'est à Montmorency qu'il appartient de dire vos propositions, c'est à lui seul à s'en charger..... — C'est pourtant vous seul que j'en charge, interrompit impérieusement le prince, et ce soir même vous partirez avec la petite caravane qui doit accompagner Montmorency jusques au camp des croisés. Je donnerai des ordres pour qu'on rende à votre âge et à votre

caractère, tous les respects que je vous ai toujours rendus moi-même : mais je ne permettrai point que vous passiez un jour de plus à Damiette, et je veux être obéi. » Le ton absolu du prince ne pouvant laisser aucun espoir à Guillaume, il n'insiste plus; il pousse un profond soupir, et après s'être lentement incliné, il se retire et passe aussitôt chez la princesse d'Angleterre. « O ma fille, lui dit-il en entrant chez elle, je n'ai plus qu'un instant à vous voir! que Dieu veille sur vous; placez toute votre confiance en lui, car vous êtes perdue s'il vous abandonne : le prince craint ma vigilance, il m'éloigne d'ici. — Quoi! mon père, vous m'allez quitter, s'écrie Mathilde avec effroi.— Le tems des tribulations est arrivé, ma fille, réplique Guillaume d'un ton plein de véhémence, il faut le soutenir dignement; les épreuves que Dieu vous prépare sont une marque de son amour, il n'en envoie qu'à ses élus. O vous, future épouse du Christ! n'oubliez jamais que c'est ici qu'il a péri pour vous, que la terre où vous marchez est trempée du sang des

martyrs, que tous ces déserts sont peuplés des enfans de la foi, et que tant d'illustres exemples ne doivent jamais vous laisser hésiter à faire, s'il le faut, le sacrifice de votre vie pour sauver votre honneur. — Hélas! mon père, reprit Mathilde tout en pleurs, je ne vous entends point; expliquez-vous : qu'ai-je à craindre; que dois-je faire, et que m'ordonnez-vous? — Mon enfant, repartit Guillaume, il n'est plus tems de vous rien cacher : jusqu'ici vous alliez à Dieu par le chemin facile de l'innocence, maintenant il vous appelle à lui par le chemin plus rude, mais plus glorieux, de la vertu, et il me commande d'éclairer les ténèbres de votre ignorance. Ce Sarrazin, ma fille, a conçu pour vous un amour criminel; l'impie, embrasé d'une flamme adultère, veut vous compter parmi ses épouses, vous, pieuse chrétienne, fille des rois, épouse d'un Dieu!... Vous frémissez, ma fille, et vous vous croyez déjà souillée de la seule pensée de cet abominable dessein... Non, noble vierge, reprends courage; car ton courage peut te sauver : élève

ton âme à la hauteur de ta destinée, repousse avec horreur le Sarrazin qui t'ose aimer, et je te le répète, sache mourir s'il le faut; car Dieu te voit, le ciel s'ouvre, et la palme du martyre t'attend. » Les paroles du pontife jettent l'épouvante dans l'âme de Mathilde; elle se croit entourée d'abîmes et de feux dévorans; l'effroi la saisit; éperdue, hors d'elle-même, à genoux sur le plancher, elle cache son visage noyé de pleurs contre la robe de l'évêque, et ne peut que répéter d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Mon père, ô mon père ! ne m'abandonnez pas. » — Mon enfant, lui répond Guillaume avec un ton plein de douceur et de compassion, je vous ai déjà dit que l'impie mahométan redoute ma vigilance : mais en luttant seule contre les piéges du démon, votre gloire sera plus grande.... Cependant, si vous sentiez vos forces défaillir et votre vertu s'étonner, demandez, obtenez du prince la liberté de faire un pélerinage du côté du grand désert : là, parmi les débris d'un monastère ruiné qui fut élevé par Saint-

Jean-Climaque, réside un enfant de Basile, un pieux anachorète : le monde l'a vu jadis revêtu des plus grandes dignités, célèbre par ses vastes connaissances, percer les mystères de la terre et des cieux; mais plus il se nourrit de la gloire humaine, plus il en sentit le vide. Il vit que l'homme doué de la plus rare intelligence, quand il n'est pas soutenu par Dieu, ne s'élève au-dessus des autres hommes que pour retomber de plus haut; il vit que tout ce que Dieu ne remplit pas, n'est qu'un abîme sans fond : alors il rejeta toutes les vaines lumières qui ne lui montraient que la misère de l'homme, pour s'attacher uniquement à la seule lumière qui lui en montrait la gloire. Il se retira au désert; depuis trente années il y vit seul, consumant son tems en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Adressez-vous à lui pour soutenir votre faiblesse; il sait comment on résiste : demandez-lui ses prières; ses prières ont trouvé le chemin du ciel.... »

Guillaume n'eut pas le tems d'achever, Bérengère l'interrompit : elle ve-

nait d'apprendre son départ, et en voulait savoir la cause. L'archevêque lui dit de quel prétexte le prince s'était servi pour l'éloigner de Damiette. « Dieu puissant ! s'écria la reine, se peut-il que Saladin demande pour prix de ma rançon, la honte de Richard ? Il ose lui proposer de lever le siége de Ptolémaïs ; ce n'est qu'à cette condition que je puis être libre ! Ah ! si telle est sa volonté, je puis mourir, car je ne verrai plus mon époux. — Elle dit, et tombe sur un siége, en proie au plus affreux désespoir. L'archevêque, ému de pitié, s'approche d'elle, et s'efforce de la consoler, en lui disant que Malek Adhel ne l'a point chargé de cette proposition, comme venant positivement de Saladin. » Mais la reine l'écoute à peine ; éperdue, elle s'écrie qu'elle consent bien à donner sa vie pour son époux, et à mourir loin de lui, plutôt que d'être sauvée aux dépens de sa gloire ; mais qu'il sache du moins, ajoute-t-elle, avec des sanglots déchirans, qu'il sache que je ne mourrai pas seule ; je porte dans mon sein un gage de son amour, l'héritier de son nom

et de son trône ; faudra-t-il donc que ce cher enfant périsse aussi avec sa mère? Ne prendra-t-on point pitié de cette tendre victime?—A cet aveu de Bérengère, l'archevêque s'inclina respectueusement devant elle. Illustre et malheureuse reine, lui dit-il, ne désespérez point de votre sort ; la Providence veille sur vous ; elle vous éprouve, mais ne vous abandonnera pas. Croyez-moi, un jour vous reviendrez à la cour d'Angleterre, présenter à ses regards enchantés, l'auguste rejeton du grand Henri II. En attendant que les tems soient accomplis, relevez vos esprits abattus ; songez qu'il ne vous est plus permis de vous livrer au désespoir, sans être coupable devant Dieu et devant votre époux.— Et vous, Mathilde, je vous recommande la reine ; entourez-la de soins, d'égards et de complaisance ; ne lui refusez jamais rien, hors les choses qui pourraient compromettre votre salut ; sacrifiez-lui tous les biens terrestres ; cet abandon de vous-même, que la religion vous commande, vous sera payé un jour avec usure.... Mais je ne puis vous en dire

davantage ; le tems fuit, le moment du départ approche, et je voudrais déterminer Agnès à partir avec moi ; car je ne la croirai sauvée, que quand elle sera loin d'ici. Adieu, princesses infortunées, que toutes les bénédictions du ciel tombent sur vous ; et dans vos épreuves, n'oubliez jamais que ce qui passe avec le tems est court et peu de chose ; que la résignation, aux maux de la terre, doit être facile à ceux qui savent qu'ils n'espèrent pas en vain ; et qu'enfin, dans quelque situation qu'on se trouve, quand il semblerait que tout secours humain nous abandonne, il ne faudrait pas encore perdre courage ; car Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre.»

En achevant ces mots, l'archevêque éleva ses mains sur les deux princesses, les bénit, et s'éloigna d'elles, le cœur ému de pitié et de tendresse.

CHAPITRE X.

Guillaume entra chez la fille d'Amaury pour lui proposer de partir le jour même avec lui, afin de hâter l'instant de sa pénitence. « Si vous craignez, dit-il, de reparaître dans le camp des chrétiens, nous nous arrêterons dans le monastère fondé par Sainte-Hélène, sur le sommet du Carmel ; c'est là que vous serez reçue par de saintes filles qui, soumises aux pratiques les plus sévères, et exemptes d'aucunes souillures de corps et d'âme, vivent néanmoins dans une si grande humilité, qu'elles ne croiront jamais pouvoir s'élever au-dessus de vous, ni songer à vos fautes que pour en demander le pardon au trône de la grâce céleste : c'est dans cette retraite,

Agnès, que, couchée sur le sac et la cendre, vous expierez votre vie passée et que vous pourrez dire avec le prophète : — Seigneur, nourrissez-moi du pain de mes larmes, et faites-moi boire en abondance l'eau de mes pleurs. »

Au premier mot de l'archevêque, la princesse de Jérusalem avait tressailli, et son visage s'était couvert d'une brûlante rougeur : quand il eut achevé, elle détourna ses regards avec une dédaigneuse fierté, et ne répondit point; alors il ajouta : « Prenez garde, Agnès, ne laissez pas endurcir votre cœur ; car au-dessus du malheur d'être coupable, il y a encore le malheur de ne pas se repentir. — Mon père, reprit-elle avec une agitation qu'elle ne pouvait contenir, je vous en prie, abandonnez-moi ; car, je vous le déclare, je ne puis pas, non je ne puis pas me repentir encore, il n'y a de place dans mon cœur que pour un seul sentiment, la vengeance!... — He bien! Agnès, repartit Guillaume, s'il faut du sang, s'il faut de la vengeance à votre âme violente et haineuse, je ne m'y oppose pas ; venez, suivez-moi au

camp des croisés; venez reporter votre courage à la tête de nos armées; reprenez la lance et l'épée, couvrez-vous du sang des infidèles.... — Oui, je m'en couvrirai, interrompit-elle d'une voix terrible; puis, s'arrêtant tout à coup, elle reprit avec plus de modération: mais le moment n'est pas venu encore; il faut l'attendre, mon père, je ne partirai point avec vous.—Ecoutez, malheureuse fille, reprit l'archevêque d'un ton plein de compassion, vos crimes furent si grands, que s'il y avait des bornes à la clémence divine, je ne pourrais vous en promettre le pardon mais d'une miséricorde infinie on peut tout attendre, tout espérer; quelque profond que soit l'abîme où nous sommes, cette miséricorde, qui est partout, est encore là, elle est près de vous, Agnès; elle n'attend qu'un mot de repentir sincère pour vous reprendre au nombre de ses enfans. O Agnès! votre cœur n'est-il pas touché de tant de bonté?... O Agnès! ne déchirez point mon cœur par votre silence. » La fille d'Amaury continuait à se taire. L'archevêque tomba à genoux.

« O mon Dieu! s'écria-t-il, daignez lui inspirer de la pitié pour elle-même : votre pardon est tout prêt; mais ce n'est pas assez encore, forcez son cœur à vous le demander.» Agnès continua à se taire. Guillaume se releva, le visage baigné des larmes de charité; quand son émotion lui permit de reprendre la parole, il dit : « Ainsi, le fruit de votre crime demeurera éternellement dans ce monde et dans l'autre, et tandis que son souvenir subsistera encore dans celui où vous ne serez plus, vous gémirez sans fin dans ces lieux terribles où le pardon n'entra jamais. »

A ces mots, Agnès fut saisie d'un frémissement involontaire; mais, avec un geste d'impatience, elle fit entendre qu'elle en avait assez. Guillaume se retira alors; il marcha vers la porte; au moment de la refermer sur lui, il s'arrêta encore, et les yeux fixés sur Agnès, il attendait qu'un mot, une larme, lui demandassent la grâce qu'il brûlait d'accorder. L'inflexible Agnès continua à se taire, et levant la main en signe d'adieu, elle détourna la tête avec un orgueil

qui éteignit toute espérance dans l'âme du digne prélat. « Seigneur, c'en est donc fait, s'écria-t-il, vous vous êtes éloigné d'elle sans retour : hélas! j'aurais donné ma vie pour la sauver, mais elle n'a pas voulu être sauvée, ou plutôt, mon Dieu, c'est vous qui avez voulu que la vue d'un si effroyable endurcissement fût un exemple pour celles qui, pures encore, pourraient s'aveugler sur les suites d'un sentiment coupable... Mon Dieu, si telle est votre volonté, je courbe ma tête, je me soumets, et je pars. »

L'archevêque fut joindre la petite caravane qui l'attendait en dehors de la porte orientale de Damiette ; il y trouva avec Montmorency plusieurs captifs chrétiens qui, venant de se racheter, avaient profité de cette occasion pour s'attacher au service du premier baron de la chrétienté, et le suivre en Syrie. Leur troupe était encore augmentée de plusieurs moines pélerins qui allaient chercher à Tyr un bâtiment pour les conduire en Europe ; le reste de la caravane était composé de soldats musul-

mans chargés de la protéger; et telle était la force des ordres qu'ils avaient reçus de Malek Adhel, que, pendant toute la route, aucun d'eux ne s'écarta un moment des égards et du respect que leur maître leur avait commandé d'avoir pour les chrétiens qu'ils conduisaient. Ils prirent leur chemin le long des côtes de la Méditerranée, afin que la brise de mer vînt les aider à supporter l'ardeur brûlante des sables de Suez. Toutes les villes où ils passaient étoient tombées sous la domination de Saladin, et il n'y en avait aucune, surtout en Syrie, qui ne portât quelques vestiges de l'antique splendeur des chrétiens, et dont une église ruinée, un autel brisé, une croix vermoulue, ne révélât le nom de ses anciens maîtres. A la vue de ces chères et respectables images, abattues et traînées dans la fange, l'archevêque soupirait de douleur, Josselin frémissait d'indignation; et, tandis que le premier demandait à Dieu de permettre que toutes ces brillantes cités fussent reconquises par les fils de la foi, le second jurait sur son épée de les reconquérir un jour. Ils

voyaient tous les ports en activité, préparant des flottes pour détruire les chrétiens. A cet aspect le jeune héros français, dominé par sa valeur, ne pouvait être maître de sa colere : son âme tout entière s'élançait hors de lui; il brûlait de combattre et se désolait de ne le pouvoir encore : plus d'une fois oubliant et sa position et ses chaînes, oubliant qu'il était seul et que des milliers d'ennemis l'entouraient, il aurait tiré l'épée contre ces destructeurs du vrai culte, s'il n'eût été retenu par la prudence de l'archevêque; alors il laissait retomber son glaive en dissimulant à peine son fier dépit; souvent aussi la sagesse de Guillaume l'avait forcé à renfermer en luimême l'ardeur qui le transportait au seul nom de la princesse d'Angleterre : ce n'est pas qu'il l'aimât comme on aime une femme ordinaire; il la voyait comme une créature divine, qui, réunissant tout ce qu'il pouvait imaginer du ciel, excitait des adorations auxquelles un seul désir n'aurait osé se mêler, et à ses yeux c'eût été faire l'éloge des anges,

que de dire qu'ils ressemblaient à Mathilde.

Enfin, après avoir vu fuir successivement à leurs yeux, pendant plusieus journées de marche, Gaza, Joppé, Césarée et Ascalon, ils aperçurent le mont Carmel avec ses rochers et son monastère, et dans la vaste plaine qui le sépare de Ptolémaïs, leurs regards charmés distinguèrent enfin les bannières de la croix qui flottaient sur la tente des chrétiens.

A cette vue, la poitrine de l'archevêque s'oppresse d'une sainte joie; il étend les bras vers ses frères, les bénit de loin, et oubliant sa faiblesse et son âge, précipite ses pas vers eux. Montmorency seul peut le suivre, le reste de la caravane demeure en arrière; cependant la garde avancée des chrétiens en voyant dans le lointain une troupe de soldats musulmans, et plus près, un prêtre et un guerrier qui semblent regarder le camp avec attention, ne sait si ce ne sont pas deux infidèles déguisés, et dans la crainte d'une surprise, elle sonne l'alarme et

appelle à son aide : tous les croisés sont aussitôt en mouvement; ils s'arment à la hâte; ils accourent, et au moment où ils se présentent en dehors des retranchemens, ils aperçoivent le vénérable archevêque de Tyr, avec ses cheveux blancs couverts de poussière, et son bâton à la main. Lusignan l'a reconnu le premier; il s'élance, il s'écrie : « En croirai-je mes yeux, est-ce vous que je vois, mon père, êtes-vous l'ange de paix destiné à ramener l'union parmi nous? Il n'avait pas achevé, que déjà Montmorency était aux pieds de Philippe-Auguste : ce digne monarque le relève avec bonté, le presse entre ses bras, et témoigne la joie qu'il éprouve en revoyant près de lui le plus ferme soutien de son trône. Richard, plus ému encore, prend la main de l'archevêque, le regarde fixement sans oser lui faire une question. Guillaume l'entend et lui dit : « Grand prince, ne craignez rien : il n'y a que peu de jours que j'ai quitté votre épouse et votre sœur, elles sont pleines de vie; je les ai laissées à Damiette, sous la protection du noble

Malek Adhel. — Y sont-elles traitées en esclaves? mon père, interrompit vivement Richard. Elles ne pourraient, dans le palais même de la Grande-Bretagne, être entourées de plus de respects et d'honneurs; mais, ajouta Guillaume, le détail de leur situation, les motifs qui m'amènent ici, et les explications que j'oserai vous demander, seront le sujet de plus d'une conférence : en ce moment, mon premier soin doit être de vous solliciter en faveur des soldats musulmans qui nous ont escortés. Permettez-leur de se rendre à Ptolémaïs; c'est une grâce que je leur ai promis d'obtenir de vous, et qui sera la juste récompense de la manière généreuse dont ils nous ont conduits jusqu'ici. »

La demande de l'archevêque fut accueillie unanimement : plusieurs soldats chrétiens, la croix rouge sur le dos, le casque en tête et le sabre en main, voulurent même se charger d'accompagner les Sarrazins jusqu'aux portes de Ptolémaïs; et touchés mutuellement de cet échange de service, ils semblaient, pendant ce court voyage, plutôt disposés à

se soutenir en frères qu'à combattre en ennemis.

Cependant la nouvelle de l'arrivée de Guillaume et de Montmorency a répandu la joie parmi tous les croisés ; il n'en est aucun pour lequel la vue de l'archevêque ne soit le signal de l'union et de la concorde : on dirait que toutes les haines s'appaisent à son approche, et que la confiance qu'il inspire est si puissante, qu'avant même d'avoir parlé, tous les cœurs sont disposés à le croire. Il demande au prince de consentir à convoquer un conseil général pour le lendemain matin ; tous promettent de s'y rendre : alors il traverse le camp au milieu des acclamations générales, et va prendre quelque repos sous la tente de Richard, tandis que Montmorency accompagne Philippe-Auguste sous la sienne, et voit tous les Français charmés de son retour, s'empresser à sa suite, et faire retentir les airs du nom glorieux de leur jeune héros.

En attendant le conseil du lendemain, Guillaume ne demeure pas tranquille ; il s'occupe de préparer les esprits à l'en-

tendre; il s'informe des causes de la division; il parle avec force à Richard; reproche à Lusignan une opiniâtreté qui peut perdre l'empire, et ose remontrer à Philippe-Auguste que ce n'est pas pour faire un roi de Jérusalem, mais pour conquérir la cité sainte qu'il s'est rendu en Orient; il entretient aussi en particulier le duc de Bavière qui commande les Allemands, depuis la mort de l'empereur Frédéric (1). Il se fait un appui d'Esmengards d'Aps, grand-maître des hospitaliers, et enfin une conversation de peu d'instans ramène entièrement à son opinion les Génois, les Flamands, les templiers et les chevaliers de Saint-Jean. Alors il se retire: avant de permettre au sommeil de fermer ses paupières, il va au pied des autels remercier Dieu des espérances qu'il ose concevoir, et lui demander

(1) Frédéric Barberousse, qui mourut auprès de Larenda, pour s'être baigné tout en sueur dans le fleuve Cydnus: Frédéric de Souabe, son fils, prit après lui le commandement de l'armée, mais ne lui survécut pas long-temps.

les paroles sages et éloquentes qui puissent toucher le cœur des rois, et opérer le lendemain l'œuvre difficile et importante de la réconciliation des chrétiens.

CHAPITRE XI.

L'AURORE commençait à peine à rougir l'horizon, que l'archevêque s'acheminait déjà vers la salle du conseil; trois trônes y sont élevés : Richard occupe l'un ; Philippe s'assied sur l'autre; le troisième, destiné à l'empereur d'Allemagne, demeure vide. Le duc de Bavière se place un peu au-dessous. Plus bas encore sont les électeurs de l'empire et les pairs de France : les barons anglais se rangent selon leur rang ; les princes de l'église suivent le même ordre. Le quatrième côté de la salle est réservé pour les Orientaux; on y voit le prince d'Antioche et celui de Galilée, les comtes de Jaffa et de Tripoli, les chevaliers du Saint Sépulcre et de l'or-

dre Teutonnique ; enfin sur le devant paraissent Lusignan et Conrad : ces deux fiers rivaux, assis sur un siége de la même hauteur, semblent indignés d'une égalité qui leur paraît un affront, et présentent à l'assemblée l'étonnant spectacle de deux rois de Jérusalem disputant, avec acharnement, la possession d'un royaume où règne un troisième roi. A peine tous les souverains avec leur sceptre, leur couronne et leur manteau de pourpre, sont-ils assis et en silence, que l'archevêque de Tyr se lève la tête nue et les yeux enflammés. Il expose avec force les funestes effets de la discorde qui s'est élevée dans le camp ; il prouve que c'est elle qui empêche les chrétiens d'être maîtres de Ptolémaïs et de marcher à Jérusalem ; il tonne contre ceux qui, préférant un avantage temporel à l'avantage de la religion, seront les seuls auteurs des maux affreux qui menacent les croisés ; il s'efforce aussi de blesser leur orgueil en leur montrant que leurs vaines dissensions les rendent la risée des Mahométans. « Mille fois, ajoute-

t-il, je leur ai entendu répéter entre eux : Hé quoi ! tant de puissans rois n'ont-ils donc traîné tous leurs sujets et leurs trésors du fond de l'Occident, que pour former un camp sur nos terres et n'en pas sortir. — Ce n'est pas tout, continue Guillaume, tandis que vous perdez le tems le plus précieux et la saison la plus favorable, croyez-vous que Saladin demeure spectateur oisif de vos funestes débats ? Dans toutes ses provinces il assemble des troupes ; dans tous ses ports, il équipe des flottes ; partout j'ai trouvé ses peuples en activité, se préparant à la guerre avec la plus belliqueuse ardeur : maître de tant de forces, qu'attend donc Saladin pour fondre sur vous et vous anéantir ? Ce qu'il attend ? le secours d'un auxiliaire plus puissant, plus meurtrier que ses armées, et qui, chaque jour, s'avance vers vous, portant dans son sein la soif, la famine et de pestilentielles exhalaisons : quand le cancer brillera dans le zodiaque, que la canicule versera sur vous ses feux dévorans, que les fontaines seront taries, que les

plantes et les fruits tomberont desséchés sur une terre aride et brûlée, et qu'incapables de résister à tant de fléaux, vos corps épuisés ne pourront plus supporter le poids des armes; alors Saladin, comme une comète foudroyante, se présentera tout à coup devant vous; le lion de la guerre, le terrible Malek Adhel, l'accompagnera; ils feront briller leur glaive destructeur, et tout tombera devant eux; et, en peu d'heures, de tant de nobles chevaliers qui avaient ceint l'épée pour la défense du fils de Marie, il ne restera qu'un peu de cendre et beaucoup de honte; et ce camp où nous sommes maintenant, ce camp rempli encore de soldats et de héros, changé en un vaste cimetière, ne rappellera aux nations futures que la honte de votre défaite et le triomphe de nos ennemis. » Une peinture si hardie étonne l'assemblée; tous les esprits sont agités; un murmure général se fait entendre: Richard et Philippe-Auguste, émus du sort que leur prédit l'archevêque, surpris qu'on doute de leur courage, se lèvent par un mouve-

ment simultané, et jurent que, s'ils doivent mourir, ils ne mourront pas sans gloire. Lusignan paraît affecté d'une vive douleur; mais le visage du marquis de Tyr ne change point; inflexible dans ses projets, et fier de posséder seul une ville dans la Palestine, il se croit au-dessus des rois qui l'entourent, des événemens qu'on lui annonce, et sa volonté n'est pas ébranlée. Cependant Guillaume s'aperçoit qu'il a réussi à émouvoir ses auditeurs, et qu'ils vont peut-être s'effrayer jusqu'au découragement, s'il ne ranime leurs espérances : alors reprenant la parole, d'une voix pleine de douceur, il leur montra les avantages incalculables d'une prompte réconciliation. « Tandis que les Sarrazins vous croient en proie à vos sanglantes querelles, et qu'ils s'endorment sur cette pensée, que Saladin est encore à Jérusalem, et Malek Adhel en Egypte, rassemblez-vous; semblables à un ouragan qui emporte tout dans sa course, fondez sur vos ennemis sans tarder davantage; que demain, à la pointe du jour, Ptolémaïs soit attaquée

par toutes vos forces réunies, et, le soir même, vous y entrerez triomphans et vous planterez sur ses murailles démantelées l'étendard glorieux de la croix. »

L'éloquence de l'archevêque s'animant par cette grande image, il fait une peinture véhémente des triomphes qui suivront ce premier triomphe; il montre les infidèles éperdus fuyant devant les chrétiens, et ceux-ci, poussant vigoureusement leur victoire, se frayer un chemin jusqu'à Jérusalem, et s'en rendre maîtres avant que Malek Adhel ait eu le temps de s'avancer au secours de son frère. Tel que ces hommes divins qui, inspirés par le ciel, montraient jadis l'avenir aux regards des autres hommes, Guillaume, rempli des flammes de l'enthousiasme et de la religion, peint à tous les chrétiens qui l'écoutent, l'instant, l'instant si beau, où les portes de Sion s'ouvriront devant eux, où leurs mains s'occuperont de réédifier le temple saint, et où ils pourront couvrir des palmes de la victoire ces mêmes lieux que leur Sauveur a couverts pour

eux de tout son sang. Cette espérance que conçoit l'archevêque passe dans l'âme des tous ses auditeurs; il n'y a plus qu'un cri, qu'une volonté; chacun brûle de combattre, et les partisans de Conrad se mêlant avec ceux de Lusignan, oublient leur précédente animosité, et ne voient plus que des compagnons d'armes dans ceux que, peu d'heures avant, ils considéraient encore comme des ennemis. Cependant le prudent Guillaume ne se contente pas d'une réconciliation qui, née de l'effervescence du moment, pourrait en avoir la durée; il veut qu'elle repose sur des bases plus solides; et, profitant des dispositions de l'assemblée et de l'ascendant qu'il y exerce, il sollicite encore son attention, et dit: « Et moi aussi je désire que tous ces braves soldats, ces grands capitaines qui vont répandre leur sang pour reconquérir la cité sainte, sachent à qui, après Dieu, ils en offriront l'hommage. Je vois devant mes yeux deux princes qui y prétendent; tous deux, soutenus par d'illustres protecteurs, me présentent, avec des droits

égaux, une opiniâtreté aussi invincible. Je sais bien que la couronne de Jérusalem appartenait à Sibylle, et qu'étant morte sans postérité, elle n'a pu transmettre ce précieux héritage qu'à sa sœur Isabelle, épouse de Conrad; il semblerait donc que celui-ci devrait être regardé comme seul et légitime possesseur du trône de Baudouin; cependant Lusignan, qui fut sacré roi par le vœu unanime de ses sujets, est encore plein de vie; et je vous le demande à vous tous, souverains qui m'écoutez: un si auguste caractère, une si éminente dignité peut-elle jamais se perdre autrement que par la mort? et quiconque l'en dépouillerait tant qu'il existe encore et s'emparerait de son sceptre, mériterait-il un autre nom que celui d'usurpateur? Je vois, illustres monarques, qu'une telle vérité vous touche, et comme aucun de vous ne souffrirait l'affront qu'on veut faire à Lusignan, aucun de vous ne permettra qu'il le supporte. Cependant, afin que Conrad ne perde pas les droits dont son hymen avec Isabelle l'a si justement et si légitimement revêtu, pro-

nonccz que, durant les années que le ciel destine encore à Lusignan, lui seul sera regardé par les chrétiens comme roi de Jérusalem; mais qu'après sa mort, soit que la faveur d'un nouvel hyménée lui ait accordé où non une postérité, le trône n'en appartiendra pas moins et pour toujours à Conrad et à ses descendans. « Cette proposition fut reçue avec des acclamations universelles, car elle satisfaisait également, et l'impatience que chacun éprouvait d'en venir à un accommodement, et les promesses par lesquelles les deux partis s'étaient engagés à soutenir les droits respectifs de leurs protégés. Richard ne pouvait-il pas dire à Lusignan : je me suis engagé à vous faire nommer roi de Jérusalem; vous l'êtes : voilà mes sermens remplis, et Conrad, qu'avait-il à demander à Philippe-Auguste? ne venait-on pas de lui assurer la possession de la Palestine? Il se peut bien qu'au fond de l'âme ces deux fiers rivaux étaient loin d'être satisfaits, mais entraînés par le mouvement de l'assemblée, et voyant que leurs plus zélés protecteurs les pressaient de

se déterminer, ils se soumirent, et acquiescèrent à la proposition de l'archevêque. Alors tous les rois et les grands se levèrent, et s'approchant d'une table où était le livre des Evangiles, couvert d'une étoffe de soie, ils y posèrent la main avec respect, et jurèrent sur ce saint objet de leur culte, d'exécuter ponctuellement les conventions qui venaient de leur être proposées par l'archevêque de Tyr. Cette cérémonie achevée, Richard s'écria : « A demain l'assaut de Ptolémaïs. — A demain la prise de Ptolémaïs, ajouta Philippe-Auguste. « A cette exclamation des deux plus grands souverains du monde, l'assemblée entière répondit par des cris si vifs et si valeureux, qu'ils retentirent dans tout le camp, et que les soldats émus par ces acclamations belliqueuses, sentirent leur sang enflammé d'une nouvelle audace; et espérant qu'on allait les rendre aux combats, ils se réunirent autour de la salle du conseil, afin de savoir plus tôt quand ils disposeraient de la victoire. On se hâta de leur apprendre que le lendemain à la pointe

du jour ils seraient sous les murs de Ptolémaïs, et qu'avant la fin de ce même jour il faudrait en être maître: tous s'y engagèrent avec cette ardeur de volonté qui, ne connaissant point d'obstacles et comptant pour rien les travaux, promettrait de faire l'impossible, parce qu'elle a la conscience qu'il n'y a rien d'impossible pour elle.

Cependant, avant que l'assemblée se sépare, Montmorency demande à être écouté. Chacun se rassied, seul il se lève et dit : Souverains et chevaliers, la cause de Dieu que nous allons défendre est assurément la plus belle de toutes; mais peut-être que celle de l'infortune et de l'innocence ne doit pas être moins sacrée pour nos cœurs. Qui de nous ne gémit de savoir la reine d'Angleterre dans les fers, et Malek Adhel osant nous demander pour prix de sa rançon une honteuse retraite? Mais qui pourra ne pas s'indigner, en sachant que ce même Malek Adhel, épris des charmes de la princesse Mathilde, attente à la pudeur de cette vierge divine, en lui parlant chaque jour de son coupable amour? Si

jusqu'à présent il n'a pu se défendre de respecter la fille des rois, qui sait si bientôt, fatigué des rigueurs qu'il essuie ?..... Je vous vois frémir à cette seule pensée, sire, continua-t-il, en s'adressant à Richard, et déjà vos vœux comme les miens demandent à cette auguste assemblée de jurer avec nous de voler au secours de ces illustres princesses aussitôt que notre valeur nous aura ouvert les chemins de Damiette. Je suis loin de prétendre cependant que toute l'armée doive abandonner ses conquêtes de Palestine pour marcher en Égypte; mais je désire seulement qu'il soit permis à tous les chevaliers qui ont fait vœu d'honorer et de servir la beauté, de se joindre à moi pour aller délivrer la princesse Mathilde, et la rendre pure et sans tache à ce ciel qui l'attend, et aux trônes du monde qui la désirent et la réclament. — Si tel elle est le vœu qu'il faut avoir fait pour vous suivre, repartit Philippe-Auguste, quel chevalier restera ici? L'honneur et la beauté ne sont-ils pas la devise de tous? les rois eux-mêmes en ont-ils d'autre? Je

jure Dieu que Damiette me verra avec vous à ses portes. — Sire, interrompit Richard, nous ne pouvons tous deux abandonner l'armée, et je pense que votre majesté ne me disputera pas le droit d'aller arracher mon épouse et ma sœur aux fers qu'on a osé leur donner. — Je crois, s'écria Lusignan à son tour, ne mériter de rentrer dans ma Jérusalem qu'autant que j'aurai commencé par soutenir la cause de l'infortune; mon bras, mon sang et ma vie sont à la princesse Mathilde; et je ne crains pas d'avouer que s'il ne fallait que le sacrifice de mon trône pour obtenir sa main, je n'hésiterais pas à le faire. « A cette déclaration, Richard serre affectueusement la main de son frère d'armes, et semble déjà lui donner son consentement. Montmorency s'en aperçoit; profondément blessé de voir prononcer et accueillir des prétentions que sa modestie l'avait empêché d'exprimer, il reprend avec hauteur: « L'intention de Lusignan me paraît peu réfléchie; car je ne pense pas qu'il veuille faire dire de lui que lorsqu'il a perdu

son royaume, il était à la tête de l'armée, et qu'il n'y était pas quand il l'a reconquis. « Lusignan s'offense de ce discours, et veut à l'instant même en tirer vengeance; mais les deux rois interposent leur autorité; et, aidés par Guillaume, ils parviennent à apaiser le ressentiment des deux chevaliers. Alors on revient à la proposition de Josselin, et on décide qu'après la prise de Ptolémaïs, il sera formé une troupe de mille guerriers, sous le nom des *chevaliers de la Vierge;* que Richard la commandera, et que Montmorency combattra immédiatement sous lui; mais que le nom de tous les autres prétendans sera jeté dans une urne, pour que le sort décide entre eux, à l'exception cependant de celui de Philippe-Auguste, qui ne peut quitter l'armée en même tems que Richard, de celui de Lusignan qui ne doit point s'éloigner de son royaume tandis qu'on combat pour lui, et de celui de Conrad qui, hautain et sauvage, ne pense pas que l'honneur d'une femme mérite l'honneur d'un combat.

Tous ces grands intérêts étant ainsi

terminés, on dresse le plan d'attaque du lendemain : Richard, à la tête de ses Anglais, et soutenu par les hospitaliers et les Flamands, doit s'emparer de la tour de l'est.

Philippe-Auguste promet de forcer celle de Nazareth qui s'élève au midi : Lusignan se portera vers les points les plus faibles des murailles qui entourent la ville, y placera les vastes machines construites depuis long-tems pour abattre Ptolémaïs ; et Conrad, avec un souris amer, s'engage à le soutenir. Cependant, pour que tous ces préparatifs ne soient pas aperçus des assiégés, on entoure le camp de hautes palissades d'oliviers : chaque souverain donne ses ordres, se prépare au combat, écarte le repos et ne respire que la guerre. A peine le crépuscule du soir est-il arrivé, que Montmorency, à la tête de mille pionniers, profite de l'obscurité pour commencer à détruire en silence les avant-murs de la ville, appelés murs de barbacane : Lusignan fait rouler lentement une tour de bois remplie d'armes meurtrières, et la place en face

d'une brèche mal réparée : des corps de Tyriens portent sur leurs épaules des balistes, des béliers et autres instrumens de guerre qu'ils dressent contre les murailles : tous ces mouvemens se font avec précaution, en silence, et jamais les avant-coureurs de la mort ne s'annoncèrent avec moins de bruit et d'éclat. Tandis que tout se prépare ainsi pour l'assaut terrible du lendemain, les habitans de Ptolémaïs, se reposant avec une aveugle confiance sur la dissension qui, jusqu'à ce jour, a retenu les chrétiens enchaînés dans leur camp, sommeillent en paix sans se douter que l'ange de la destruction s'avance vers eux, et plane déjà sur leurs têtes.

A peine l'aurore a-t-elle paru, qu'éveillés tout-à-coup par le son des trompettes, le retentissement des armes et le hennissement des chevaux, ils s'élançent sur leurs remparts, et voient avec effroi l'appareil terrible qui les menace de tous côtés : leurs murs attaqués dans leurs fondemens par des milliers de soldats, ne seront bientôt plus qu'une vaine défense : dans l'espoir d'inter-

rompre les travailleurs, les Musulmans jettent sur eux des pierres enflammées et du plomb fondu; ils sont bientôt repoussés par les flèches et les traits dont on les accable. Cependant ils reviennent à la charge, et commandés par le brave Metchoub, auquel Saladin a confié la défense de Ptolémaïs, ils opposent une fermeté constante et opiniâtre à l'ardeur fougueuse des chrétiens : déjà plusieurs tours sont renversées, les fossés à demi-comblés, les brèches ouvertes en plusieurs endroits, les croisés prêts à monter à l'assaut; et cependant les assiégés ne parlent point de se rendre : Richard irrité sent croître sa valeur avec leur obstination; il anime ses troupes, les efforts redoublent, l'intrépidité ne connaît plus d'obstacles, les poutres armées de fer, les faux tranchantes, le terrible bélier, sont dirigés contre la tour de l'est : bientôt elle s'ébranle, croule, et tombe avec un fracas horrible, entraînant dans sa chute les guerriers qui la défendaient : Richard s'élance à travers les décombres, il est maître des faubourgs; pendant assez

long-tems les Sarrazins lui disputent le terrain; mais s'aperçevant bientôt que les chrétiens sont victorieux sur tous les points, ils fuient épouvantés dans leur seconde enceinte : Philippe-Auguste, maître de la tour de Nazareth, s'unit à Richard pour ne donner aucun relâche aux vaincus, et tous deux s'apprêtent à tenter l'escalade du second retranchement.

Tandis qu'ils poursuivent ainsi leur victoire, ils apprennent avec étonnement que du côté de la mer, Montmorency vient d'en obtenir une plus brillante encore; qu'il est maître du port, des tours qui le protégeaient, et que s'ouvrant des routes inaccessibles à tout autre guerrier, à l'aide de ponts suspendus qu'il a fait jeter du haut des machines extérieures sur les murs de la ville, il n'a plus que quelques ennemis à renverser pour être maître du faubourg de l'occident, et revenir joindre le reste de l'armée. Il ne se fait pas long-tems attendre. Hors le bras de Malek Adhel, il n'y a point d'obstacle capable d'arrêter sa valeur; le voilà au pied de la seconde

enceinte, que l'épée de Richard et la lance de Philippe-Auguste ont déjà commencé à ébranler; mais le jeune héros veut des moyens plus prompts; de sa propre main il dresse une échelle contre le mur et monte le premier à l'assaut: à quelque distance, Lusignan suit son exemple, et tous deux, animés du désir de se surpasser, bravent avec une audace sans exemple, les traits qu'on fait pleuvoir sur eux: cependant Montmorency vient d'atteindre les créneaux; il y touche, il est vainqueur: oubliant alors les dangers qui le menacent et les ennemis qui l'entourent, il jette au loin le bouclier qui défendait sa tête; et saisissant dans les mains des guerriers qui le suivent l'étendard de la croix, il l'arbore le premier au haut de la muraille, et donne ainsi aux chrétiens le signal glorieux de leur triomphe: en vain les Sarrazins s'efforcent de l'abattre, le jeune héros défend sa victoire avec cette même valeur qui la lui a fait obtenir: il paraît debout au faîte des remparts, saute dans l'enceinte, se place devant la bannière sacrée, et avec sa seule épée, écarte

les infidèles et les empêche d'approcher.

Cependant l'échelle où il vient de se frayer une si glorieuse route est renversée avec tous les guerriers qu'elle portait, et il se voit seul au milieu d'une foule d'ennemis; mais il est avec son courage, et il ne s'effraie pas : les Sarrazins, honteux d'être repoussés par un seul chrétien, reviennent en foule vers lui : tandis que son bras invincible les renverse d'un côté, il reçoit de l'autre un coup de hache qui fend son casque en deux parties, sa tête reste nue et sans défense : à l'aspect de sa jeunesse et de sa beauté, les Musulmans s'arrêtent immobiles, étonnés de voir dans un âge si tendre une si indomptable valeur; ils paraissent craindre de donner la mort à celui qu'ils ne peuvent s'empêcher d'admirer; mais, du haut de la citadelle, Metchoub a reconnu le héros; il accourt, se précipite, anime ses soldats. « Insensés, leur crie-t-il, que tardez-vous à frapper : si Montmorency tombe sous vos coups, Ptolémaïs pourra être emportée, la victoire n'en sera pas moins à nous. » Il dit, et

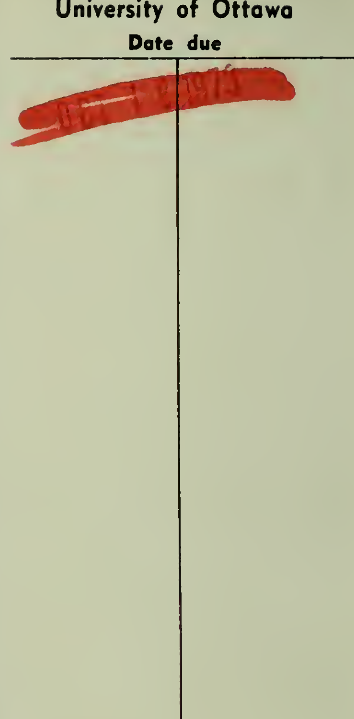
suivi de ses troupes, il entoure le héros. Celui-ci, près d'être accablé par le nombre, oppose un cœur intrépide et un bras invincible au torrent débordé contre lui; il s'appuie le dos contre le mur, et, négligeant de défendre sa vie, il ne songe qu'à garantir le drapeau de la croix qui flotte au-dessus de sa tête: déjà victime de son généreux dévoûment, son sang commence à rougir ses armes, lorsque le ciel, qui veut le conserver encore à ce monde dont il est l'exemple et la gloire, lui envoie un défenseur: après avoir été repoussé plusieurs fois, Lusignan est enfin parvenu à escalader le rempart; des milliers de chrétiens le suivent; il aperçoit, le premier, le danger de Montmorency, il vole à son secours; les chrétiens se précipitent après lui, et parviennent à dégager le héros: à peine celui-ci est-il libre, qu'il jette les débris de son épée, en saisit une autre, se couvre du casque d'un des ennemis qu'il a abattus, et, tout blessé qu'il est, cherche de nouveaux combats. Cependant Metchoub, furieux de se voir enlever sa proie,

tourne toute sa rage contre Lusignan ; il lui lance un trait si subit et si prompt, que le roi de Jérusalem n'a pas le tems de le détourner; il le reçoit dans la poitrine : le sang sort de la plaie à gros bouillons ; le vaillant guerrier chancelle ; il tombe sur ses genoux : alors Metchoub l'insulte : « Monarque de Jérusalem, lui dit-il, puisque tu as perdu ton royaume dans ce monde, va le chercher dans l'autre. « Mais Metchoub n'a pas le tems d'achever, tous les retranchemens sont emportés, l'armée entière est dans Ptolémaïs, Richard vole à la défense de son frère d'armes, le sauve et le venge : vainqueur de Metchoub, il le fait charger de chaînes. Les habitans de Ptolémaïs, voyant leur chef dans les fers, se soumettent aux vainqueurs et acceptent la capitulation que leur offre Philippe-Auguste. A l'instant on voit de toutes parts des croix triomphantes s'élever au-dessus des mosquées, et de glorieuses bannières se déployer dans les airs : le soleil les dore de ses derniers rayons, et éclaire encore avant de disparaître, l'entrée triomphale de l'armée

dans la ville conquise : les rois de France et d'Angleterre, se tenant par la main, marchent à la tête de leurs troupes, et vont rendre grâces de leur victoire au Dieu des armées dans la grande église de Saint-Jean : consacrée par les infidèles à l'honneur de leur prophète, elle vient d'être rendue à son premier culte. L'archevêque de Tyr, revêtu de ses habits pontificaux, l'a purifiée ; il commence les saintes cérémonies, et fait retentir, avec l'hymne de reconnaissance, le nom sacré du Christ ; toutes les voix des héros le répètent : monarques, princes, soldats, tous se prosternent sans distinction de rang et de titres, unis, confondus entre eux comme ils le sont devant l'Eternel. Après s'être acquittés de ce pieux devoir, les vainqueurs se retirent dans le quartier qui est désigné à chacun, et ils se délassent de leurs pénibles et glorieux travaux, en goûtant le repos qu'amènent le silence et la nuit.

FIN DU PREMIER VOLUME.

The Library
University of Ottawa
Date due



CE PQ 2211
.C412 1818 V008
COO COTTIN, MARI ( )
ACC# 1221334

